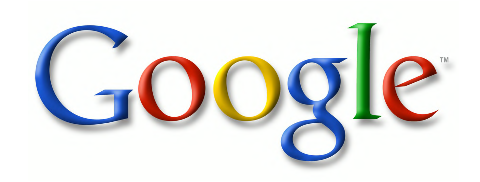
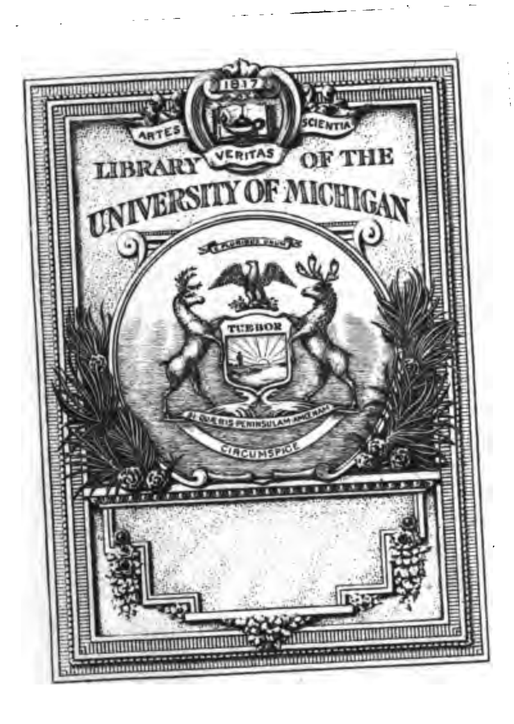
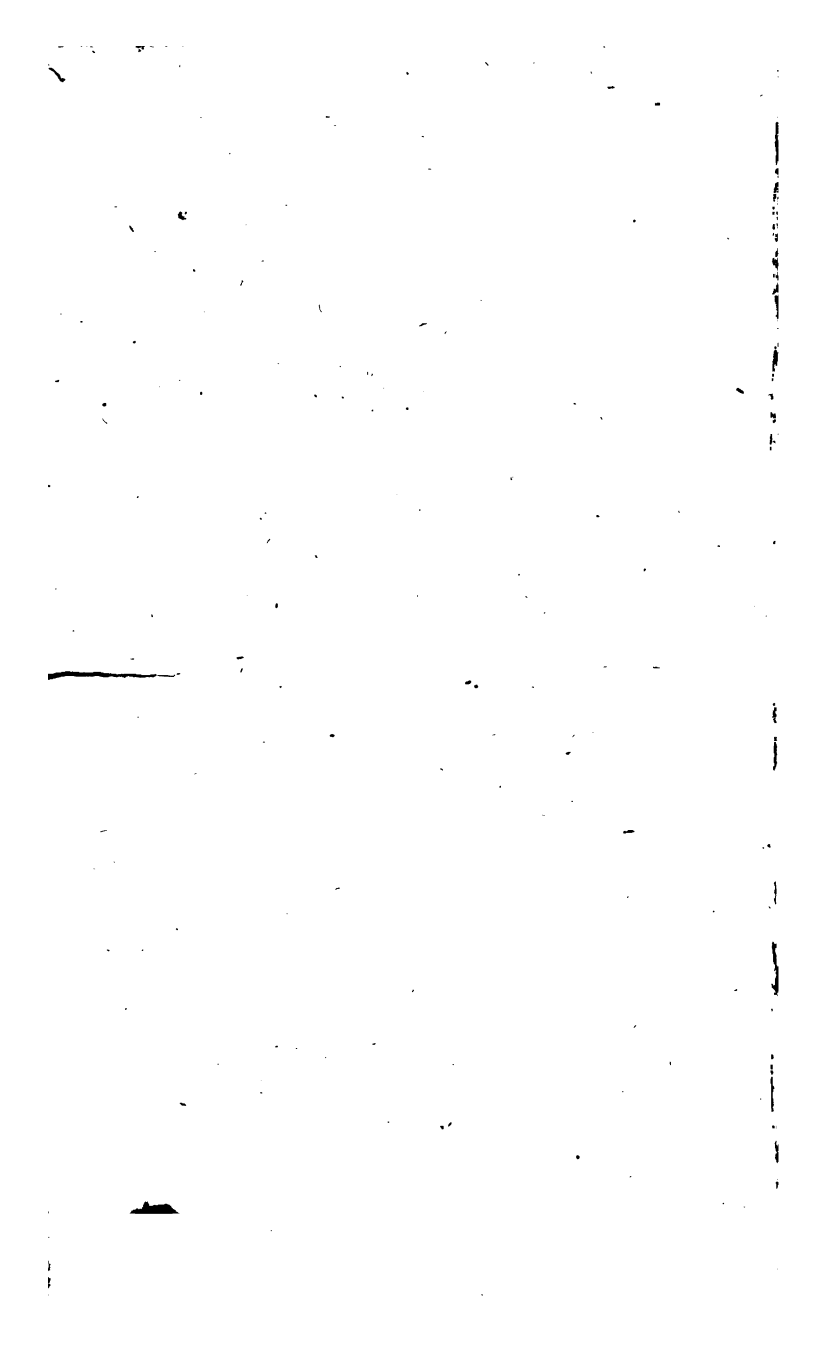

Google


1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE

DE

CATHERINE II.



HISTOIRE

DE

CATHERINE II,

IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

Nihil compositum miraculi causâ, verùm audita scriptaque senioribus tradam.
TACIT. *Ann. Lib. XI.*

PAR J. CASTÉRA.

AVEC 14 PORTRAITS, LA CARTE GÉNÉRALE DE LA RUSSIE, ET CELLE DE LA POLOGNE ET DE SES PARTAGES.

TOME SECOND.

A PARIS,
Chez ARTHUS-BERTRAND, Libraire, rue Hautefeuille, n. 23, acquéreur du fonds de M. Buisson.

1809.

HISTOIRE
DE
CATHERINE II,
IMPÉRATRICE DE RUSSIE.

LIVRE CINQUIÈME.

ARGUMENT.

ÉTAT de l'Europe. — Catherine soutient Biren en Courlande. — Panin veut changer la forme du gouvernement Russe. — Bestuschef en détourne l'Impératrice, et veut lui faire épouser Grégoire Orloff. — Complot tramé à Moskow contre la vie d'Orloff. — Couches de l'Impératrice. — Etat de la Pologne depuis les rois de la première race jusqu'à l'élection de Poniatowsky. — Conspiration à Pétersbourg. — Voyage de Catherine en Livonie. — Massacre du Prince Ivan.

NOUS avons déjà vu Catherine sortir d'une obscure principauté d'Allema- 1763.

gne, et s'avancer vers un trône, sur
1763. les degrés duquel elle est restée, près de vingt ans, chancelante. Nous l'avons vu monter sur ce trône, en précipiter tout à coup l'époux qui l'y avoit appelée, et s'y asseoir seule, avec bien moins d'obstacles qu'elle n'en prévoyoit. Nous allons maintenant la suivre dans le cours de son long règne et de sa vie privée. En continuant ce tableau, mon impartialité sera toujours la même. Je ne tairai ni les grandes qualités de Catherine, ni ses moindres défauts, ni ses actions louables, ni ses plus honteuses foiblesses. Je n'avancerai pas un fait dont je n'aie acquis la preuve; mais je retracerai tous ceux qui me paroîtront mériter d'être connus. Je dénoncerai avec courage à l'indignation des peuples une princesse qui a trop long-temps usurpé leur admiration, et dont beaucoup d'hommes célèbres ont, en quelque sorte, partagé les torts, en lui prodiguant d'excessives louanges.

Il faut d'abord jeter un coup-d'œil sur l'état de l'Europe, au moment où Catherine II s'empara des rênes du gouvernement. 1763.

Différens traités venoient de terminer cette guerre, connue dans les fastes de l'Europe sous le nom de guerre de sept ans, et l'une des plus terribles qui aient ensanglanté les deux mondes. Les monarques qui l'avoient entreprise et continuée avec tant d'acharnement, ne songèrent pas à cesser de combattre par des principes de sagesse ou d'humanité, mais parce que la diminution de leurs armées et l'épuisement de leurs finances les y forcèrent.

Malgré les secours de la France, de la Russie, de la Saxe, de la Suède et de presque tout l'empire d'Allemagne, l'Autriche ne rentra point en possession de la Silésie, que Frédéric II lui avoit précédemment enlevée, et elle perdit, par la guerre, plus de cent quarante mille hommes, et s'en-

1763. detta de cent millions d'écus[1]. Cette puissance étoit pourtant encore très-redoutable. Marie-Thérèse se voyoit, sinon chérie, du moins respectée dans ses divers états. Elle possédoit une ame forte, courageuse, et l'opiniâtreté héréditaire dans les princes de sa maison. La guerre qui venoit de lui faire perdre tant de soldats, lui avoit laissé ses meilleurs généraux[2], et lui en avoit même formé d'autres. Son cabinet étoit conduit par le comte Kaunitz[3], plus habile négociateur qu'homme d'état, et accoutumé à joindre à toute la morgue de la noblesse allemande l'astuce italienne.

La Prusse avoit bien plus souffert que l'Autriche, parce que le fort de la guerre avoit presque toujours été au cœur de ses provinces. Elle avoit perdu près de deux cents vingt mille hommes, et vu ruiner son agriculture

[1] L'écu d'Allemagne vaut près de six francs.

[2] Les maréchaux Daun, Laudhon et Lascy.

[3] Il est depuis devenu prince.

et son commerce ; mais elle n'avoit point contracté de dettes. Les contributions levées sur les pays ennemis, les subsides des Anglais, l'altération des monnoies, et une rigoureuse économie lui avoient suffi pour subvenir aux dépenses de la guerre. Frédéric II s'étoit illustré par de brillantes victoires, et ses défaites mêmes n'avoient fait qu'ajouter à sa gloire. Il connoissoit les hommes, et sur tout ses rivaux : ses talens politiques étoient encore supérieurs à ses talens guerriers. 1763.

L'électorat de Saxe n'avoit point perdu de soldats ; son armée s'étoit rendue avant d'avoir eu le temps de combattre. Mais le pays n'en étoit pas moins accablé des maux qu'occasionne la guerre. Amis et ennemis avoient également contribué à le dévaster. Quoiqu'Auguste III fût à la fois élec teur de Saxe et roi de Pologne, il n'en étoit pas plus puissant. Ce prince, d'un caractère naturellement peu éner-

1763. gique, encore affoibli par l'âge et par les maladies que la débauche entraîne à sa suite, ne savoit ni commander à ses sujets, ni résister aux cours de Vienne et de Pétersbourg.

La Suède, qui étoit entrée dans cette guerre, moins par attachement pour ses alliés, que par rapport à l'argent qu'ils lui donnoient, perdit vingt-cinq mille hommes de ses meilleures troupes, et mit le plus grand désordre dans ses finances, ce qui l'exposa davantage à céder aux caprices des puissances qui pouvoient le mieux la payer.

Une vaine tentative pour donner au roi de Suède toute l'autorité qu'il partageoit avec le sénat, venoit de faire périr sur l'échafaud le comte de Brahé et plusieurs de ses partisans, et de rendre le sénat plus puissant que jamais. La plupart des sénateurs étoient sous l'influence de l'ambassadeur de France, d'Havrincourt; et Adolphe - Frédéric n'étoit ni assez

habile, ni assez courageux pour se soustraire à leur tutelle. 1763.

Le Danemarck et la Norwège avoient eu le bonheur de s'enrichir, tandis que leurs voisins se ruinoient. Frédéric V, qui régnoit sur ces deux états, étoit moins dévot, mais aussi modéré, aussi bienfaisant, aussi économe que l'avoit été Christian VI, son père, et, quoiqu'il eût eu un corps de troupes à la solde des Anglais, ses états avoient réellement échappé à la guerre. Ses peuples, à la fois agricoles laborieux et navigateurs intrépides, se partageoient, avec les Hollandais, une grande partie du cabotage de l'Europe, genre de commerce peu avantageux en apparence, mais d'un bénéfice sûr. La marine du roi de Danemarck étoit composée de vingt-huit vaisseaux de ligne, d'un pareil nombre de frégates et de quelques chebeks. Il avoit trente-six mille hommes de troupes réglées. Il pouvoit, à tout instant, rassembler pres-

1763. qu'autant de milices bien exercées. Ses finances étoient en bon état. Son cabinet faisoit honneur à la pénétration et à la prudence du ministre qui le dirigeoit. Son armée étoit commandée par le comte de Saint-Germain, officier français habile et courageux, qui, mécontent du maréchal de Broglio, avoit quitté le service de sa patrie, pour passer à celui des Danois.

Le gouvernement français s'étoit signalé par tant d'inhabileté et d'imprudence pendant toute la durée de la guerre, qu'il avoit réduit la plus puissante nation de l'Europe à se voir enlever presque toutes ses colonies, ruiner sa marine et son commerce, et tuer deux cents mille de ses combattans. Avec des ressources immenses, il avoit accru ses dettes à un point effrayant. Les créanciers de l'état ne percevoient plus la rente de leurs fonds, et le luxe des financiers et des agens de la cour, insultoit

encore à leur misère. Eh! pourra-t-on jamais l'oublier? tant de désastres ne provenoient que de la foiblesse d'un prince, qui, ouvrant quelquefois dans le conseil, un avis sage, ne savoit pas le faire suivre, et de l'insolente ambition d'une favorite [1], qui ne souffroit à la tête du ministère et des armées que ses vils adulateurs. La paix, non moins honteuse que la guerre, avoit aggravé les maux de la France. Mais la France étoit un corps robuste, qui pouvoit se rétablir : il l'a bien prouvé depuis, et il le prouvera sans doute encore mieux. 1763.

L'Espagne, entraînée dans la guerre par la politique du duc de Choiseul, avoit semblé ne s'être armée que pour offrir aux Anglais de nouvelles conquêtes. Elle s'étoit vu, presqu'aussitôt, prendre plusieurs galions, ainsi que la Havane et les îles Philippines; et, à la paix, pour qu'on lui rendît ces deux possessions, elle avoit été obli-

[1] Madame de Pompadour.

gée de céder aux vainqueurs celle de
1763. la Floride. Charles III, qui avoit passé, depuis peu, du trône de Naples sur celui d'Espagne, étoit un prince facile, ami de la paix, habitué à se laisser gouverner, et n'ayant pour ministres ni des Albéroni, ni des Ximenès.

L'Angleterre étoit la seule puissance à laquelle la guerre avoit été avantageuse. Elle lui avoit coûté, à la vérité, cent soixante mille hommes; mais ces hommes étoient, pour la plupart, des stipendiaires étrangers. Elle avoit énormément augmenté la dette nationale; mais ses créanciers étoient ses propres sujets, enrichis et par les prises faites sur la France et sur l'Espagne, et par l'extension prodigieuse de leur commerce. La paix avoit conservé aux Anglais une grande partie de leurs conquêtes dans l'Inde et en Amérique, et ils s'étoient réservé les moyens de rendre les colonies Espagnoles tributaires de leur

commerce, quoiqu'à un moindre dégré que ne l'étoient depuis long-temps celles des Portugais. Le cabinet de Saint-James avoit vu un homme médiocre éconduire un homme de génie. Bute remplaçoit Chatam ; mais la politique usurpatrice de ce cabinet restoit toujours la même, et l'esprit, à la fois orgueilleux, entreprenant et mercantile de la nation ne changeoit point. 1763.

La guerre n'avoit fait que resserrer les liens qui attachoient le Portugal à l'Angleterre, et l'écartoient de l'Espagne ; ce qui prouve bien que l'intérêt a plus de pouvoir que la religion, même chez le peuple le plus superstitieux de l'Europe. La cour de Lisbonne, sans cesse occupée de momeries catholiques, recevoit la loi de celle de Londres, qu'elle regardoit comme hérétique, et à laquelle la vendoit son ministre Pombal.

La Hollande, quoique moins asservie par l'Angleterre que le Por-

1763. tugal, lui étoit également dévouée. Ses marins, ses commerçans, autrefois le modèle des autres nations, n'étoient plus que les foibles imitateurs des Anglais. Le cabinet de la Haie, empressé de complaire à celui de Saint-James, avoit perdu toute sa considération : mais la Hollande étoit assez riche, et avoit une marine assez puissante pour être encore d'un grand poids dans la balance de l'Europe.

Les petits états d'Allemagne, qui font partie du corps germanique, étoient devenus, depuis long-temps, peu redoutables, par la division de leurs princes. La guerre de sept ans leur avoit enlevé beaucoup d'hommes[1], et avoit causé à quelques-uns d'entre eux de grandes dévastations, sans leur apprendre à mieux s'unir.

La Suisse, quoique formant divers états, savoit rester unie, et toujours prête à armer, pour sa défense, cent mille soldats bien disciplinés. Les ri-

[1] Environ 28,000 hommes.

chesses acquises par quelques-unes de ses villes, n'altéroient ni son amour pour la liberté, ni ses vertus: son seul tort étoit de vendre une partie de ses troupes, et de les exposer à s'égorger quelquefois mutuellement pour des querelles étrangères. 1763.

L'Italie, partagée, comme la Suisse et l'Allemagne, en plusieurs souverainetés, mais ne formant aucune confédération, étoit bien moins redoutable. Elle se disoit encore la patrie des arts, mais elle n'étoit plus celle des talens. Elle avoit, au lieu d'hommes vertueux, des histrions et des chanteurs, qu'elle appeloit des virtuoses, espèce de gens dont la célébrité montre toujours combien est amollie et frivole la nation qui la produit. Rome restoit, depuis longtemps, sans influence dans les cours de l'Europe. Le pape mettoit toute son adresse à conserver une supériorité ecclésiastique, plus apparente que réelle, et à extorquer de l'argent de

1763. quelques peuples, encore assez aveugles pour lui en donner. Venise et Gênes avoient perdu, sinon leurs richesses, au moins la plus grande partie de leur commerce, même dans les échelles du Levant, où elles sont si à portée de trafiquer.

L'empire ottoman étoit alors ce qu'il avoit été depuis plusieurs siècles, et ce qu'il est encore, ignorant, fanatique, orgueilleux et barbare. Cependant les Ulhemas avoient déjà acquis un peu plus d'influence, et l'autorité des janissaires étoit un peu diminuée. Les Turcs, presque toujours vaincus par les Russes, depuis que Munich avoit commandé ces derniers, et vainqueurs des Autrichiens, depuis la mort d'Eugène, avoient, à l'instigation de Frédéric, menacé les frontières de la Hongrie; mais ils ne se soucioient réellement point de combattre, et le Grand-Seigneur étoit assez embarrassé pour maintenir ses vastes états dans la soumission, sans

avoir besoin de porter la guerre chez ses voisins. 1763.

Quoique la Russie eût fait la guerre loin de ses frontières, elle s'en étoit cruellement ressentie. On évaluoit ses pertes à cent vingt mille hommes, et ses dépenses extraordinaires à quarante millions de roubles. L'infortuné Pierre III avoit commencé à lui donner la paix; Catherine l'affermit, en suspendant des projets hostiles contre le Danemarck[1]: mais l'intérieur de l'empire étoit encore rempli d'un esprit d'indignation et de révolte, qui l'agitoit sourdement, et qu'avoit fait naître la dernière révolution. Ni le jugement sévère prononcé contre les quatre principaux chefs[2] de l'émeute des gardes, ni la clémence affectée de l'impératrice, ne pouvoient

[1] Un congrès fut tenu à Berlin à l'occasion des démêlés de la Russie avec le Danemarck, et Frédéric II eut la gloire d'être le médiateur entre ces deux puissances.

[2] Les trois frères Gourieff et Kroustchoff.

1763. étouffer ces sentimens de haine et de vengeance, qu'inspire toujours le spectacle d'une grande injustice.

Quoique Catherine cherchât à se dissimuler l'atrocité de ses forfaits, ou plutôt quoiqu'elle se flattât que ses sujets ignoroient toute la part qu'elle avoit à la mort de son époux, elle sentoit que le souvenir de cette mort ne seroit pas sitôt effacé, et qu'on ne pouvoit en écarter l'idée que par des nouveautés brillantes et par des entreprises heureuses. Mais elle savoit aussi que trop d'obstacles s'opposoient encore à ces entreprises; et que la pénurie de ses finances et la politique lui commandoient la paix.

Elle s'occupa dès-lors avec un soin extrême de l'administration de ses vastes états, des progrès du commerce, de l'augmentation de la marine, et sur-tout des moyens les plus propres à avoir de l'argent, sans toutefois se livrer à l'économie; car son orgueil ne lui permettoit pas de re-

noncer au luxe asiatique que, depuis 1763.
le commencement du règne d'Elisabeth, étaloit la cour de Russie. D'ailleurs elle croyoit que ce luxe lui étoit nécessaire pour tromper les nations étrangères sur sa vraie situation, en attendant qu'elle pût les étonner par ses conquêtes.

Après avoir travaillé avec ses ministres, cette princesse s'entretenoit fréquemment et toujours en particulier, tantôt avec Bestuscheff, tantôt avec Munich. L'un lui faisoit connoître la politique et les ressources des différentes cours de l'Europe, l'autre lui communiquoit le plan qu'il avoit tracé pendant son exil en Sibérie, pour chasser les Turcs de Constantinople, plan qui flattoit singulièrement l'ambition de Catherine, et que trente ans après nous l'avons vue presqu'au moment d'exécuter.

Elle connoissoit si bien ses propres talens, son courage et tout le parti qu'elle pouvoit tirer de sa puissance,

1763. que, causant un jour confidemment avec un ministre étranger [1], plus fait pour applaudir à ses erreurs que pour apprécier son génie, elle lui demanda s'il croyoit que la paix qui venoit d'être conclue à Hubertsbourg [2] dureroit long-temps. Le ministre lui répondit que l'épuisement des peuples et la sagesse des souverains qui les gouvernoient, sembloient leur promettre un repos de plusieurs années : mais il ajouta qu'elle devoit mieux en juger que lui, puisqu'elle pouvoit, par ses lumières, apprécier le système politique des cours de l'Europe, et par ses forces, le diriger à son gré. Catherine, prenant alors un air de modestie, lui dit : — « Vous pensez donç » que l'Europe a maintenant les yeux » fixés sur moi, et que j'ai quelque » considération dans ses principales cours ? — La réponse ne pouvoit manquer d'être affirmative. Catherine

[1] Breteuil.

[2] Entre l'Autriche et la Prusse.

l'écouta avec complaisance ; puis se parant de toute la dignité impériale : 1763.
— « Je crois en effet, répliqua-t-elle,
» que la Russie mérite attention. J'ai
» la plus belle armée du monde. L'argent me manque, il est vrai, mais j'en
» serai abondamment pourvue en peu
» d'années. Si je me laissois aller à mon
» penchant, j'aurois encore plus de
» goût pour la guerre que pour la
» paix; mais l'humanité, la justice et
» la raison me retiennent. Cependant,
» je ne serai pas comme l'impératrice
» Elisabeth. Je ne me ferai pas presser
» pour entreprendre la guerre; je la
» ferai quand elle me sera avantageuse,
» mais jamais par complaisance pour
» d'autres ». — Cette princesse ajouta, qu'on ne pourroit commencer à la juger que dans cinq ans; qu'il lui falloit au moins ce temps-là pour rétablir l'ordre dans son empire, et recueillir le fruit de ses soins ; mais qu'en attendant elle se conduiroit avec tous les princes de l'Eu-

1763. rope, comme une coquette habile.

Ces paroles étoient très-vraies. Le ministre les crut dictées par la vanité. Cependant, il se hâta d'y répondre par un compliment flatteur.

Le premier essai que Catherine fit de son influence, fut en faveur de Biren, qui éprouvoit quelques difficultés de la part du sénat de Mittau. En rappelant les troupes qui étoient en Poméranie, cette princesse leur fit donner l'ordre de se porter en Courlande pour soutenir les prétentions de son protégé. Elle fit alors entrer en Pologne une autre armée, sous le commandement du comte de Romanzoff, armée qui fut bientôt grossie des vingt mille auxiliaires que le général Tchernischeff avoit conduits sous les drapeaux prussiens.

Pendant le long exil de Biren, les états de Courlande le regardant comme déchu de son titre de duc, avoient élu à sa place le prince Charles de Saxe, troisième fils d'Auguste III, roi

de Pologne. Ce prince, soutenu du crédit de son père et du vœu de la nation courlandaise, sembloit devoir l'emporter sur un concurrent que sa réputation de cruauté rendoit odieux. Mais la présence des armées russes fit aisément taire la bonne volonté qu'on avoit pour le duc Charles. Simolin [1], envoyé de Catherine, dicta bientôt au sénat de Mittau les loix de sa souveraine, et une déclaration donnée à Moskow [2] en faveur de Biren, menaça le roi de Pologne de la guerre, et le força à donner l'investiture de la Courlande au spoliateur de son fils. 1763.

Satisfaite de tant de docilité, Catherine employa sa médiation, auprès de Marie-Thérèse et de Frédéric, pour les engager à retirer leurs troupes des états héréditaires du roi de Pologne; mais elle ne put d'abord l'obtenir. L'impératrice-reine en at-

[1] C'est le même que nous avons vu, depuis, ambassadeur à Londres et à Paris.

[2] 31 Décembre.

1763. tribua la ſaute au roi de Prusse, qui ne manqua pas de la rejeter sur elle. Heureusement la paix ne leur permit pas de continuer ces injustices.

Frédéric, qui savoit dès long-temps de quelle importance pouvoit être l'amitié de Catherine, et qui désiroit de l'acquérir, fut un des plus empressés à lui prodiguer les cajoleries. Il lui fit offrir l'ordre de l'Aigle noir, qu'elle accepta avec reconnoissance, et dont elle se décora tandis qu'elle étoit encore à Moskow. Sans doute cette princesse n'oublioit pas qu'on avoit fait un crime à son époux de porter un ordre prussien. Mais elle voulut montrer à ses sujets qu'elle n'étoit pas sans considération dans les cours étrangères; et ce qui avoit été une faute pour lui, devint pour elle un trait d'habileté.

Quelques nouveaux différens s'élevèrent alors entre la cour de Pétersbourg et celle de Copenhague, au sujet de l'administration du Holstein. Par

un traité secrètement conclu treize ans auparavant [1] entre le roi de Danemarck et le roi de Suède [2], celui-ci avoit cédé au premier ses droits à la régence du Holstein, pendant la minorité du jeune Grand-Duc; car la cour de Danemarck convoitoit dès long-temps une principauté qui étoit si fort à sa convenance, et qu'elle a acquise depuis. Elle vit avec peine le retour du prince Georges, qui venoit y commander au nom de la Russie. Elle refusa même d'abord de reconnoître son autorité. Mais Catherine menaça; on craignit de voir les troupes russes reprendre le chemin du Holstein. Les commissaires danois sortirent de Kiel, et un envoyé extraordinaire [3] de Copenhague vint à 1763.

[1] En 1750.

[2] En 1739, Charles, duc de Holstein, laissa en mourant, son fils Charles-Pierre-Ulric, qui devint l'Empereur Pierre III, sous la tutelle d'Adolphe-Fréderic, alors évêque de Lubeck, et depuis roi de Suède.

[3] M. Haxthausen.

1763. Moskow excuser le roi son maître.

La cour de Pétersbourg et celle de Stockholm vivoient alors dans la meilleure intelligence. Unies par les liens du sang, elles avoient également besoin de la paix, et la Russie ne laissoit pas encore prévoir cet énorme accroissement de puissance, dont elle a, quelques années après, épouvanté la Suède et ses autres voisins.

Tranquille sur les intentions des princes de l'Europe, Catherine ne pouvoit l'être également sur celle de ses sujets. Elle faisoit cependant tout ce qu'elle croyoit de plus propre à se les attacher. Naturellement généreuse, elle l'étoit encore par politique. Le désir d'augmenter le nombre de ses créatures la rendoit même prodigue, et ses craintes la ruinoient.

Elle se paroît avec soin d'une fausse indulgence. Non-seulement elle rendit la liberté à Goudowitz, à Wolkoff et à Melgounoff, mais elle donna au dernier un corps de troupes à commander,

mander, et au second la lieutenance du gouvernement d'Orembourg. Goudowitz ne voulut rien accepter. 1763.

Dans les premiers mois qui suivirent le trépas sanglant de Pierre III, Catherine eut peu le temps d'envisager toute l'horreur de son crime : mais la réflexion, souvent tardive, amène toujours les remords ; et l'âme audacieuse de cette princesse ne put les étouffer entièrement. D'ailleurs, des conspirations, sans cesse renaissantes, l'entretenoient dans une continuelle inquiétude. On les découvroit, on les prévenoit, mais on ne pouvoit en anéantir les causes. Catherine étoit d'autant plus gênée de sa situation, qu'elle affectoit de dissimuler ses alarmes.

Ce qui l'affligeoit aussi en secret, c'est que depuis que Grégoire Orloff étoit reconnu pour son amant, les hommes les plus distingués par leur naissance, jaloux de la fortune de ce favori ou révoltés de ses hauteurs, se

tenoient éloignés de la cour. Catherine
1763. ne voyoit souvent auprès d'elle que des soldats grossiers, qui abusoient étrangement des droits qu'ils croyoient avoir à sa reconnoissance. Ce n'étoient point leurs services passés, qu'elle récompensoit. Peut-être s'en seroit-elle volontiers dispensée : mais elle payoit d'avance ceux qu'ils pouvoient encore lui rendre ; et ses largesses, et les honneurs dont elle les combloit augmentoient leur insolence et leur cupidité. Elle rougissoit pourtant quelquefois des déférences qu'elle se croyoit forcée de leur montrer ; et pour excuser leurs défauts, elle vantoit en eux des qualités qu'ils n'avoient pas. — « Je ne mène point une vie » agréable, disoit-elle un jour. Je » sais que les gens qui m'entourent » manquent d'éducation ; mais je leur » dois ce que je suis. Ils sont pleins » de courage et de probité, et je suis » bien sûre qu'ils ne me trahiront pas ». — Une partie de cet aveu ne pouvoit

être sincère. Les complices de Catherine ne manquoient pas de courage; mais leur probité, où étoit-elle ? 1763.

Parmi ces courtisans orgueilleux et brutaux, Panin étoit presque le seul qui se distinguât par des mœurs polies et un esprit assez cultivé. Malgré cela il ne jouissoit que d'un crédit secondaire. Il songeoit toujours au sénat aristocratique qu'il avoit voulu faire *établir* par Pierre III, et il saisissoit toutes les occasions pour en faire briller l'avantage prétendu aux yeux de ceux avec qui il s'entretenoit. Observant un jour que Catherine sembloit éprouver une impression de terreur extraordinaire, il crut le moment favorable pour lui développer entièrement son projet et le lui faire adopter. Après lui avoir exagéré les périls qu'il redoutoit pour elle, et la difficulté d'éviter les troubles qui suivent toujours une usurpation, il ajouta qu'elle avoit pourtant un moyen de s'en affranchir, et de rendre désor-

mais son trône inébranlable; mais
1763. qu'il craignoit bien qu'une fausse délicatesse ne l'empêchât de se servir de ce moyen. Catherine le pria de s'expliquer. Aussitôt il lui détailla les principes d'un systême de gouvernement qu'une longue expérience de ses inconvéniens ne l'empêchoit pas d'admirer. — « Les souverains Moskowites, » ajouta-t-il, ont jusqu'à présent joui » d'une puissance sans bornes; mais » c'est l'étendue même de cette puis» sance qui la rend dangereuse à » celui qui en est le dépositaire, puis» qu'un prétendant audacieux peut à » tout moment l'usurper, et que l'u» surpateur est au-dessus des loix. » Croyez-moi, madame, faites le sa» crifice d'une autorité absolue. Créez » un conseil fixe et permanent qui » vous garantisse la couronne. Dé» clarez solennellement que vous re» noncez pour vous et pour vos suc» cesseurs au pouvoir de destituer à » votre gré les membres de ce corps

» auguste. Déclarez que s'ils commet- 1763.
» tent quelque crime ou quelque faute
» grave, leurs pairs seuls auront le
» droit de les juger et de les condam-
» ner, sur des informations exactes
» et sévères. Au moment où vous
» prendrez un parti si sage, on ou-
» bliera que vous êtes montée au
» trône avec violence, et l'on songera
» seulement que vous ne voulez vous
» y maintenir que par la justice. »

Catherine, que flattoit tout ce qui étoit nouveau ou extraordinaire, trouva ce projet sublime, et crut qu'en renonçant au pouvoir arbitraire, elle alloit à la fois acquérir une gloire immortelle et se concilier à jamais l'amour de ses sujets. Elle eût eu raison, sans doute, si elle avoit voulu les rendre progressivement et également libres, et leur donner un sénat dont les membres eussent été pris indifféremment dans toutes les classes et élus à la majorité des suffrages. Mais laisser un peuple entier dans le plus avilissant,

1763. le plus cruel esclavage, et choisir par faveur un sénat dans un ordre privilégié, n'étoit-ce point remplacer un maître par vingt ou trente tyrans? Et le despotisme des corps n'est-il pas toujours plus terrible et plus immuable que celui des individus ?

Cependant Catherine chargea Panin d'écrire son plan et de le lui présenter, et elle s'exprima de manière à lui faire croire qu'elle le mettroit à exécution. Panin se hâta d'obéir, et pour mieux s'assurer du succès, il mit le nom de Grégoire Orloff à la tête de ceux qu'il destinoit à composer le nouveau sénat. Le favori parut flatté de cette distinction : mais il demanda le temps de réfléchir, et avant de répondre à Panin, il consulta Bestuscheff, qui, pour jouer encore un rôle, consentoit à éclairer de son expérience celui qu'honoroit le caprice de la souveraine. Bestuscheff sentoit trop le prix d'un pouvoir qu'il avoit long-temps dirigé, pour ne pas frémir de le voir échapper

des mains de Catherine. Il se rendit sur le champ auprès de cette princesse, lui représenta, avec force, tout le danger de la démarche que vouloit lui faire hasarder Panin, et la conjura de ne pas s'exposer à un repentir tardif, en partageant une autorité qu'elle avoit acquise avec tant de peine, et qu'elle ne recouvreroit jamais, si elle se la laissoit enlever un seul moment. 1763.

L'impératrice sentit aisément la sagesse des conseils du vieux chancelier, et lui promit de les suivre. En reparoissant devant elle, Panin la trouva déjà dissuadée. Elle rendit justice à son zèle, loua ses lumières, mais lui avoua qu'il lui étoit impossible d'en profiter. Le ministre fut vivement blessé d'un changement si prompt. Forcé de dissimuler devant Catherine, il exhala son humeur avec ses amis, et ne put s'empêcher de dire à l'un d'entr'eux [1], en lui confiant ces

[1] M. de Breteuil.

1763. particularités : — « Si l'impératrice se » détermine à diriger seule les affaires, » vous verrez comme nous règnerons » mal ». — Ces paroles prouvent que Panin écoutoit plus son ressentiment que sa raison ; ou qu'il étoit bien peu capable de juger Catherine.

Cependant Panin ne tarda pas à découvrir que c'étoit au seul Bestuscheff qu'il devoit le mauvais succès de son entreprise, et il trouva l'occasion de s'en venger, en faisant avorter à son tour un projet qu'avoit formé l'ambitieux vieillard, pour se rendre plus nécessaire. Témoin des amours de Catherine, Bestuscheff savoit dès long-temps qu'elle s'y livroit toujours avec emportement, et que, pour favoriser l'objet de sa passion, elle étoit capable des plus grands sacrifices. Il remarqua en outre que jamais aucun de ses premiers amans n'avoit eu autant d'empire sur elle que Grégoire Orloff. En effet, ce favori devenoit chaque jour plus cher à l'impératrice.

Sa beauté mâle, qui avoit fait naître le goût de cette princesse, et qui étoit encore relevée par un air de confiance et de fierté que n'avoit pu manquer de lui donner la haute faveur dont il jouisssoit, les grands services qu'il avoit rendus à Catherine, ceux qu'il pouvoit lui rendre encore, les droits secrets que lui donnoit la certitude de la voir de nouveau devenir mère, tout enfin assuroit l'ascendant d'Orloff. Catherine avoit cherché quelque temps à couvrir ses liaisons avec lui d'un voile de décence : mais, soit par excès d'amour, soit par politique, elle écarta bientôt le mystère, et sembla même se faire une gloire d'avouer hautement sa passion. 1763.

C'étoit sur-tout dans les fêtes et les spectacles donnés dans l'intérieur de ses appartemens qu'elle bannissoit le plus la contrainte. Elle avoit une fois rassemblé beaucoup de monde à la représentation d'une tragédie française, dans laquelle Orloff jouoit le

1763. rôle principal; et, se trouvant à côté d'un des confidens[1] de Poniatowsky, elle s'attacha, pendant toute la durée du spectacle, à lui faire observer la noblesse, les grâces, l'intelligence de son nouvel amant. Puis se rappelant tout à coup qu'il avoit la réputation de manquer d'esprit, et qu'elle en étoit autrefois convenue avec ce même confident, elle voulut le faire revenir sur son compte, et lui dit tout bas : — « Croyez que si Orloff fait le nigaud, » c'est pour mieux se jouer des courti- » sans. »

Mais revenons au projet de Bestuscheff. Bien certain de la passion de l'impératrice, ce vieux courtisan prévint Orloff du désir qu'il avoit de le voir empereur. Il réveilla en même temps son ambition et exalta son orgueil. — « Grégoriewitz, lui dit- » il, c'est en vain que Catherine vous » a fait le don de son cœur si elle n'y » joint celui de sa main. Elle sait avec

[1] M. de Breteuil.

» quel zèle et quelle audace vous l'a- 1763.
» vez servie. Elle sait à quels périls
» vous l'avez arrachée pour l'investir
» de la puissance suprême. Elle ne
» peut donc vous récompenser digne-
» ment qu'en vous faisant partager
» un trône qu'elle vous doit. Eh !
» comment s'y refuseroit-elle ? Qui,
» mieux que vous, peut soutenir ce
» trône contre les nombreux conspi-
» rateurs qui s'efforceront long-temps
» de le renverser ? Qui, mieux que
» vous, doit plaire à cette princesse,
» sous le double rapport et d'amant
» et de défenseur ? Oui, sans doute,
» elle vous idolâtre ; et je la connois
» assez pour être convaincu qu'elle
» fera pour vous tout ce que vous ose-
» rez prétendre. Il faut donc aujour-
» d'hui, mon cher Gregoriewitz, pro-
» fiter de l'inconstante faveur du sort.
» Demain, peut-être, il n'en sera plus
» temps. Le cœur de Catherine, dont
» vous paroissez à présent si sûr,
» peut changer d'un instant à l'autre.

1763. » Soltikoff et Poniatowsky prouvent » que ses amours ne sont pas éter-» nelles. La mort même peut vous » l'enlever ; et, si vous n'héritiez pas » de sa puissance, son trépas vous » exposeroit à vous voir punir de ce » que vous avez entrepris pour elle.

» Je sens pourtant que ce n'est » point à vous à demander à l'impé-» ratrice le don de sa main. Elle vous » opposeroit peut-être des obstacles » que votre délicatesse vous empê-» cheroit de combattre. Un refus pour-» roit vous occasionner une gêne mu-» tuelle. Fiez-vous-en à ma longue » expérience et à mon amitié. Je » saurai déterminer l'impératrice à » vous offrir elle-même sa couronne. » Je vous promets que je ne hasar-» derai aucune proposition, que je » ne sois bien certain de la voir ac-» cepter ; mais promettez-moi, de » votre côté, que vous me laisserez » agir seul, et que vous feindrez même » d'ignorer mes démarches. »

Orloff avoit écouté le vieux chancelier avec la plus grande attention. Présomptueux et léger, il se crut un moment sur le trône des tzars; et, se précipitant dans les bras de Bestuscheff, il lui promit tout ce qu'il voulut. 1763.

Bestuscheff, se trouvant le même jour avec l'impératrice, la sonda adroitement sur le mariage qu'il avoit dessein de lui faire contracter; et elle lui parut d'autant plus disposée à former ce nœud, qu'elle étoit alors dans une situation bien propre à le lui faire désirer. Elle dit pourtant au chancelier que, quelqu'envie qu'elle eût d'épouser son amant, elle ne s'y résoudroit jamais, si cette alliance devoit éprouver des obstacles, et elle avoua qu'en y pensant mûrement, elle ne voyoit pas comment elle pourroit la former sans révolter tout l'empire.

Le chancelier se chargea d'en trouver le moyen. Il composa, au nom de la nation russe, une requête très-

1763. adroite, dans laquelle, après un éloge pompeux de tout ce que l'impératrice avoit entrepris pour la gloire et le bonheur de son peuple, il rappeloit la foiblesse de la constitution du jeune Paul Pétrowitz et les fréquentes inquiétudes que causoit sa santé ; et il conjuroit Catherine de donner à l'empire une nouvelle preuve de son amour, en sacrifiant sa propre liberté et en prenant un époux.

Pour cacher ses véritables intentions à ceux qui devoient les servir, Bestuscheff commença par proposer le prince Ivan, bien sûr que tous ceux qui signeroient la requête, rejeteroient cet infortuné. En même temps Catherine, que dirigeoit le vieux courtisan, voulant avoir l'air d'approuver cette proposition, et craignant toujours qu'Ivan ne fût tout à coup retiré de sa prison, et couronné, le fit transférer du château de Schlusselbourg dans un couvent, près d'Arkangel, où, comme si l'on eût voulu lui faire mieux sentir

le malheur qui l'attendoit, on le traita quelque temps avec les honneurs dus à son rang: mais il fut bientôt ramené très-secrètement à Schlusselbourg.

1763.

Ce qu'avoit prévu le vieux chancelier ne manqua pas d'arriver. Lorsqu'il présenta la requête au clergé, douze évêques, gagnés d'avance, s'empressèrent de la signer, en spécifiant que Catherine n'épouseroit pas le prince Ivan, parce qu'il pourroit la punir de ses bienfaits, et prétendre ne devoir la couronne qu'à ses propres droits. Ils demandèrent en même temps que cette impératrice daignât choisir parmi ses sujets celui qu'elle croiroit le plus digne de partager son trône.

Un très-grand nombre d'officiers généraux adhéra au sentiment des évêques. Sans l'adresse de Panin et le courage de l'hetman Kyrille Razoumoffsky et du chancelier Woronzoff, l'artifice de Bestuscheff triomphoit, et le petit-fils d'un strélitz, échappé

1763. à la hache, étoit empereur de toutes les Russies[1].

Panin engagea Razoumoffsky et Woronzoff à représenter à Catherine tout ce que l'union qu'elle projetoit avoit d'humiliant et de dangereux pour elle. L'hetman lui parla avec la rudesse de son caractère, et l'autorité que lui donnoit sa fortune et ses services. Woronzoff, se jetant à ses pieds, la supplia de ne pas faire un mariage qui entraîneroit les plus grands malheurs. Ses représentations furent très-hardies, et décelèrent en lui une fermeté dont on ne le croyoit pas capable. Mais Catherine, qui n'étoit jamais embarrassée, affecta beaucoup de surprise; et, après avoir rendu grâce à l'amitié de Razoumoffsky, et

[1] Catherine voulant illustrer Orloff, pour que son mariage avec lui parût moins disproportionné, sollicita l'impératrice-reine, Marie-Thérèse, de lui accorder un diplôme de prince de l'Empire. Elle devoit ensuite le décorer du titre de duc d'Ingrie et de Carélie.

loué le noble courage de Woronzoff, elle protesta — « que l'idée du ma- 1763.
» riage qu'ils redoutoient, ne s'étoit
» jamais présentée à son esprit ; que
» c'étoit certainement à son insçu
» qu'on avoit conduit une intrigue
» aussi odieuse, et que, puisque Bes-
» tuscheff en étoit l'auteur, elle l'en
» puniroit ». — Cependant elle se garda bien de sévir contre un vieillard qui, d'accord avec elle, n'avoit cherché qu'à flatter ses goûts, et qu'elle croyoit encore très-important de ménager.

Bestuscheff vit donc échouer son projet sans que son crédit en parût ébranlé. Il fut, au contraire, chaque jour mieux accueilli de l'impératrice et du favori, tandis que Woronzoff n'en éprouva plus que de la froideur. Bien sûr alors que trop de zèle pour la gloire de Catherine n'étoit pas toujours le moyen de lui plaire, et que sa disgrace étoit déjà résolue, Woronzoff s'empressa de prévenir, par

1763. un exil volontaire, une retraite forcée. Il annonça que sa santé étoit épuisée par les travaux du cabinet; et, sous prétexte de la rétablir, il demanda la permission de voyager pendant deux ans dans les pays étrangers. L'impératrice, que sa présence gênoit, lui accorda cette permission avec une secrète joie; mais elle feignit pourtant de ne le voir s'éloigner qu'à regret. Elle lui témoigna, en public, beaucoup de considération et de bienveillance, et le pria hautement de hâter son retour pour reprendre les fonctions d'un ministère qu'il remplissoit, dit-elle, avec tant de succès pour le bonheur de l'empire.

Cependant l'appréhension de voir Catherine épouser l'audacieux qui l'avoit aidée à précipiter du trône son malheureux époux, occasionna de violens murmures. On trama plusieurs complots inutiles contr'elle et son favori. Un seul fut un instant prêt à réussir. La garde veilloit à la porte

d'Orloff comme à celle de l'impératrice. On gagna une des sentinelles, qui promit de le livrer endormi à trois des conjurés. Mais l'heure fut mal indiquée; et, quand les conjurés se présentèrent, la sentinelle qui devoit les seconder étoit déjà relevée par une autre. Celle-ci, étonnée de voir trois hommes lui demander à entrer chez Orloff, fit assez de bruit pour que d'autres gardes se rassemblassent. Les conspirateurs n'eurent que le temps de s'évader à la faveur de l'uniforme qu'ils portoient. 1763.

Ce mouvement répandit l'alarme dans le palais. Catherine fut réveillée. Elle crut que sa vie n'étoit pas en sureté dans Moskow, et elle se hâta de quitter cette ville pour retourner à Pétersbourg. Le jour de son départ fut signalé par les transports d'une joie outrageante, même par des excès de fureur. Son portrait avoit été placé, sur un arc de triomphe, dans la grande place de Moskow : le peuple

l'en arracha [1] et le mit en pièces, après l'avoir traîné dans la boue.

Catherine arriva à Pétersbourg le jour de l'anniversaire de son avènement au trône. Sachant bien que pour commander à l'esprit du vulgaire, il faut souvent éblouir ses yeux, elle n'épargna rien pour rendre son entrée magnifique. Sa voiture marchoit précédée de tous les régimens des gardes, et accompagnée de celles des ministres étrangers et des nombreux courtisans, que l'ambition et la vanité attiroient sur ses pas. Ce faste n'eut pourtant pas l'effet que Catherine en attendoit. Il causa plus d'étonnement que de joie, et ne fit qu'irriter davantage les cœurs qu'avoit aigris celle qui l'étaloit. Le nombre des mécontens s'accrut. Les conspirations se multiplièrent et devinrent plus dangereuses par les noms imposans qu'on y associa. On comptoit hautement parmi les en-

[1] On y en remit un autre qui y étoit encore à la mort de Catherine.

nemis de Catherine les personnages les plus puissans de l'empire, et même ceux qui l'avoient le mieux servie. L'hetman Razoumoffsky, le comte Panin et son frère furent de ce nombre; et il paroît certain que si ces différens conspirateurs avoient pu se tourner vers un prince digne de réunir leurs vœux, Catherine eût perdu la couronne. Mais les uns vouloient élever sur le trône le Grand-Duc Paul Pétrowitz; les autres désiroient d'y rappeler le malheureux Ivan. Tous embarrassés, tous incertains, ils formoient également le projet de détrôner l'Impératrice sans s'accorder sur le successeur qu'ils lui donneroient. 1763.

Catherine, secrètement avertie du dessein de Panin et de Razoumoffsky, fut un instant prête à les faire arrêter; mais elle n'avoit que des indices peu certains, des soupçons qui pouvoient la tromper, et elle sentit que par une rigueur, peut-être déplacée contre des hommes très-considérés, elle courroit

risque d'occasionner un soulèvement
1763. général. Elle chercha alors à employer la ruse, moyen qui lui avoit si souvent servi.

Quoique peu après la révolution qui l'avoit placée sur le trône, elle eût payé de beaucoup d'ingratitude le dévouement et le courage de la princesse Daschkoff, et que même depuis qu'elle avoit été forcée de la rappeler à sa cour, elle la traitât assez froidement, elle feignit tout à coup de vouloir lui rendre sa confiance. Elle ne doutoit pas que la princesse Daschkoff ne participât aux complots que tramoient ses anciens amis. Elle lui connoissoit une ame opiniâtre; mais elle savoit aussi qu'elle avoit beaucoup de vivacité et d'imprudence. Elle espéra donc de lui arracher quelques aveux qui pourroient éclaircir ses doutes. Elle lui écrivit une très-longue lettre, dans laquelle, après lui avoir prodigué les noms tendres, les promesses avantageuses et toutes les flatteries les plus

propres à la séduire, elle la conjuroit, au nom de leur ancienne amitié, de lui révéler ce qu'elle savoit des conspirations nouvelles, l'assurant en même temps qu'elle accorderoit leur grâce à tous ceux qui y trempoient. La princesse Daschkoff, irritée de ce que Catherine croyoit faire d'elle l'instrument de ses vengeances, comme elle l'avoit fait de son élévation, ne répondit que quatre lignes aux quatre pages de l'impératrice. Voici cette réponse. — « Madame, je n'ai rien entendu : mais » si j'avois entendu quelque chose, je » me garderois bien de le dire. Qu'exi- » gez-vous de moi? Que j'expire sur » l'échafaud ? Je suis prête à y mon- » ter. » 1763.

Etonnée de tant de fierté, et n'espérant pas de la vaincre, Catherine essaya de s'attacher ceux qu'elle n'osoit punir. Quelques conjurés subalternes, qui avoient été arrêtés et qui s'obstinoient à garder le silence sur leurs complices, furent exilés en Sibérie ;

1763. mais les Panin et Razoumoffsky reçurent plusieurs nouvelles marques de faveur.

Cependant comme les complots se renouveloient sans cesse, et que la clémence dont on usoit envers les coupables, sembloit les enhardir au crime, Catherine déclara qu'à l'avenir elle ne se conformeroit point à l'édit par lequel l'impératrice Elisabeth avoit promis de ne laisser condamner à mort aucun criminel. Elle crut qu'on ne pouvoit malheureusement contenir les Russes que par la crainte des supplices. Elle vit ensuite que cette crainte ne les arrêtoit pas assez. N'auroit-elle pas dû voir, en même temps, que le seul moyen de diminuer le nombre des criminels, c'est de répandre l'instruction, d'établir solennellement les principes d'une bonne morale, et d'honorer ceux qui les mettent en pratique? On a fait beaucoup de loix contre le crime; on a trop négligé les institutions en faveur de la vertu.

Catherine

Catherine ne parut pas beaucoup sentir l'avantage de pareilles institutions, mais elle ne négligea rien de tout ce qui lui sembloit devoir contribuer à la prospérité de son empire. Dans le temps même où elle avoit les plus fortes raisons de craindre pour sa sureté, elle s'occupoit des détails du gouvernement avec autant d'assiduité et de calme que si son règne eût dû être éternel. Elle fondoit des hôpitaux; elle encourageoit le commerce et l'industrie; elle faisoit mettre de nouveaux vaisseaux sur le chantier. Voyant avec peine que la population de ses états n'étoit pas proportionnée à leur vaste étendue, et que les terres de ses plus fertiles provinces ne produisoient que de foibles récoltes, parce qu'elles manquoient de bras, elle publia une déclaration pour inviter tous les étrangers à venir s'établir en Russie. Elle leur promettoit des avantages considérables, et sur-tout le libre exercice de leur religion, avec la facilité de

1763.

quitter le pays quand ils voudroient, 1763. et d'emporter les richesses qu'ils y auroient acquises, à condition d'en laisser une certaine partie au fisc. Peu importoit, sans doute, à cette princesse que ceux qui viendroient s'établir dans ses états fussent d'une religion différente de la sienne, pourvu qu'ils se montrassent cultivateurs intelligens, manufacturiers laborieux et citoyens paisibles. Quant aux richesses qu'elle leur donnoit l'espoir d'emporter ; elle savoit bien que la plupart des hommes qui ont fait des établissemens dans un pays, s'attachent à ces établissemens en raison de leur importance, et ont rarement la force de les quitter [1].

Quoique Poniatowsky ne pût pas ignorer qu'Orloff étoit depuis long-

[1] Quelques allemands ont formé çà et là des établissemens près de Pétersbourg et dans le gouvernement de Voronèje. Il y a eu aussi quelques colonies de *Moraves* ou *herrenheuters*; mais la misère et la mort ont été bientôt le lot de presque tous ces colons.

temps l'amant préféré de Catherine, il essayoit encore de ranimer, par ses lettres, la passion qu'il avoit autrefois inspirée à cette princesse. Espérant peut-être que sa présence suffiroit pour le faire triompher de son rival, il supplia l'impératrice de lui permettre de venir à Pétersbourg dans le plus grand secret. Mais ses sollicitations furent vaines. Catherine savoit trop ce qu'elle avoit à redouter de la violence d'Orloff, pour consentir à un voyage qui n'auroit pu manquer d'être découvert. Elle cessa donc de dissimuler avec le Polonais; mais en lui avouant qu'elle n'avoit plus d'amour pour lui, elle l'assura de sa constante amitié, et lui promit de lui en donner des preuves dans toutes les occasions. Elle ne tarda pas, en effet, à réaliser cette promesse. 1763.

Pendant une partie de cette année, Catherine se tint assez souvent renfermée dans son palais. Elle se déroboit même quelquefois à sa cour par-

1763. de petits voyages qu'elle faisoit à ses maisons de plaisance les moins fréquentées, et où elle n'étoit accompagnée que de deux ou trois confidens sûrs. Quoiqu'il lui semblât assez indifférent qu'on connût ses liaisons avec Orloff, elle vouloit pourtant cacher qu'elle étoit enceinte; et prétextant une indisposition, pour ne pas paroître durant quelques jours, elle mit au monde un enfant que quelques personnes disent être une fille, et d'autres ce Bobrinsky[1], dont la conduite a bien mal récompensé cette princesse du danger auquel elle s'exposa pour lui[2].

A peine Catherine fut délivrée de sa grossesse, que l'intérêt de son ancien amant, ou plutôt la politique,

[1] Quelques personnes ont prétendu que Bobrinsky étoit né peu de jours avant la révolution de 1762, et un homme qui a été secrétaire de Grégoire Orloff, me l'a assuré.

[2] Il sera encore parlé de Bobrinsky dans la suite de cet Ouvrage.

attira ses regards sur la Pologne. Ce royaume éprouvoit depuis long-temps l'influence de la Russie, et cette influence étoit d'autant plus puissante sous Catherine, qu'indépendamment de l'armée de Romanzoff, campée sur les bords de la Vistule, cinquante mille hommes étoient répartis dans la Livonie, l'Esthonie et la Courlande. Auguste III, épuisé par ses débauches encore plus que par le chagrin que lui avoit occasionné l'invasion de la Saxe, ne pouvoit être éloigné du terme de ses jours. Tous ceux qui prétendoient à devenir ses successeurs commencèrent à s'agiter, et la cour de Pétersbourg fut le centre de leurs intrigues. L'orgueilleuse Catherine dut être flattée de se voir l'arbitre de ses ambitieux rivaux. Mais tandis qu'elle se plaisoit à entretenir leurs divisions et leurs espérances, elle s'étoit secrètement décidée. Il lui falloit un roi dont elle connût le foible caractère et le servile dévouement : elle choisit Poniatowsky. 1763.

1763. La Pologne, qui joua quelquefois un rôle si brillant en Europe, et qui, par l'étendue de son territoire, la fertilité de son sol, l'esprit et le courage de ses habitans, sembloit devoir acquérir encore plus de prépondérance, a perdu par les vices de son gouvernement, une partie des avantages qu'elle tenoit de la nature.

Il n'est pas inutile de rappeler ici l'état de ce riche et malheureux pays, que nous verrons plus d'une fois exciter l'ambition de Catherine, et qu'elle a long-temps désolé, pour le mieux préparer à être envahi.

L'histoire de la Pologne, comme celle de presque tous les autres pays de l'Europe, remonte à une époque assez éloignée et remplie d'incertitude. Tout ce qu'on en sait de mieux, c'est que la Pologne fut d'abord gouvernée par une race de rois[1] dont la puissance étoit à peu près absolue. A cette race succédèrent les Piasts qu'on croit

[1] La race de Lesko.

avoir été électifs, mais qui conservèrent long-temps la couronne dans leur famille. Le royaume étoit souvent troublé par les prétentions des grands qui se réunissoient contre le monarque, et lui opposoient une puissance qui balançoit la sienne. 1763.

L'un des derniers rois de la race des Piasts, Casimir, surnommé le Grand, ou le père des paysans, réprima l'autorité dangereuse et toujours inquiète des grands, en leur suscitant de nombreux rivaux parmi la noblesse inférieure, à laquelle il accorda divers priviléges. Mais, quelqu'amour qu'eût ce prince pour la justice, et quelqu'intérêt qu'il prît aux malheureux paysans, il ne lui fut jamais possible d'adoucir le sort barbare auquel ils sont condamnés en Pologne.

Louis de Hongrie, neveu et successeur de Casimir, ne put profiter des avantages qu'avoit acquis ce monarque, parce qu'en lui déférant la couronne, la noblesse polonaise l'obligea

1763. de souscrire à des conditions onéreuses. A la mort de Louis, qui ne laissa pas d'héritier mâle, cette turbulente noblesse offrit le trône à Ladislas Jagellon, duc de Lithuanie, et lui imposa les mêmes conditions qu'à Louis. Une de ces conditions étoit de ne pas percevoir d'impôts sans le consentement des diètes. Ses successeurs furent, ainsi que lui, obligés de faire sans cesse de nouveaux sacrifices pour obtenir l'argent qui leur étoit nécessaire; et enfin on décida Sigismond - Auguste à reconnoître[1] qu'à sa mort la couronne deviendroit absolument élective. Ce prince, qui n'avoit point de fils, consentit sans peine à faire une déclaration par laquelle il achetoit son repos. Peu de temps après on dressa une charte[2] qui devint la base et le garant de ce privilége. Les quatre principaux articles de la charte, étoient :

[1] En l'an 1550.

[2] Connue sous le nom de *Pacta conventa*.

1°. Que la couronne seroit élective, et que le roi ne pourroit jamais se donner un successeur de son vivant; — 1763.

2°. Que les diètes générales seraient assemblées tous les deux ans;

3°, Que tout noble polonais auroit droit de suffrage pour l'élection du roi;

4°. Que si le roi se permettoit d'enfreindre les loix et de méconnoître les priviléges de la nation[1]; les sujets seroient déliés de leur serment de fidélité.

Les priviléges garantis par cette charte, furent encore étendus, et tous les successeurs de Sigismond Auguste jusqu'à Stanislas Poniatowsky inclusivement, n'ont été élus qu'en jurant de les maintenir. Pouvoit-on donc moins attendre de princes qui recevoient la couronne à titre de grâce, et qui, s'ils ne l'avoient pas acceptée à ces conditions, s'en seroient vus

[1] C'est-à-dire, de la noblesse, car le reste n'est compté pour rien.

frustrer en faveur d'un concurrent
1763. moins difficile ? Plus la noblesse accrut son pouvoir, plus elle en abusa. Non contente d'accorder librement ses suffrages, elle les vendit. Henri de Valois[1] fut le premier qui acheta à force d'or et de promesses le trône des Jagellons, moyen qui n'a cédé depuis qu'à la terreur des armes.

A chaque avènement au trône, la noblesse usurpa quelque nouveau privilége. Sous le règne de Jean Casimir, on créa ce *liberum veto*, ce droit donné à chaque noble d'arrêter seul la délibération de toute une diète, et de la dissoudre au gré d'un caprice individuel; droit qui a été une des principales sources des désordres, de l'anarchie et de la destruction entière de la Pologne.

Mais d'après ce pouvoir si étendu, qu'avoit chaque gentilhomme, on doit juger de celui dont jouissoient les palatins, les grands officiers et en géné-

[1] Le bigot et débauché Henri III de France.

eux tous les riches Polonais. Tantôt ils levoient des régimens indépendans de l'autorité du roi, tantôt ils formoient des confédérations qui, sous prétexte de défendre les loix, semoient le trouble et la révolte, et, au nom de la liberté, exerçoient la plus absurde tyrannie. 1763.

Ce sont les nobles polonais, dont l'aveugle ambition a depuis trois cents ans consommé par degrés la ruine de leur pays. Cette nation, naturellement brave, qui vainquit souvent les Ottomans, et qui donna des loix à la Prusse et à la Russie, n'a pu, depuis ses dissentions, résister à aucune des armées qui l'ont attaquée. Les rois de Suède, Charles Gustave et Charles XII, l'ont conquise tour à tour; et dès l'instant que les Russes ont pu opposer des troupes disciplinées à sa brillante et licencieuse pospolite, ils se sont vus les maîtres de lui imposer des loix.

Cependant ces Polonais qui se di-

1763. soient si libres, l'étoient-ils en effet, même lorsqu'ils exerçoient ce droit vanté d'élire leurs rois ? Le siècle où nous vivons a vu plusieurs fois le contraire, et un[1] des hommes qui ont le mieux connu leur histoire, les a défiés d'y trouver deux exemples d'une élection libre.

Il n'y a guère de grande puissance en Europe qui n'ait plus ou moins influé sur ces élections : mais depuis plus de cinquante ans la Russie est la seule qui les a véritablement dirigées.

Telle étoit la situation de la Pologne, lorsque la mort[2] d'Auguste III ranima les brigues des prétendans au trône, et fournit à Catherine le moyen de déployer tout l'ascendant de sa politique. Cette princesse, que les cours de Vienne et de Versailles vouloient détacher de la Prusse, commença par obtenir habilement de ces

[1] Tchernesky.

[2] Le 5 octobre.

cours qu'elles ne prendroient point part aux affaires de la Pologne. Le marquis de Paulmy, ambassadeur de France à Warsowie, déclara [1] à la diète, que Louis XV ne se mêleroit en rien de l'élection du nouveau roi; et bientôt le comte de Mercy parla de même au nom de Marie-Thérèse. 1763. 1764.

Cependant la promesse de ces deux cours ne suffisoit point à Catherine. Elle vouloit encore s'assurer de n'être pas contrariée par celle de Berlin : elle y réussit. Frédéric la sollicitoit depuis long-temps de signer un traité d'alliance défensive, et elle en avoit elle-même d'autant plus d'envie, qu'elle employoit plus d'art à le lui faire désirer. Pensant alors que les délais qu'elle mettoit à la signature de ce traité, ne venoient que de sa répugnance pour un ministre [2] qui avoit été l'ami de son époux, le monarque prussien fit choix d'un plénipotentiaire

[1] Le 16 mars.

[2] Le baron de Goltz.

1764. qui devoit nécessairement être plus agréable à cette princesse: il envoya à Pétersbourg le comte de Solms, marié à une princesse d'Anhalt-Bernbourg, cousine germaine de Catherine. Le comte de Solms fut favorablement accueilli de l'impératrice, et il conclut bientôt avec elle, au nom du roi de Prusse, un traité d'alliance défensive, qui devoit durer huit ans. Les deux puissances se garantissoient réciproquement leurs possessions, et s'engageoient à ne faire ni paix, ni trève sans un consentement mutuel. Elles se promettoient, en outre, l'une à l'autre, en cas de guerre, le secours d'un corps de dix mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux. Mais un article secret disoit que si l'impératrice étoit attaquée vers la Krimée, ou le roi de Prusse du côté du Rhin, le secours de troupes seroit remplacé par un subside de quatre cents mille roubles, ou de quatre cent quatre-vingt mille écus de Prusse.

Frédéric, à qui ses démêlés avec l'Autriche et ses projets d'agrandissement faisoient sans cesse présager une nouvelle guerre, se flattoit que la cause des subsides lui seroit avantageuse. Mais le temps prouva qu'en contractant cet engagement, Catherine avoit su le faire tourner à son profit. 1764.

Le traité contenoit un autre article secret relatif à la Pologne. Le voici :

« Comme il est de l'intérêt de sa
» majesté le roi de Prusse et de sa
» majesté l'impératrice de toutes les
» Russies, d'employer tous leurs soins
» et tous leurs efforts pour que la
» république de Pologne soit main-
» tenue dans son état de libre élec-
» tion, et qu'il ne soit permis à per-
» sonne de rendre ledit royaume hé-
» réditaire dans sa famille, ou de
» s'y rendre absolu, sa majesté le roi
» de Prusse et sa majesté impériale
» ont promis et se sont engagés mu-
» tuellement et de la manière la plus

1764. » forte, par cet article secret, non-
» seulement à ne point permettre que,
» qui que ce soit, entreprenne de dé-
» pouiller la république de son droit
» de libre élection de rendre le royaume
» héréditaire ou de s'y rendre absolu,
» dans tous les cas où cela pourroit
» arriver; mais encore à prévenir et
» à anéantir par tous les moyens pos-
» sibles, et d'un commun accord les
» vues et les desseins qui pourroient
» tendre à ce but, aussitôt qu'on les
» aura découverts, et à avoir même
» en cas de besoin, recours à la force
» des armes pour garantir la répu-
» blique du renversement de sa cons-
» titution et de ses loix fondamentales.

» Ce présent article secret aura la
» même force et vigueur que s'il étoit
» inséré mot pour mot dans le traité
» principal d'alliance défensive signé
» aujourd'hui, et sera ratifié en même
» temps.

» En foi de quoi, il en a été fait
» deux exemplaires semblables, que

» nous, les ministres plénipotentiaires » de sa majesté le roi de Prusse, et » de sa majesté l'impératrice de toutes » les Russies, autorisés pour cet effet, » avons signés et scellés du cachet de » nos armes. 1764.

» Fait à Pétersbourg, le 11 Avril » (31 Mars v. s.) 1764. »

C. DE SOLMS, PANIN, GALLITZIN.

Le nouveau souverain de la Saxe, qui se flattoit d'hériter du trône d'Auguste III, son père, comme il avoit hérité de son électorat, s'adressa à l'impératrice pour la prier d'approuver ses prétentions; mais elle n'hésita point à lui enlever toute espérance. Elle lui manda : — « qu'elle lui conseilloit, en véritable amie, de ne » pas exposer ses intérêts dans une » affaire dont l'issue ne sauroit ré» pondre à ses vues. »

Fière de tout ce qu'elle pouvoit en Pologne, Catherine écarta, l'un après l'autre, les candidats qui lui déplai-

1764. soient, sans pourtant s'expliquer encore sur celui qu'elle prétendoit favoriser. La plupart des nobles polonais vouloit élire un Piast, descendant de leurs anciens rois. Catherine parut aussi quelque temps le désirer. Mais tout à coup Warsowie apprit, avec un extrême étonnement, que c'étoit à Poniatowsky que cette princesse destinoit le trône. Ce choix excita un mécontentement presqu'universel, et de violens murmures. Les magnats polonais, indignés de voir prêt à régner sur eux un jeune homme[1] d'une naissance peu illustre, et dont l'élévation n'étoit justifiée ni par des actions brillantes, ni par de grandes vertus, se demandoient les uns aux autres quels services Poniatowsky avoit rendus à la république, pour en obtenir une si glorieuse récompense ?

Poniatowsky avoit des qualités plus propres à le faire distinguer dans une

[1] Il avoit 32 ans.

société privée, qu'à le rendre digne du sceptre. Grand, bien fait, doué d'une figure à la fois imposante et pleine d'aménité, il parloit et écrivoit les sept principales langues de l'Europe avec beaucoup de facilité et de grâce : mais il ne possédoit qu'une légère connoissance des affaires. Son éloquence étoit vague, sa présomption révoltoit. Plus foible que doux, plus prodigue que généreux, il pouvoit aisément séduire des femmes et éblouir une multitude irréfléchie, mais non persuader des hommes instruits. Il étoit sans doute plutôt fait pour se laisser gouverner que pour gouverner lui-même. Cependant soutenu du crédit et des armes de la Russie, et n'ayant aucun obstacle à craindre de la part des autres puissances, son triomphe ne fut pas long-temps douteux. L'amour-propre de Catherine étoit intéressé à ce triomphe. Cette princesse mettoit un si grand prix à voir la couronne des Sarmates sur le front

1764.

1764. de son ancien amant, qu'elle écrivoit sans cesse au comte de Kayserling, son ambassadeur à Warsowie, de tout employer en faveur de Poniatowsky. Une de ses lettres fut interceptée et contenoit ces propres mots : — « Mon cher comte, souvenez-vous » de mon candidat. Je vous écris ceci, » deux heures après minuit : jugez si » la chose m'est indifférente ! »

Le comte de Kayserling n'avoit garde de désobéir. Ni lui, ni les généraux russes ne négligèrent rien pour assurer le choix que désiroit leur souveraine. Les diétines étoient déjà convoquées. Celle de Warsowie élut Poniatowsky d'une voix unanime : mais, quelques soins qu'on eût pris pour disposer aussi favorablement celles des provinces, son succès n'y fut pas le même. Ses concurrens obtinrent plus de suffrages que lui, dans quelques-unes, et au moins autant dans les autres.

Lorsque la diète de convocation se



Stanislas Auguste Poniatowsky.
Elu Roi de Pologne le 7 Septembre 1764, détrôné en Avril 1793, mort à Petersbourg le 12 Fevrier 1798.

rassembla, les troupes russes entrèrent dans Warsowie, sous prétexte d'y maintenir l'ordre et la liberté. 1764.

Cette ville se remplit en même-temps d'une foule d'étrangers, prêts à se réunir au premier signal. Le comte Branitzky[1], grand-général de la couronne, et le prince Radziwill, prirent les armes pour empêcher que les Russes ne forçassent les suffrages: mais que pouvoient-ils contre les armées étrangères qui maîtrisoient tout le pays, et contre une partie de leurs compatriotes, disposés à se joindre à ces armées?

Il est pourtant difficile de se faire une idée du tumulte qui commença par régner dans la diète de Warsowie. Le comte Malakowsky, vénérable par son grand âge et par sa vertu, en avoit été nommé maréchal. Il vou-

[1] Père de celui qui, après avoir épousé mademoiselle Engelhardt, nièce du prince Potemkin, fut un de ceux qui vendirent la Pologne à Catherine II.

lut en vain y établir l'ordre et en
1764. faire sortir les étrangers. On lui répondit par des cris de fureur, et on tira le sabre. L'éloquent Mokranowsky, nonce de Cracowie, courut risque de périr sous les épées des officiers russes, qui vouloient le percer du haut des tribunes. Il entreprit d'abord de défendre sa vie : mais, remettant ensuite son sabre dans le fourreau et découvrant sa poitrine : — « S'il vous faut » une victime, dit-il aux Russes, me » voilà. Mais du moins je mourrai » libre, ainsi que j'ai vécu ». — Peut-être les perfides auroient-ils eu l'audace de l'égorger, sans le prince Adam Czartorinsky, qui eut le noble courage de se jeter au-devant de lui, et de le couvrir de son corps. Ainsi, les premières séances de la diète ne furent remplies que de discours injurieux et de bruyantes querelles.

Quelqu'un qui savoit à Pétersbourg tout le déplaisir que l'élection de Poniatowsky feroit aux Polonais, et qui

vouloit le ravaler aux yeux de Catherine, osa dire à cette princesse que son protégé sembloit d'autant moins fait pour monter sur le trône de Pologne, que son grand-père avoit été intendant d'une petite terre des princes Lubomirsky. — « Quand il l'auroit » été lui-même, répondit-elle avec hu- » meur, je veux qu'il soit roi, et il le » sera. » 1764.

En tenant ce langage, Catherine ne craignoit point de se tromper. Indépendamment des troupes qu'elle avoit déjà en Pologne, elle fit entrer un corps de douze mille hommes en Lithuanie, et de nouveaux renforts s'avancèrent vers Kiœff. Son ambassadeur dominoit à Warsowie, et ses armées comprimoient la république.

Plusieurs provinces accusoient alors leurs nonces d'avoir mal répondu à leur vœu, en cédant à l'influence de la cour de Pétersbourg. On ne s'en tint pas aux murmures. On prit les

1764. armes ; il se forma différentes confédérations ; mais ces mouvemens n'eurent aucune suite. Les Russes menacèrent : les mécontens furent bientôt réduits au silence.

Enfin, on vit s'ouvrir la diète d'élection qui se tint, suivant l'usage, dans la plaine de Wola, distante d'environ trois milles de Warsowie. Cette diète commença par une messe solennelle et par un sermon [1]. Le comte de Kayserling, ambassadeur de Russie, se trouva indisposé et ne put se rendre à Wola, mais il fit remettre à la diète une lettre que lui adressoit l'impératrice, pour lui recommander, de la manière la plus pressante, le comte Poniatowsky.

Pendant ce temps-là Poniatowsky, accompagné d'un grand nombre de ses amis, visitoit chaque nonce en particulier, et cherchoit à le gagner par

[1] Le prédicateur avoit pris pour texte ces paroles : *Eligite ex vobis meliorem, qui vobis placuerit, et posuite eum super solium.*

des

des témoignages de bienveillance et des promesses flatteuses. Les Palatins étant tous rassemblés et rangés en ordre autour de la Szopa, grand bâtiment ouvert de tous côtés, dans lequel se tiennent le sénat et l'ordre équestre, le primat leur demanda à haute voix, et par trois fois différentes, qui ils vouloient pour roi? Tous répondirent unanimement : — « Le comte Poniatowsky ! » — Le lendemain[1] il fut proclamé roi de Pologne, sous le nom de Stanislas-Auguste. 1764.

Le nouveau monarque, de retour à Warsowie, traversa les rues de cette capitale aux acclamations de tout le peuple, et dès le même jour il occupa le château de la république. Quelques nonces s'étoient abstenus de paroître à la diète ; la plupart des grands étoient désolés qu'on eût nommé Poniatowsky : mais dès qu'il fut sur le trône, ils vinrent presque tous lui rendre

[1] Le 7 septembre.

hommage; et il commença par régner
1764 aussi tranquillement que si son élection n'eût pas été l'ouvrage de la violence [1].

Quelques temps avant cette élection, Catherine avoit annoncé qu'elle vouloit se rapprocher du théâtre de ses succès et parcourir la Livonie.

Quelques personnes pensèrent qu'elle désiroit de voir encore une fois l'amant à qui elle donnoit un trône; d'autres soupçonnèrent qu'elle étoit encore enceinte, et qu'elle ne s'éloignoit de Pétersbourg, que pour mieux cacher ses couches à une foule de courtisans dont la vigilance l'obsédoit. Nous ver-

[1] Stanislas Poniatowsky se conduisit d'abord avec beaucoup d'adresse et de circonspection. Il accueillit avec bonté ceux qui lui avoient paru le plus opposés. Le fils du comte de Bruhl avoit cherché à le desservir, et cependant ce prince lui laissa la place de Grand-Maître de l'artillerie qu'il avoit promise au comte Branitzky, palatin de Helscz, et dont à la vérité ce dernier eut la générosité de ne pas vouloir le dépouiller.

rons bientôt que son voyage avoit un tout autre motif. 1764.

Au moment où Catherine alloit s'éloigner de sa capitale, elle fut instruite que ses gardes conspiroient de nouveau. Plusieurs d'entr'eux furent arrêtés. Mais comme il sembloit que la découverte d'une conjuration enhardissoit toujours à en tramer quelqu'autre, et qu'on ne vouloit pas irriter la multitude par le spectacle des supplices, on instruisit en secret le procès des conspirateurs, et l'on eut la barbarie de les laisser mourir de faim dans leur prison.

Certes, je me refuserois à citer d'aussi horribles faits, s'ils ne m'étoient attestés d'une manière authentique, et si la sévérité de l'histoire permettoit de les passer sous silence. Eh! pourrois-je donc, sans crime, souffrir que, sur la foi de quelques flatteurs, la postérité vantât la clémence d'une femme qui a commandé ou laissé commettre ces révoltantes atrocités?

1764. Le voyage de la Livonie avoit été suspendu pendant quelques jours. Avant de l'entreprendre, l'impératrice voulut visiter Cronstadt; et croyant donner aux ministres étrangers une idée avantageuse de sa marine, elle les invita à la suivre dans ce port. Ils l'y suivirent en effet, mais ils ne partagèrent pas l'opinion qu'elle avoit elle-même de ses forces navales. Ils ne trouvèrent qu'un assez petit nombre de vaisseaux, qu'ils jugèrent peu propres à tenir la mer; et l'ambassadeur d'Angleterre, qui cherchoit d'ailleurs à flatter Catherine, ne put lui dissimuler que sa marine lui paroissoit encore très-peu redoutable. Elle a prouvé depuis qu'elle pouvoit le devenir.

Au sortir de Cronstadt, l'impératrice ayant laissé le commandement de Pétersbourg au comte Panin, prit le chemin de la Livonie. Grégoire Orloff l'accompagnoit : cependant elle reçut à Riga la visite de Poniatowsky, qui

à la vérité, se déguisa de manière à ne point être reconnu, pour ne pas donner de l'ombrage au favori dont l'impératrice étoit encore attentive à ménager la jalousie. 1764.

Toutefois si Catherine prit soin de cacher à Orloff son entrevue avec Poniatowsky, elle ne fut sûrement pas fâchée que le public soupçonnât cette entrevue. Il falloit bien que son voyage eût un prétexte, et on la servit sans doute en imputant à l'amour ce qui n'étoit dû qu'à la politique. Mais l'œil de l'observateur n'y fut pas long-temps trompé: un attentat horrible lui en dévoila le mystérieux motif. Qu'importoit en effet à Catherine un quart-d'heure d'entretien avec un amant, qui n'occupoit plus la première place dans son cœur? Mais combien ne lui sembloit-il pas nécessaire de se délivrer tout-à-coup d'un autre objet, dont le nom seul irritoit son peuple contre elle et la livroit à d'éternelles terreurs?

1764. Du fond de son cachot, le prince Ivan ranimoit les espérances de ceux qui détestoient l'usurpation de Catherine. C'étoit pour rendre le trône à cet infortuné que presque toutes les conspirations étoient tramées. C'étoit pour lui que bravoient continuellement l'échafaud des hommes qui ne l'avoient jamais vu et dont il ignoroit lui-même l'existence. Fidelle au systême de calomnie qui avoit si bien servi à perdre Pierre III, la cour de Russie l'employoit sans cesse contre Ivan. Tantôt on disoit qu'il étoit stupide et bègue au point de ne pouvoir s'énoncer; tantôt qu'il étoit ivrogne et féroce. Quelquefois même on prétendoit qu'il avoit des accès de folie, et se croyoit un prophète. Mais il n'est pas douteux que ces contes n'aient été inventés par la plus noire méchanceté, et répandus ensuite innocemment par des gens qui n'ont pas réfléchi à tout l'intérêt qu'on avoit eu d'abord à les faire. Certes, Ivan à qui on refusa

toute sorte d'instruction[1] et qui vécut toujours dans un noir cachot, seul ou avec des officiers russes, les plus barbares des hommes, ne pouvoit être que très-borné : mais il y a encore loin de l'ignorance à l'imbécillité et à la folie. Ce qui prouve évidemment qu'Ivan n'étoit ni fou, ni imbécille, ce sont les entretiens qu'il eut[2] chez le comte Pierre Schouwaloff et chez le chancelier Woronzoff, avec l'impératrice Elisabeth. Non-seulement les grâces de sa figure et les accens de sa voix, mais les plaintes touchantes qu'il fit entendre, émurent tous ceux qui étoient présens, et l'impératrice ne put s'empêcher de verser beaucoup de larmes. Si ce jeune prince avoit — 1764.

[1] Il avoit plus de huit ans lorsqu'il fut séparé de son père et de sa mère, qui, probablement avoient commencé à l'instruire. On assure en outre qu'un officier allemand qui le garda quelque temps, et qui ensuite se retira en Prusse, lui apprit furtivement à lire.

[2] En 1756.

1764. commis quelqu'acte de démence, auroit-on manqué de le dire? On trouve ensuite une nouvelle preuve de son bon sens et de sa sensibilité dans les discours qu'il tint à Pierre III, lorsqu'il le vit pour la première fois à Schlusselbourg. Le baron de Korff et Léon Narischkin les ont transmis à différentes personnes, et je les ai rapportés au commencement de cet Ouvrage[1]. Pierre III l'entretint plusieurs fois depuis, et il persistoit à vouloir le déclarer son héritier. Or, on doit bien penser que Wolkoff, Goudowitz et ses autres confidens l'en auroient détourné, s'ils avoient pu croire Ivan à jamais indigne du trône. Mais enfin, quel que fût le caractère de ce

[1] Voyez pages 304, 5, 6 du Ier. volume.— Busching les cite d'après Korff, dans le 6e. volume de son *Magasin Historique;* mais la manière dont il parle prouve qu'il craignoit de blesser Catherine. — Léon Narischkin les a plus fidèlement rapportés au ministre de France L. P. Ségur, de qui je les tiens, et dont la véracité et la loyauté sont connues.

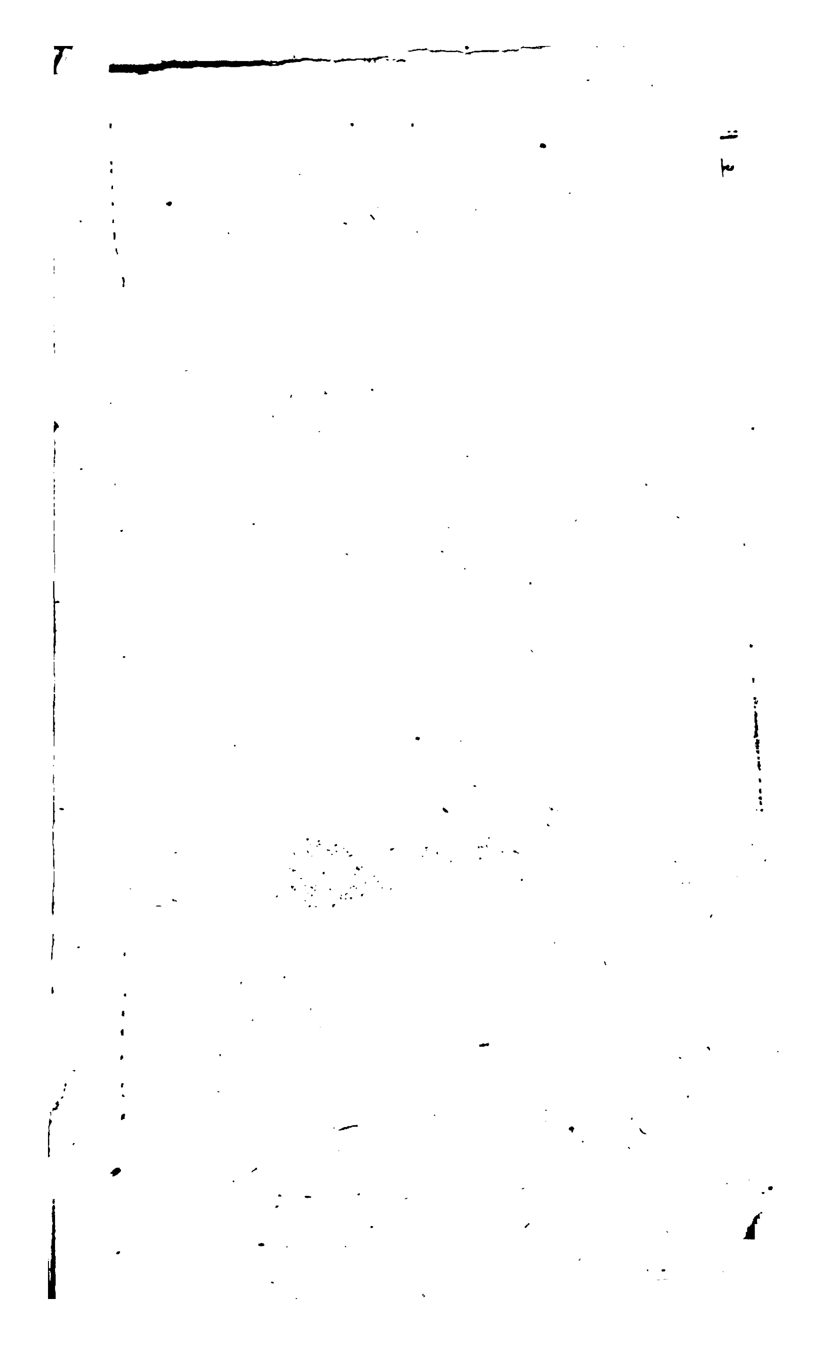
prince, tout ce qu'on osoit entreprendre pour lui ne l'en rendoit pas moins redoutable à Catherine, et elle cherchoit le moyen de se défaire d'un si dangereux rival, sans paroître avoir contribué à sa perte. 1764.

Le hasard, ou plutôt la vigilance des émissaires de l'impératrice, lui fournit bientôt un instrument propre à servir ses desseins. Le régiment de Smolensko étoit en garnison dans la ville de Schlusselbourg, et une compagnie d'une centaine d'hommes gardoit la forteresse dans laquelle étoit renfermé le prince Ivan. Il y avoit dans ce régiment un officier nommé Wasili Mirowitsch, dont le grand-père suivit le parti du kosaque Mazeppa, lorsqu'il prit les armes en faveur de Charles XII contre Pierre Ier. Les biens de la famille de Mirowitsch avoient été confisqués. Ce jeune homme, qui étoit ambitieux, les réclama avec chaleur, et ce fut ce qui le fit connoître des agens de la cour. On

1764. ne lui rendit pas ses biens; mais on le flatta de l'espoir d'une fortune considérable, s'il vouloit se prêter à assurer la tranquillité de l'empire. Que ne peut l'ambition sur un esprit rempli d'audace et de crédulité? Mirowitsch promit tout ce qu'on voulut. On lui donna, dit-on, alors le plan barbare qu'il exécuta peu après trop fidèllement.

En même-temps on chargea le capitaine Oulousieff et le lieutenant Tschekin de coucher dans la chambre du prince Ivan, et on leur remit un ordre, signé de l'impératrice, par lequel il leur étoit enjoint de tuer ce malheureux prince, si on faisoit la moindre tentative pour le délivrer. Quelque temps après Catherine partit pour la Livonie.

Huit soldats gardoient ordinairement le corridor de la chambre où étoit Ivan et tous les passages qui y aboutissoient. Les autres restoient dans le corps de garde, à la porte



de la forteresse, où ils étoient mis en faction en divers endroits. Le détachement avoit pour commandant un officier, qui devoit lui-même obéir au gouverneur. 1764.

On a prétendu que quelque temps avant d'exécuter son projet, Mirowitsch s'en étoit ouvert à un lieutenant du régiment de Weliki Louki, nommé Apollon Ouschakoff, et que Ouschakoff avoit fait serment au pied des autels, de l'aider dans son entreprise. Mais comme ce dernier se noya avant la tentative de Mirowitsch, il est impossible de savoir si leur accord eut réellement lieu.

Ce qui est plus certain, c'est qu'il s'entretint vaguement de conspiration avec un des valets de la cour, et qu'il parla ensuite à Semen Tschewarideff, lieutenant du corps d'artillerie, de l'avantage qu'il y auroit à délivrer Ivan et à le remettre aux régimens des gardes. Se croyant intéressé à se donner l'air d'un conspirateur sans avoir des

1764. complices, il ne dit pourtant à Tschewarideff rien de positif, ni sur le temps, ni sur la manière d'exécuter son projet.

Il avoit déjà fait sa semaine de service dans la forteresse, sans avoir osé rien entreprendre. Mais, rougissant bientôt de sa foiblesse, ou ranimé par ceux qui le poussoient secrètement, il demanda la permission de rester de garde encore une semaine. On n'hésita pas à y consentir.

Après avoir mis dans sa confidence un nommé Jacob Piskoff, il tâcha, vers les dix heures du soir[1], de gagner trois caporaux et deux soldats, qui firent d'abord quelques difficultés, mais qui bientôt séduits par l'appât des récompenses, promirent d'exécuter ses volontés. Cependant, soit crainte, soit précaution, ils résolurent tous ensemble d'attendre qu'il fût plus tard. Entre une et deux heures du matin, ils se réunirent de nouveau.

[1] Le $\frac{4}{15}$ juillet.

Mirowitsch et les caporaux firent alors prendre les armes à une cinquantaine de soldats qui étoient de garde, et ils marchèrent vers la prison d'Ivan. Ils rencontrèrent en chemin Berednikoff, gouverneur de la forteresse. On l'avoit cru couché depuis longtemps, mais ayant sans doute été prévenu du dessein de Mirowitsch, il venoit pour s'y opposer. Berednikoff ordonna à Mirowitsch de déclarer pourquoi il avoit fait prendre les armes aux soldats, et en quel endroit il prétendoit aller. Mirowitsch, sans lui répondre, le frappa légèrement du bout de son fusil, et le remettant aux mains de quelques-uns de ses soldats, ce que Beredmikoff souffrit très-patiemment, il continua sa marche. Arrivé à la porte du corridor où étoit la chambre d'Ivan, les sentinelles voulurent s'opposer à son passage. Aussitôt il commanda à ses gens de faire feu sur elles, ce qui fut exécuté. Les sentinelles tirèrent à leur tour; mais 1764

——il n'y eut point de blessé de part ni
1764. d'autre[1].

Les soldats de Mirowitsch, surpris de la résistance qu'ils éprouvoient, voulurent se retirer. Leur chef les retint; mais ils exigèrent qu'il leur montrât l'ordre qu'il disoit avoir reçu de Pétersbourg. Il tire aussitôt de sa poche, et lit un faux décret du sénat, qui rappelle au trône le prince Ivan, et en exclut Catherine, parce qu'elle est allée en Livonie épouser le comte Poniatowsky. Cette soldatesque, ignorante et crédule, ajoute foi à ce décret, et se dispose de nouveau à obéir. On amène alors à Mirowitsch une pièce de canon qu'il pointe lui-même contre la porte du corridor. A cette vue la porte fut ouverte, et il entra sans obstacle avec toute sa suite.

Les officiers Oulousieff et Tschekin, préposés à la garde du prince, s'étoient renfermés dans sa chambre, et

[1] Qui ne voit que les cartouches distribuées au détachement, n'avoient point de balles?

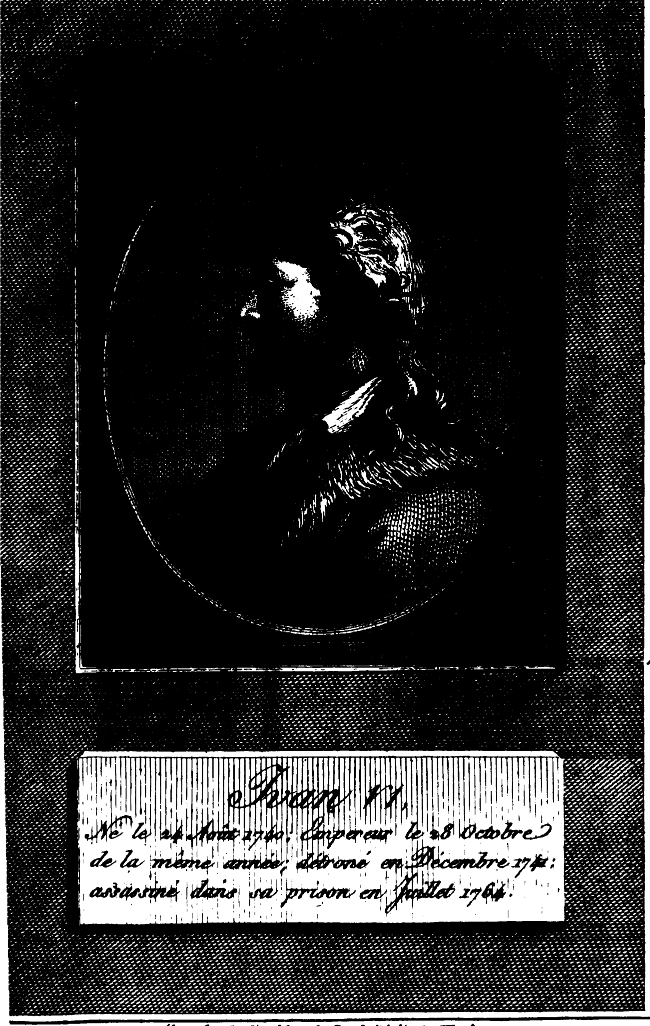
avoient crié aux sentinelles de faire
feu. Mais, lorsqu'ils entendirent Mi- 1764.
rowitsch ordonner d'enfoncer la porte,
et qu'ils jugèrent qu'il n'y avoit pas
moyen de résister aux assaillans, ils
fondirent, l'épée à la main, sur la mal-
heureuse victime qu'on vouloit leur
enlever.

Au bruit des coups de fusil, Ivan
s'étoit réveillé, et, entendant les cris
et les menaces de ses gardes, il les
avoit conjurés d'épargner sa triste vie.
Quand il vit que ces barbares n'a-
voient aucun égard à ses prières, il
trouva des forces dans son déses-
poir, et, quoique nu, il se défendit
assez long-temps. Ayant la main droite
percée et le corps couvert de bles-
sures, il saisit l'épée d'un de ces
monstres et la brisa; mais, tandis qu'il
se débattoit pour lui en arracher le
tronçon, l'autre le poignarda par der-
rière et le renversa. Celui dont l'épée
étoit cassée acheva de lui ôter la vie
à coups de baïonnette.

1764. Alors ils ouvrirent les portes, et montrèrent à la fois à Mirowitsch le corps sanglant du prince, et l'ordre par lequel Catherine les autorisoit à l'égorger, si quelqu'un osoit tenter de le leur enlever.

Mirowitsch recule d'abord quelques pas. Puis il se jette sur le corps du prince en s'écriant : — « J'ai manqué » mon coup ; je n'ai donc plus qu'à » mourir ». — Bientôt il se relève. Loin de chercher à se soustraire au châtiment qu'il devoit prévoir, ou à se venger des deux assassins en les massacrant, il retourne vers l'endroit où il avoit laissé le gouverneur entre les mains de ses soldats, et lui dit froidement, en lui rendant son épée : « — Maintenant, c'est moi qui suis » votre prisonnier. »

Le lendemain le cadavre du malheureux Ivan fut exposé devant l'église de Schlusselbourg, revêtu d'un habit de matelot. Un peuple immense y accourut, et il est impossible de



Alexandre Tardieu del. et Sc. Rue de l'Arbre Sec N° 251.

1764

décrire la douleur et l'indignation qu'excitoit la vue d'un infortuné qui, après avoir été cruellement précipité du trône lorsqu'il étoit encore au berceau, passa ses jours dans un affreux cachot, où des scélérats le massacrèrent impitoyablement. Ivan avoit six pieds de haut, une blonde et superbe chevelure, la barbe rousse, des traits réguliers; et la peau d'une extrême blancheur; aussi sa beauté, sa jeunesse[1], faisoient encore mieux sentir le malheur de sa destinée et la cruauté de ses bourreaux. Son corps fut enveloppé d'une peau de mouton, mis dans un cercueil et enterré sans cérémonie.

La foule et les murmures augmentèrent au point qu'on craignit quelque tumulte. On avoit aussi craint sans doute pour ses deux assassins, Oulousieff et Tschekin, qui, dès qu'ils eurent commis leur crime, trouvèrent un vaisseau tout prêt à les transporter

[1] Il n'avoit pas encore 24 ans.

1764. titude, les dépêches de Panin lui rendirent la tranquillité.

Cependant l'événement funeste qui venoit d'ensanglanter Schlusselbourg, accrut de beaucoup la haine qu'on portoit à Catherine. On recueillit soigneusement les moindres circonstances de l'attentat de Mirowitsch. On les exa-

férens maîtres. Une fois il fut attaché dos à dos, et presqu'entièrement nu, avec un autre prisonnier, pendant deux jours de suite, et exposé sur la place où l'on vend les esclaves. Il avoit alors le rang de colonel, mais il ne se donnoit que pour capitaine, afin qu'on mît un moindre prix à sa rançon. Il eut le bonheur de faire connoître sa situation à l'ambassadeur de France, qui le racheta aussitôt pour 300 ducats. Mais le turc, à qui Brown avoit appartenu, découvrant qu'il étoit d'un rang plus élevé qu'on ne l'avoit dit, le réclama et menaça même d'employer la force pour le ravoir. Il fallut que l'ambassadeur de France fît intervenir le grand-visir, qui imposa silence au musulman. Brown retourna en Russie, et parvint au grade de général. Il fut fait ensuite gouverneur de Riga et y mourut en 1789, à l'âge de 88 ans.

mina de sang-froid, et on resta persuadé qu'avant de partir pour la Livonie, l'impératrice avoit tramé cet horrible complot. Elle revint bientôt à Pétersbourg. A son entrée, elle fut environnée d'un peuple immense, qui cherchoit à découvrir sur son visage ce qui se passoit dans son cœur; mais, toujours maîtresse d'elle-même, cette princesse parut n'éprouver aucun remords. Sa démarche fut aussi ferme, son front aussi calme que si elle n'eût jamais eu le moindre reproche à se faire. 1764.

Le lieutenant-général Weymar avoit déjà été chargé de se rendre à Schlusselbourg. Quand il eut examiné en particulier Mirowitsch et ses complices; on les transféra à Pétersbourg, où leur procès fut instruit devant une commission composée de cinq prélats, d'un pareil nombre de sénateurs et de plusieurs officiers-généraux. Mirowitsch parut devant ses juges avec cette tranquillité que peut seule don-

1764. ner à un coupable la certitude d'être approuvé en secret, et d'échapper au supplice. Il répondit d'un air frivole et souvent insolent, aux interrogations qu'on lui faisoit. Il est vrai que les juges eux-mêmes n'y mettoient pas beaucoup d'importance, et sembloient craindre d'approfondir cet exécrable mystère. Un seul [1] eut l'équité de se récrier contre une forme de procédure aussi étrange. Mais on blâma son zèle indiscret, et on lui recommanda de garder le silence, s'il ne vouloit pas perdre son emploi, et se voir dégrader de noblesse. Enfin, au bout de quelques jours, Mirovitsch fut condamné à avoir la tête tranchée [2], non comme coupable de haute-trahison, mais seulement comme perturbateur du repos public. Cette sentence ne l'émut point; il marcha à l'échafaud en homme qui ne craint rien, et qui se croit bien sûr de re-

[1] C'étoit un sénateur.

[2] Le 26 septembre.

cevoir sa grâce, ainsi qu'il en avoit, dit-on, la promesse. S'il y comptoit en effet, il se vit cruellement déçu. On hâta le moment de l'exécution, et le malheureux fut à la fois instrument et victime d'une politique barbare. Les Russes furent long-temps étonnés que l'impératrice l'eût laissé périr. Mais comment auroit-elle pu le soustraire au supplice sans se faire accuser hautement d'avoir provoqué son attentat? et si, comme tout semble le prouver, elle y eut réellement part, croit-on qu'elle osât balancer à se délivrer d'un témoin qui l'auroit exposée à de continuelles inquiétudes? 1764.

L'insensé Mirowitsch fut le seul condamné à mort. Les soldats qu'il avoit engagés à se joindre à lui pour délivrer le prince Ivan, subirent d'autres peines plus ou moins sévères. Piskoff, qu'on regardoit comme le plus coupable, fut condamné à passer douze fois par les verges sur une ligne de mille soldats. Les trois caporaux et

1764. les deux fusiliers, séduits après Piskoff, y passèrent dix fois; ensuite ils furent mis à la chaîne, et employés aux travaux publics. Les autres soldats qui avoient obéi à Mirowitsch passèrent aussi par les verges; et, après les avoir incorporés dans d'autres régimens, on les envoya dans des garnisons éloignées. Tschewarideff fut dégradé de son rang d'officier, pour avoir écouté, sans les révéler, les vagues confidences de Mirowitsch. Il y eut cinquante-huit personnes punies. On ne craignit pas de déployer contr'elles un grand appareil de sévérité, afin de laisser moins présumer quels étoient les véritables provocateurs de leurs fautes.

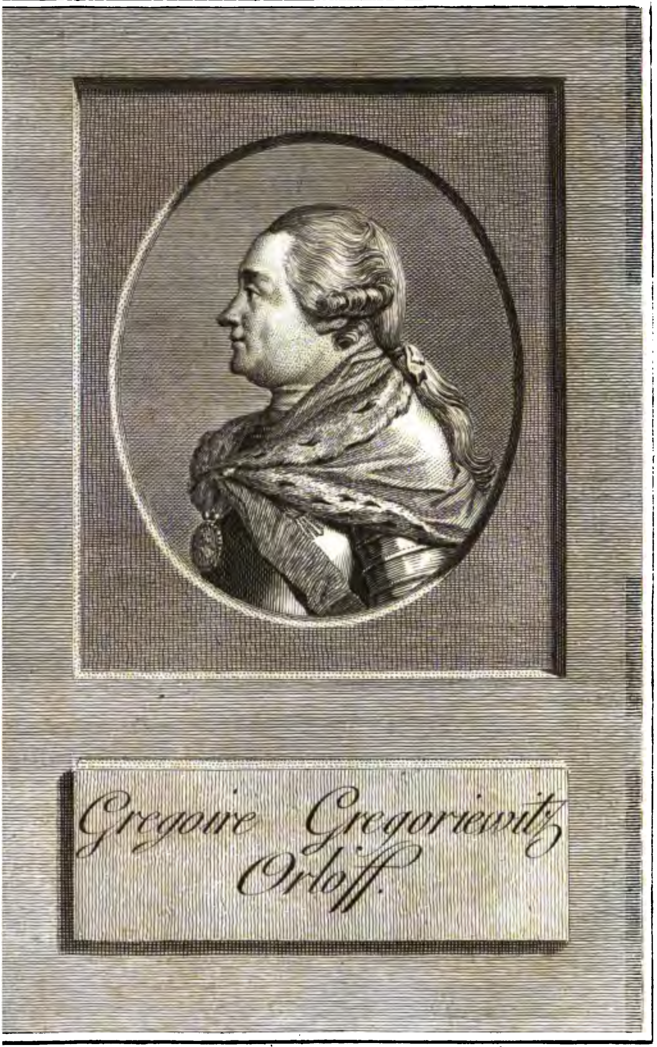
Néanmoins, quelque soin qu'on prît pour détourner les soupçons, le peuple s'obstinoit à imputer à Catherine tout l'odieux d'une aussi noire trame. Il l'accusoit de perfidie et de cruauté; il la regardoit comme une des femmes les plus coupables qui eussent jamais usurpé

usurpé la couronne ; il détestoit sa puissance, mais il rampoit à ses pieds. 1764.

La mort du prince Ivan fit penser que ce ne seroit pas le dernier attentat que Catherine oseroit se permettre. On craignit que le sacrifice de son fils ne mît bientôt le comble à ses forfaits. La prudence n'étoit pas encore au nombre des vertus de ce prince. Vif, impétueux, n'aimant point le comte Panin, son gouverneur, et lui trouvant des ridicules, il laissoit souvent échapper des paroles qui pouvoient lui devenir funestes. On assure qu'il demandoit quelquefois pourquoi on avoit fait mourir son père, et pourquoi sa mère s'étoit emparée d'un trône dont il étoit l'héritier ? — Ces questions ne pouvoient guère manquer de parvenir jusqu'à l'oreille de Catherine. On les citoit dans Pétersbourg, et tous ceux qui les entendoient frémissoient de la naïve franchise qui les avoit dictées.

Cependant, quelqu'affectée que dût

1764. être Catherine des discours de son fils, elle feignit de les ignorer, et en attribua moins le tort à ce jeune prince, qu'à quelques ennemis de son repos. Elle ne douta pas que l'âge et l'expérience ne le rendissent plus discret. La longue patience et le profond respect de Paul Pétrowitz ont prouvé depuis qu'elle ne s'étoit point trompée.



A. Tardieu Direxit.

LIVRE SIXIÈME.

ARGUMENT.

Mésintelligence entre Grégoire Orloff et Panin. — Wissotzky devient amant de l'Impératrice. — Démission du chancelier Woronzoff. — Le duc de Choiseul veut faire armer les Turcs contre la Russie. — Aventure du lord Macartney. — Tournois. — Convocation des Députés du Peuple. — Inoculation du Grand-Duc. — Le prince Henri de Prusse à Pétersbourg. — Escadre Russe dans l'Archipel. — Princesse Tarrakanoff.

TANDIS que Catherine imposoit des loix à la Pologne, donnoit des espérances à l'Autriche, se concilioit avec la Prusse et traitoit avec l'Angleterre, elle ménageoit toutes les autres cours de l'Europe, et travailloit efficacement à pouvoir bientôt s'en faire craindre. Elle s'efforçoit de ranimer 1765.

1765. le commerce de ses états, d'augmenter sa marine, et sur-tout d'adoucir les mœurs d'un peuple, encore plus qu'à demi-barbare. Mais, mal secondée par les grands de l'empire et même par ceux qui l'entouroient, ses institutions ne firent d'abord que des progrès très-lents. L'esprit de division continuoit à régner dans Pétersbourg. Les attentats qu'il falloit empêcher ou punir, rendoient toujours nécessaires à Catherine les conjurés à qui elle devoit le trône; et les grâces qu'elle ne cessoit d'accorder à cette troupe avide et insolente, redoubloient le mécontentement et la haine. Il se formoit chaque jour quelques nouvelles conspirations, et chaque jour le bonheur de l'impératrice ou plutôt son adresse la déroboit au danger. Les punitions étoient secrètes et terribles. Les auteurs d'un complot en pouvoient rarement entreprendre un second.

Ce qui affligeoit le plus l'impératrice, étoit la mésintelligence qui régnoit

entre son favori et son principal ministre, parce que le dévouement et l'audace de l'un ne lui étoient pas moins utiles que le nom et l'habileté de l'autre. Panin avoit de grands défauts sans doute, mais il étoit le seul qui connût véritablement les affaires. Sa froide imagination, sa mélancolie, son orgueil, son entêtement et surtout sa paresse, déplaisoient beaucoup à Catherine; mais elle rendoit justice à ses talens, et lui laissoit sa confiance. D'ailleurs, quand il mécontentoit cette princesse, il avoit l'art de la faire revenir sur son compte. 1765.

Le crédit d'Orloff étoit fondé sur des titres plus chers : mais il le ménageoit peu et le rendoit sans cesse moins stable. Amant rassasié de son bonheur, l'assiduité qu'exigeoit Catherine lui sembloit trop gênante. Il alloit courir des semaines entières à la chasse de l'ours, et il osoit se permettre alors des infidélités qu'il ne cachoit pas assez à sa maîtresse, et

1765. dont elle étoit naturellement disposée à suivre l'exemple.

Témoin de cette conduite, Panin crut pouvoir en profiter pour perdre l'arrogant favori. Il s'apperçut que l'impératrice regardoit souvent, avec complaisance, un jeune officier, nommé Wissotzky. Dès-lors, il mit tout en usage pour fortifier ce goût. Vissotzky fut bientôt heureux; et dirigé par le rusé ministre, il inspira à l'impératrice une passion assez forte, pour faire croire qu'Orloff seroit sacrifié. Mais celui-ci, qui ne vouloit pas perdre ses droits, se montra tour à tour jaloux et tendre, dangereux et nécessaire. Il reprit son ascendant sur le cœur de Catherine, et le nouvel amant fut congédié avec de brillantes récompenses, et un emploi qui le fixoit dans une province éloignée [1].

Quoique Panin jouît d'un grand cré-

[1] Il fut élevé au grade de général-major, et il a, depuis, épousé une parente éloignée de Potemkin.

dit, d'une haute considération, des avantages que lui donnoient sa place de gouverneur du Grand-Duc et son titre de ministre, le retour du chancelier Woronzoff, dont il exerçoit l'emploi par *interim*, lui causa de l'inquiétude. Jaloux de conserver toute son autorité et l'éclat d'une représentation qui étoit d'un grand prix à ses yeux, il s'abaissa jusqu'à flatter le favori qu'il avoit voulu perdre. Orloff ne fut pas difficile à séduire. Se rappelant toujours, avec amertume, des démarches qu'avoit faites le chancelier, pour l'empêcher de monter au trône, il exigea de l'impératrice qu'elle le tînt écarté des affaires, et il devint l'apologiste d'un ennemi moins courageux, mais plus adroit. Catherine accueillit le chancelier avec une extrême froideur. Au lieu de le rétablir dans les fonctions du ministère, comme elle lui en avoit donné l'espérance à son départ, elle lui fit insinuer de renoncer à une place qu'il ne pouvoit plus 1765.

exercer à la satisfaction de la souve-
1765. raine. Le chancelier balança long-temps : mais enfin les conseils de ses amis l'emportèrent. Il parut donner volontairement une démission forcée. On lui témoigna alors un regret qui n'étoit pas plus sincère que son goût pour le repos ; et pour lui prouver la secrète joie qu'inspiroit son obéissance, on lui accorda une gratification de cinquante mille roubles et une pension de sept mille.

Parmi les moyens sans nombre qu'employoit Catherine pour découvrir les auteurs des complots qui troubloient sans cesse son repos, elle ne négligea pas l'interception de la correspondance des ministres étrangers. Celle de l'agent[1] de France lui fut vendue. Elle parvint même à se procurer un double de son chiffre ; et elle crut trouver dans ses lettres, sinon l'adhésion aux manœuvres des

[1] Bérenger, qui avoit le titre de Chargé d'Affaires.

conspirateurs ; au moins la connoissance de tout ce qui se faisoit de plus mystérieux autour d'elle. Sa fierté en fut indignée ; sa haine pour la cour de Versailles redoubla ; et le froid accueil qu'elle fit à l'agent de cette cour le mit dans la nécessité de s'éloigner [1]. 1765.

Louis XV envoya alors à Péters-

[1] Cette princesse craignant, depuis, que Voltaire n'eût appris quelques-uns des faits contenus dans la correspondance des agens de sa nation, écrivit à cet homme célèbre, de manière à le dissuader, s'il étoit instruit, et à ne lui rien apprendre, s'il ne l'étoit pas. « Tous vos compatriotes, lui disoit-elle, ne » pensent pas comme vous sur mon compte. » J'en connois qui aiment à se persuader qu'il » est impossible que je puisse faire quelque » chose de bien ; qui donnent la torture à » leur esprit pour en convaincre les autres ; » et malheur à leurs satellites s'ils osoient » penser autrement qu'ils ne sont inspirés. — » Je suis assez bonne pour croire que c'est un » avantage qu'ils me donnent sur eux, parce » que celui qui ne sait les choses que par » la bouche de ses flatteurs, les sait mal, » voit dans un faux jour et agit en conséquence.

1766. bourg, le marquis de Beausset[1], homme vain et peu capable, auquel les ministres de Catherine se plaignirent beaucoup du chargé d'affaires qui l'avoit précédé. Comme Beausset ignoroit la véritable cause de ces plaintes, il y fit peu d'attention et ne prit aucune précaution pour éviter de les voir renouveler contre lui. Il crut même qu'elles n'étoient dues qu'à l'aveugle jalousie que la gloire de la nation française inspiroit à l'impératrice, tandis que l'ambitieuse cherchoit, au contraire, à usurper l'estime et à s'attirer les louanges de cette nation. Elle ne cessoit de cajoler Voltaire et Dalembert. Elle fit offrir à ce dernier la place de gouverneur du Grand-Duc, avec vingt-quatre mille livres de pen-

» Comme, au reste, ma gloire ne dépend
» pas d'eux, mais bien de mes principes, de
» mes actions, je me console de n'avoir pas
» leur approbation. En bonne chrétienne, je
» leur pardonne et j'ai pitié de ceux qui m'en-
» vient. »

[1] Il fut présenté à l'impératrice le premier mai.

sion et la facilité d'achever l'Encyclopédie à Pétersbourg, avantages que le philosophe eut la sagesse de refuser[1]. Instruite que Diderot étoit sans fortune et désiroit de vendre sa bibliothèque pour doter sa fille unique, elle acheta cette bibliothèque, lui en laissa la jouissance, et y joignit des appointemens de bibliothécaire. Elle avoit envoyé, quelque temps auparavant, au célèbre chirurgien Morand, une collection des médailles d'or et d'argent frappées en Russie, pour lui témoigner sa satisfaction des pièces d'anatomie et des instrumens de chirurgie qu'il lui avoit procurés. Presque tous les gens de lettres, les artistes les plus distingués de Paris, reçurent quelques preuves de sa munificence; et admi- 1765.

[1] Une entrevue que Dalembert eut à Clèves avec Frédéric II, et dans laquelle le monarque prussien fit connoître le caractère et la conduite de Catherine au philosophe, fut la véritable cause de ce refus. Dalembert, plus sage que Voltaire, cessa dès-lors de flatter Catherine.

1765. rant ses bienfaits, oubliant ou ignorant ses crimes, ils firent mentir, pour elle, les cent voix de la renommée.

Cependant, le but secret que s'étoit proposé cette princesse, en couronnant Poniatowsky, commençoit à se découvrir. Se croyant assurée du dévouement de ce monarque, elle cessa de se contraindre et avoua hautement des desseins que la politique même avoit fait un crime aux Polonais de lui imputer. Ses prétentions étoient outrées, sans doute : mais comme elle ne vouloit pas qu'elles fussent inutiles, elle ne les annonça qu'en faisant marcher des troupes prêtes à les soutenir, et ne proposa rien que du ton dont on commande. Après avoir tracé, sur la carte, des lignes de démarcation, d'après lesquelles la Russie envahissoit une grande partie du territoire de la Pologne, Catherine demanda qu'on reconnût la validité de ces lignes, et qu'on fixât ainsi les limites des deux Etats. Elle exigea en

outre que le roi et la république contractassent avec elle un traité d'alliance offensive et défensive, et qu'ils fissent jouir les dissidens de tous les droits des catholiques, même de celui d'entrer au sénat. La dernière de ces demandes, la seule qui fût juste, indigna une noblesse bigote et despotique. Les murmures se firent entendre de tous côtés: on parla de courir aux armes. Soit qu'il fût réellement honteux des sacrifices qu'on prescrivoit à sa reconnoissance, soit plutôt qu'il craignît de révolter sa nation, le roi lui-même déclara qu'il ne pouvoit consentir à ces sacrifices. Mais pour mieux juger des prétextes dont Catherine couvroit son ambition, il faut bien connoître ce qu'étoient les dissidens polonais. 1765.

Ce fut sous le règne de Sigismond Ier.[1] que le protestantisme commença à s'étendre en Pologne. Les partisans de cette secte devinrent bientôt si nombreux, que, sous le règne de Si-

[1] Vers l'an 1540.

1765. gismond Auguste, ils obtinrent, ainsi que les Grecs et les Ariens, l'entière liberté de leur culte et le droit de voter dans les Diètes et de jouir des mêmes priviléges que les catholiques. Personne ne parut alors blessé de cet acte de justice: on étoit, au contraire, bien aise que la différence de religion n'en produisît aucune dans les droits politiques et civils. Pour se distinguer entre eux, les sectateurs des différens cultes s'appeloient dissidens: mais ce nom, dont on a fait depuis un titre de proscription, n'avoit alors rien d'injurieux; et les successeurs de Sigismond Auguste, en jurant d'observer les *Pacta conventa*, juroient aussi de maintenir la paix entre les dissidens [1].

[1] Les propres mots de cette constitution, rédigée par la diète qui établit la république polonaise, en 1573, sont: — « Nous ne re» connoîtrons point pour roi ou souverain, » celui qui ne confirmera pas, par serment, » tous les droits, priviléges et libertés dont » nous jouissons, et qui lui seront présentés

Lorsque Henri de Valois[1] fut élu roi de Pologne, il voulut se dispenser d'un serment qui blessoit son intolérante superstition : mais ce fut en vain. Il falloit renoncer à la couronne ou jurer de protéger les dissidens ; il le jura. 1765.

Les catholiques étant ensuite devenus plus puissans, se livrèrent à ce zèle fougueux qui leur fait toujours croire que leur religion est la seule bonne, et ne leur permet d'en souffrir aucune autre. Ils commencèrent par poursuivre les Ariens, dont les opinions avoient déjà fait beaucoup de progrès ; ils parvinrent à les dépouiller de tous leurs droits, et même à les chasser de la Pologne. Les chrétiens grecs et les protestans, qui avoient aidé à persécuter les Ariens, furent bientôt punis de leur imprudence. Les

» après son élection. Il sera particulièrement
» obligé de jurer qu'il maintiendra la paix
» entre les dissidens en matière de religion. »

[1] Le dévot et vicieux Henri III de France.

1765. catholiques les attaquèrent à leur tour et réussirent à les faire totalement exclure des diètes[1].

L'humiliation d'être privé du droit de suffrage, convertit beaucoup de Polonais au catholicisme. Mais si le nombre des dissidens diminua, ceux qui restèrent n'en furent que plus attachés à leurs sectes. Ils réclamèrent le traité d'Oliva[2] qui avoit assuré leurs privilèges, et dont tant de puissances étoient garantes. Les catholiques, qui dominoient seuls dans les diètes et pouvoient conséquemment se livrer, sans obstacle, à toute leur intolérance, firent rendre un décret qui déclaroit coupables de haute trahison les dissidens qui auroient recours à des puissances étrangères pour en obtenir l'exécution du traité enfreint, et le rétablissement des loix despotiquement abrogées. Ce décret acheva de révolter les dissidens. La Russie

[1] En 1733.

[2] Conclu en 1660.

observoit leur indignation et l'échauffoit en secret. Les dissidens grecs s'adressèrent alors à la cour de Pétersbourg. Les protestans implorèrent l'intercession de celles de Londres et de Berlin. Ces cours promirent de les soutenir; et ce fut le prétexte le plus spécieux des armemens de la Russie. 1765.

Lorsque la diète de 1766 se rassembla[1], les ministres des cours protectrices lui présentèrent, en faveur des dissidens, des mémoires qui excitèrent un violent murmure. L'orgueilleux et fanatique évêque de Cracovie, Soltyk, soutint que les dissidens ne pouvoient réclamer des droits anéantis, et qu'ils violoient la constitution de la république en ayant recours à l'intervention des puissances étrangères. Non content des loix injustes rendues contre les dissidens, il en proposa de nouvelles encore plus sévères. Son opinion fut partagée par la grande majorité d'une noblesse 1766.

[1] Le premier septembre.

1766. qui confondoit aveuglément les préjugés religieux avec les droits politiques; et l'opposition de quelques hommes plus éclairés ou plus justes, occasionna de violens débats. Le désordre fut à son comble. Le roi voulut énoncer un sentiment modéré; aussitôt on lui reprocha de favoriser les ennemis de l'Etat. Il prit le parti de se retirer[1]. Il y eut plusieurs autres séances, non moins scandaleuses que la première; et les loix terribles portées contre les dissidens, furent imprudemment confirmées. Les troupes russes s'avancèrent alors jusqu'aux

[1] L'évêque de Kioeff s'étoit déjà permis de dire dans une assemblée : « Que si on l'en » croyoit, on feroit pendre le roi, parce qu'on » trouveroit surement encore parmi les Po» lonais des hommes assez charitables pour » rendre ce service à l'Etat ». — Ce même prélat porta ensuite l'audace et la fureur, jusqu'à dire au roi lui-même, en présence de toute la cour : — « Je priois autrefois Dieu » pour votre prospérité; je le prie aujourd'hui » pour que le diable vous emporte. »

portes de Warsowie. La crainte fit 1766.
ouvrir les yeux à la diète. Elle se flatta de satisfaire l'impératrice, en accordant aux dissidens plus de liberté dans l'exercice de leur religion. Mais ce palliatif ne suffisoit point à Catherine. Les dissidens, qui demandoient une entière égalité de droits, formèrent diverses confédérations, auxquelles se joignirent bientôt plusieurs catholiques gagnés par les Russes.

Catherine vouloit diviser la Pologne pour la conquérir ensuite plus aisément. Ses précautions furent si bien prises que le roi de Prusse, non moins ambitieux qu'elle, s'empressa de seconder ses vues; et les cabinets de Londres, de Stockholm et de Berlin, qui croyoient ne favoriser que les intérêts de leur religion, applaudirent hautement à des mesures spoliatrices.

De nouveaux griefs augmentèrent 1767.
encore les dissentions de la Pologne. Des nobles catholiques, sous le nom

1767. de mécontens, formèrent, dans toutes les provinces, des associations qui se réunirent en une confédération générale, dont le prince Charles Radziwil, fut nommé maréchal. Ce prince avoit été l'un des plus opposés à l'élection de Poniatowsky. Il affectoit de le mépriser encore plus qu'il ne le haïssoit. Dès qu'il le vit abandonné par les Russes, il réunit sa confédération à celle des dissidens, et en convoqua les principaux chefs dans son palais de Warsowie, sous les yeux même du monarque.

Dans cette extrémité Stanislas-Auguste, qui sentit la nécessité de se rallier à la Russie, assembla une diète extraordinaire. Mais cette diète remplit mal ses vues. Malgré la présence de l'armée russe et les hauteurs du prince Nicolas Repnin [1], qui dominoit

[1] C'est le même que Paul Ier a envoyé dernièrement en qualité d'ambassadeur extraordinaire à Vienne et à Berlin, pour exciter l'empereur d'Allemagne et le roi de Prusse à s'armer contre la république française.

dans Warsowie, bien plus que le roi lui-même, l'évêque de Cracovie et ses adhérens, toujours emportés, toujours fanatiques, se permirent, contre les dissidens, des discours que le danger auquel ils s'exposoient, sinon la saine raison, auroit dû leur interdire. Ils ne tardèrent pas à en être punis. Le soir même [1], au moment où l'évêque étoit à table chez le comte de Miniszeck, le colonel russe Igœlstrom, suivi d'un détachement de soldats, vint, au nom de l'impératrice, enlever le prélat, sans que personne osât faire la moindre résistance. L'évêque de Kiœwie, le comte de Rzvousky, staroste de Dolina, son fils aîné [2] et quelques autres nobles, furent aussi arrêtés séparément. — 1767.

Le lendemain de cet attentat, le prince Repnin adressa aux confédérés

[1] Le 13 octobre.

[2] Le second fils du comte Rzvousky demanda à partager les fers de son père. On lui répondit qu'on n'avoit pas ordre de l'arrêter.

1767. une note dans laquelle il prétendoit n'avoir violé la liberté polonaise que pour l'avantage de la Pologne[1].

Les membres de la diète s'adressèrent au roi pour qu'il réclamât les prisonniers. Le roi fit aussitôt prier le prince Repnin de les relâcher : mais Repnin les refusa avec hauteur, et

[1] Voici la déclaration du prince Repnin remise aux états confédérés :

« Les troupes de sa majesté impériale, ma » souveraine, amies et alliées de la république » confédérée, ont arrêté l'évêque de Cracovie, » l'évêque de Kiœvie et le staroste Dolinski, » pour avoir manqué, par leur conduite, » à la dignité de sa majesté impériale, en at- » taquant la pureté de ses intentions salutaires, » désintéressées et amicales pour la république.

» L'illustre confédération générale de la ré- » publique, de la couronne et de Lithuanie, » étant sous la protection de sa majesté im- » périale, le soussigné lui en fait part, avec » les assurances positives et solennelles de la » continuation de cette haute protection, et » de l'assistance et soutien de sa majesté im- » périale à la confédération générale réunie » pour la conservation des loix et des libertés

les envoya au fond de la Russie, d'où ils ne sont revenus qu'après un exil de six ans [1]. 1767.

Cependant la diète ne délibéra plus qu'en tremblant, et après quelques séances inutiles elle nomma un comité pour régler les droits des dissidens,

» polonaises, avec le redressement de tous les « abus qui se sont glissés dans le gouverne- » ment, contraires aux loix fondamentales du » pays.

» Sa majesté impériale ne veut que le bien- » être de la république et ne discontinuera » pas de lui accorder ses secours, pour at- » teindre à ce but, sans aucun intérêt, ni » salaire; n'en voulant point d'autres que la « sureté, le bonheur, la liberté de la nation » polonaise, comme cela est déjà clairement ex- » primé dans les déclarations de sa majesté » impériale, qui garantissent à la république » ses possessions actuelles, ainsi que ses loix, » sa forme de gouvernement et les préroga- » tives d'un chacun. » Fait à Warsowie le 14 oct. 1767.

Signé, NICOLAS, PRINCE REPNIN.

[1] Au commencement de 1773.

d'accord avec les ministres des cours
1767. protectrices. On venoit prendre les ordres du prince Repnin, chez qui se rassembloient les plénipotentiaires de Prusse, d'Angleterre, de Danemarck et de Suède; et quand le comité avoit reçu ces ordres, il en rendoit compte à la diète, qui se gardoit bien de les contredire. Les dissidens obtinrent donc tout ce que l'ambassadeur de Russie se plut à demander pour eux. On remit en vigueur les anciennes loix qu'ils réclamoient, et on en créa quelques autres qui leur étoient encore plus favorables. Mais c'étoit sans doute une justice, qui n'avoit contr'elle que la manière dont on l'exerçoit. Les droits politiques des dissidens étoient sacrés. Ils avoient été arbitrairement abolis; il falloit donc les rétablir. Ce qui seulement devoit affliger les vrais amis de la liberté de la Pologne, c'étoit une foule de réglemens que fit admettre Catherine pour prolonger le

désordre

désordre et l'anarchie de ce malheureux pays, et le laisser à jamais sans défense contre les usurpations qu'elle projetoit. 1767.

Une obéissance servile avoit promptement succédé, dans Warsowie, aux écarts d'une altière indépendance. Mais cet état forcé ne pouvoit durer long-temps. Le murmure étoit sur les lèvres et la vengeance au fond des cœurs. Aussitôt que la diète se fut séparée, les nobles catholiques firent entendre leurs plaintes à l'occasion des loix promulguées en faveur des dissidens, et formèrent de nouvelles confédérations pour la défense de la religion romaine. Les confédérés avoient des étendards sur lesquels étoient peints la Vierge Marie et l'enfant Jésus ; ils portoient, comme les croisés du quinzième siècle, des croix brodées sur leurs habits ; et ce qui est bien plus bizarre, c'est qu'ils s'étoient mis sous la protection des Turcs, et que les enfans de Mahomet

1767. se préparoient à combattre pour une cause qu'on disoit être celle du Christ.

Stanislas - Auguste ne pouvant ni inspirer de la confiance à ses sujets, ni recouvrer l'amitié des Russes, étoit accusé par tous les partis et vivoit dans sa capitale plutôt en prisonnier qu'en roi. Catherine lui eût peut-être facilement pardonné quelques momens d'une apparente défection, mais l'ascendant d'Orloff s'y opposoit. Le prince Repnin commandoit en despote dans Warsowie; et pour flatter le favori de sa souveraine, il ne laissoit échapper aucune occasion d'humilier un roi foible et malheureux. Nous citerons un seul fait qui prouve combien peu d'égards l'ambassadeur russe avoit pour le monarque polonais. Un jour que le roi étoit à la comédie, l'ambassadeur tarda beaucoup à s'y rendre. Voyant qu'il ne venoit pas, on leva la toile et on commença. On en étoit déjà au second acte, lorsque Repnin entre dans sa loge; et piqué de ce qu'on

ne l'a pas attendu, il fait interrompre le spectacle et recommencer la pièce. 1767.

Cependant, la conduite de la cour de Russie étonnoit l'Europe. On avoit de la peine à concevoir que Catherine fût devenue tout-à-coup l'ennemie d'un roi qu'elle avoit elle-même fait monter au trône. Mais que pouvoit encore le foible souvenir d'un amour éteint sur le cœur d'une princesse qui vouloit, en donnant des fers à la Pologne, dominer toutes les puissances du Nord, et se faire redouter de celles du Midi ?

Elle étoit sûre que le roi de Prusse ne demandoit pas mieux que de partager avec elle les provinces polonaises. Elle maîtrisoit à son gré la Suède et le Danemarck, l'une par ses intrigues, l'autre par l'espoir qu'elle lui donnoit de lui céder le Holstein. Elle flattoit l'Angleterre d'un traité d'alliance et de commerce. Tout sembloit concourir à favoriser son ambition.

Le duc de Choiseul, qui, sous l'ap-

1767. parence de la légéreté, cachoit un génie profond, et à qui il n'a peut-être manqué, pour être un grand ministre, que plus de constance dans ses desseins et moins de penchant à dissiper les trésors de la France, fut le premier qui découvrit les vues secrètes de Catherine. Il vit que l'accroissement de puissance qu'elle alloit acquérir, devoit nécessairement diminuer la considération et l'influence de la cour de Versailles. Il résolut d'attaquer le mal dans son principe; et pour détourner les projets de Catherine, diminuer ses moyens et peut-être lui faire perdre le trône, il entreprit de lui susciter une guerre avec l'empire ottoman.

Ce ministre s'adressa alors au comte de Vergennes, ambassadeur de France à Constantinople, et après lui avoir détaillé les raisons de ses craintes, il l'exhorta à seconder ses projets. Le duc de Choiseul n'ignoroit ni l'état de foiblesse et de décadence de l'empire

ottoman, ni les vices d'un gouvernement qui étoit la seule cause de cette foiblesse : mais il le croyoit encore propre à occuper long-temps la Russie; et quel que pût être le succès de la guerre, il désiroit qu'il l'entreprît[1]. 1767.

Vergennes servit avec non moins d'adresse que de zèle les projets de sa cour. Une longue résidence en Turquie lui avoit donné la connoissance

[1] Voici ce que le duc de Choiseul mandoit à M. de Vergennes :

— « J'ai vu avec peine que le nord de » l'Europe s'asservissoit à l'impératrice de Russie, et que l'Angleterre et ses subsides » étoient l'appât que l'impératrice Catherine » présentoit pour établir son despotisme dans » cette partie. Le Danemarck, par crainte » de la Russie et dans une espérance illusoire * d'acquérir la partie du Holstein appartenante au Grand-Duc, se livre avec bassesse aux volontés de la tzarine. La Suède, » par des circonstances inouies, ne délibère et » n'agit que par les ordres des Moscowites. » Le roi de Prusse est ménagé et soutient les

* Cette espérance n'a pas été si illusoire que le croyoit Choiseul.

1767. intime des principaux membres du divan et des moyens de réussir auprès d'eux. Il employa ces moyens. Il représenta aux ministres ottomans combien il étoit injuste et dangereux que la Russie osât violer les droits des Polonais et envahir leur territoire. Il leur fit sentir que la démarcation des limites exigées par la cour de Pétersbourg, auroit des suites funestes pour la sureté de leurs possessions sur la mer Noire; et il les pressa de s'opposer à cette démarcation[1].

» opérations de la cour de Pétersbourg.... Je » vois avec peine qu'il se prépare dans le nord » une ligue qui deviendra très-formidable pour » la France...Le moyen le plus certain de rom» pre ce projet, et peut-être de culbûter de » son trône usurpé, l'impératrice Catherine, » seroit de lui susciter une guerre. Il n'y a » que les Turcs à portée de nous rendre ce » service, etc. »

[1] Le duc de Choiseul avoit autorisé M. de Vergennes à se servir des moyens les plus propres à faire déclarer les Turcs contre la Russie. — « Si vous espérez y parvenir, si vous

La Porte, dont les confédérés polonais avoient déjà imploré le secours, déféra d'abord aux avis de Vergennes. Elle adressa une note au roi de Pologne, pour demander qu'on suspendît le règlement des limites, jusqu'à ce qu'on lui eût donné des éclaircissemens propres à la rassurer sur le danger dont la cession du territoire polonais menaçoit l'empire ottoman. Mais Stanislas-Auguste, qui craignoit sans cesse d'offenser Catherine, et qui vouloit, à quelque prix que ce fût, regagner son amitié, répondit au grand-seigneur, qu'il n'étoit nullement question de changer les limites entre la Russie et la Pologne; et cette assurance replongea, pour quelque temps, le divan dans son apathie accoutumée. 1767.

» le croyez possible, lui mandoit-il, on vous » fera passer tous les secours en argent qui » seront nécessaires ». — M. de Vergennes eut le mérite de ne vouloir employer que la persuasion. Elle lui suffit.

1767. La cour de Pétersbourg conclut alors[1] un traité d'alliance et de commerce avec celle de Londres, traité qui étendoit les priviléges des Anglais, diminuoit les droits d'importation sur leurs marchandises, et leur accordoit de grands avantages. Son inclination naturelle pour l'Angleterre, autant que le désir de s'assurer de nouveaux secours dans la guerre qu'elle méditoit contre les Turcs, détermina Catherine à s'allier avec la cour de Londres.

Cependant au moment même où Catherine favorisoit le plus la nation anglaise, elle traita sans ménagement le lord Macartney, ambassadeur d'Angleterre. Pour mieux se concilier la bienveillance de l'impératrice, lord Macartney entretenoit un commerce de galanterie avec une demoiselle d'honneur de cette princesse. Leur intrigue fut assez long-temps secrète : mais la demoiselle d'honneur devint

[1] Au mois de décembre.

enceinte; et cette aventure étant trop publique pour que l'impératrice pût feindre de l'ignorer, elle s'arma d'une extrême sévérité, chassa la coupable et interdit pour quelque temps à l'ambassadeur l'entrée de sa cour. 1762.

Cette rigueur de Catherine contrastoit sans doute beaucoup avec ce qu'elle se permettoit elle-même. Il falloit qu'elle s'abusât étrangement, si elle croyoit en imposer sur sa conduite : mais il est certain qu'elle affectoit quelquefois aux yeux de ceux qui la connoissoient le mieux, autant d'hypocrisie de mœurs que d'hypocrisie de religion. Deux femmes[1] de sa cour, dont l'une étoit son ancienne confidente, étant dans un bal masqué, s'entretenoient un peu haut d'un de leurs amans : l'impératrice s'avança vers elles, et leur dit sévèrement de

[1] Madame de Goloffkin et madame de Narischkin. Comme cette dernière étoit femme du *grand-veneur*, les courtisans l'avoient surnommée la *grande-vénérienne*.

1767. quitter le bal, puisqu'elles ne savoient pas mieux respecter la décence.

La fierté dont se paroit quelquefois Catherine, ne pouvoit ni lui gagner l'amitié de ses courtisans, ni contribuer à rétablir la tranquillité de l'empire. La princesse Daschkoff avoit été pour la seconde fois exilée à Moskow. Cette jeune femme, qui sembloit trouver son plus grand plaisir à braver les dangers, se vengeoit de l'ingratitude qu'elle éprouvoit, en révélant les crimes de la conspiration où elle avoit joué un des principaux rôles, et en augmentant la haine qu'inspiroit l'impératrice. Sans estimer ni plaindre la princesse Daschkoff [1], beaucoup de personnes partageoient son ressentiment; et le feu de la sédi-

[1] La princesse Daschkoff s'étoit rendue ridicule par ses manières, et odieuse par son orgueil et son avarice. Elle avoit la manie de porter des habits d'homme et d'affecter des inclinations martiales. Lorsqu'elle voyagea en Europe, elle ne s'y fit remarquer que par

tion, habilement attisé par elle, faisoit chaque jour de nouveaux progrès. 1767.

Instruite des murmures de Moskow, Catherine feignit de les mépriser, et résolut de leur en imposer par sa présence. Mais comme la rigueur de l'hiver ne lui permettoit guère d'entreprendre un long voyage, elle chercha, en attendant, à distraire les mécontens par le bruit des plaisirs dont jouissoit sa cour. Pétersbourg vit deux ou trois tournois, où les courtisans russes, sous le costume et l'armure des anciens chevaliers, étalèrent plus de faste que de galanterie, et plus de force que d'adresse, en coupant les têtes de quelques mannequins qui représentoient des Maures, et en perçant de leurs lances des tygres et des sangliers de

ses prétentions extravagantes, sa tournure dragonne et sa lésinerie. A Rome, sous prétexte de recommander les artistes à l'impératrice, elle extorqua de plusieurs d'entr'eux un grand nombre de dessins et de tableaux.

1767. carton. Ces spectacles dispendieux et futiles, ne trouvèrent que des désapprobateurs.

On n'avoit cependant rien négligé pour leur donner de la pompe et de l'intérêt. Un amphithéâtre fut élevé à l'extrémité du cirque destiné aux exercices des chevaliers, et on y construisit deux magnifiques loges, l'une pour l'impératrice, l'autre pour le Grand-Duc. Dans le milieu du cirque, étoit un trône où l'on voyoit assis le juge du camp, ayant auprès de lui quarante officiers, quatre hérauts-d'armes et deux trompètes; et aux quatre côtés du cirque, il y avoit d'autres trompètes, des tymbales et divers autres instrumens, dont la musique militaire accompagnoit les joûtes. Les femmes de la cour y combattirent, ainsi que les chevaliers. Ils étoient divisés en quatre quadrilles, chacun desquels représentoit une nation différente. On y voyoit des Esclavons, des Indiens, des Romains et des Turcs, tous ma-

gnifiquement vêtus et couverts de perles et de pierreries. A la tête des deux derniers quadrilles marchoient Grégoire Orloff et son frère Alexis. 1767.

Le célèbre maréchal Munich fut nommé premier juge du camp, et avant de décerner les prix, il prononça un discours qui montre combien le vieux guerrier savoit être flatteur. Le voici :

« Illustres Dames et Chevaliers,

» Personne de vous n'ignore qu'il
» n'est pas un seul jour, un seul ins-
» tant, où l'on ne voie l'attention de
» notre très-gracieuse impératrice, à
» augmenter l'éclat de son empire, à
» étendre la sphère du bonheur de
» ses sujets en général, et à relever
» en particulier le lustre de sa noblesse.

» Cette incomparable souveraine a
» choisi ce grand jour, pour donner
» à la première noblesse de son em-
» pire, l'occasion de signaler son
» adresse dans les exercices militaires
» d'un carrousel brillant, et tel que

» l'on n'en a pas encore vu en Russie.
1767. » Qui ne partageroit avec moi les sen-
» timens d'admiration et de recon-
» noissance, que sa majesté s'est si
» justement acquis, par cette bonté
» et cette prévoyance maternelle?

» Illustres Dames et Chevaliers, vous
» vous êtes acquittés de ces nobles
» exercices d'une manière digne de
» votre naissance, et propre à vous
» donner l'assurance d'avoir mérité
» les bonnes graces de sa majesté, la
» faveur de monseigneur le Grand-
» Duc, et des applaudissemens uni-
» versels. »

Ensuite il se tourna vers la comtesse de Bouttourlin[1], qui avoit remporté le premier prix, et il lui dit :

« C'est vous, madame, à qui sa ma-
» jesté impériale m'autorise à remettre

[1] La comtesse de Bouttourlin étoit sœur de la princesse Daschkoff, et d'Elisabeth Romanowna Woronzoff, maîtresse de Pierre III. Son mari et elle avoient la honteuse réputation d'être les personnages les plus débauchés de la cour.

» le premier prix, fruit d'une adresse 1767.
» et d'une grace peu communes, qui
» ont réuni tous les suffrages. Per-
» mettez, madame, que je sois le
» premier à vous féliciter de cette dis-
» tinction honorable, qui vous donne
» le droit de distribuer, de vos glo-
» rieuses mains, les autres prix aux
» dames et aux chevaliers.

» Pour moi, blanchi sous les armes
» pendant soixante-cinq années[1] de
» service; moi, le plus vieux et le
» plus ancien général de l'Europe;
» après avoir eu la gloire de mener
» plus d'une fois les armées russes à
» la victoire, je regarde, comme la
» récompense qui couronne tous mes
» travaux, l'honneur d'avoir été au-
» jourd'hui non-seulement le témoin,
» mais encore le premier juge de vos
» beaux exploits. »

Cependant, Catherine savoit employer des moyens plus dignes d'affermir son autorité. Elle s'occupoit

[1] Il étoit alors âgé de 84 ans

de réformes et d'établissemens utiles.
1767. Elle corrigeoit les tribunaux, elle fondoit des écoles, des hôpitaux, des colonies. Elle essayoit d'inspirer à ses peuples l'amour des loix et d'adoucir leurs mœurs par l'instruction. Jalouse d'une puissance sans bornes, avide de toute sorte de gloire, elle vouloit être à la fois conquérante et législatrice. Au milieu des conspirations formées pour la renverser du trône, occupée des préparatifs d'une guerre, qui sembloit devoir fixer toute son attention, et livrée à des intrigues galantes, elle ne négligeoit rien pour s'attirer le respect et captiver l'admiration.

Il n'étoit alors aucun pays où la jurisprudence fût plus embrouillée et plus incertaine qu'en Russie. Le code informe d'Alexis Mikhaelowitz[1], fait

[1] Il y a, ainsi que je l'ai dit dans le Livre premier de cette Histoire, un code plus ancien fait par le tzar Ivan IV, et appelé *Soudebnik*. Le code d'Alexis Mikhaelowitz, s'appelle *Oulojenié*.

pour servir de base à la législation, 1767.
étoit, sinon abrogé, du moins contredit par les nombreux édits de ses successeurs, édits toujours dictés par l'intérêt ou le caprice du moment. Le sénat, les colléges, tous les tribunaux de l'empire embarrassés par tant d'autorités et de loix opposées, éternisoient les affaires ou les terminoient sans équité. A ce mal se joignoit un plus grand mal encore, celui de la vénalité des juges et leur pouvoir sans bornes[1].

Catherine résolut de remédier à tous ces désordres, et ce ne fut pas sans quelque succès. Elle établit dans le sénat et dans les colléges divers départemens qui, n'ayant à s'occuper chacun en particulier que d'un seul genre d'affaires, devoient nécessairement avoir une marche plus régu-

[1] Le moindre juge, qui souvent ne savoit pas lire, faisoit arbitrairement donner la question et condamnoit un homme au knout ou à être exilé en Sibérie.

1767. lière, plus prompte, et offrir moins de ressources à la chicane. Pour ôter ensuite aux juges tout prétexte d'excuser leur négligence ou leur prévarication, elle augmenta les émolumens de leurs places, moyen qui malheureusement n'est pas toujours suffisant, mais qui prouve que Catherine connoissoit bien l'esprit de la nation qu'elle gouvernoit. En effet, si les magistrats eussent eu quelque vertu, n'étoit-ce pas plutôt par le sentiment de la gloire, que par des récompenses pécuniaires, qu'on auroit dû les exciter à fuir l'injustice? L'impératrice employa donc le ressort qu'elle crut le plus puissant auprès d'eux. Elle leur dit dans l'oukase qu'elle leur adressa : — « Le besoin a pu jusqu'à présent » vous donner du penchant à l'inté» rêt : mais aujourd'hui la patrie paie » elle-même vos travaux, et ce qui » pouvoit être auparavant pardon» nable, va devenir criminel. »

Catherine fit plus que d'augmenter

les appointemens des juges, elle leur en assura la moitié pour le temps où l'âge et les infirmités les forceroient de quitter leurs emplois. 1767.

Ce premier travail achevé, l'impératrice s'occupa d'un nouveau code.

Toutes les provinces de la Russie, et même les nations barbares, qui vivent dans les parties les plus reculées de ce vaste empire, eurent ordre d'envoyer des députés à Moskow, pour présenter leurs idées sur les loix qui leur étoient le plus propres. Catherine se rendit elle-même dans cette capitale. L'ouverture des états se fit avec une pompe extraordinaire. C'étoit un spectacle intéressant et nouveau, sans doute, que les députés de peuples nombreux, si différens par leurs mœurs, par leur costume, par leur langage, et ils durent être étonnés de se trouver rassemblés pour discuter leurs loix, eux qui n'avoient jamais su qu'obéir aux volontés arbitraires d'un maître, que souvent ils ne connoissoient pas.

1767 L'impératrice, qui vouloit laisser à cette assemblée les apparences de la plus grande liberté, s'étoit fait ménager, dans la salle, une tribune d'où, sans être apperçue, elle pouvoit tout voir et tout entendre. On commença par lire les instructions traduites en langue russe, et dont l'original écrit en français et presque tout entier de la main de Catherine, a été déposé, depuis, dans la bibliothèque de l'académie de Pétersbourg[1]. Les

[1] Mathonius et Rozetsky aidèrent l'impératrice dans la composition de ces instructions, et ensuite ils les traduisirent en russe. Cet ouvrage est tiré des écrits de Montesquieu et de quelques autres de nos philosophes. Mais il est toujours glorieux pour Catherine d'avoir puisé dans de telles sources. Cette princesse avoit autant de respect pour Montesquieu que de haine pour Jean-Jacques Rousseau, dont elle redoutoit les principes politiques. Aussi ne manquoit-elle jamais l'occasion d'attaquer les écrits de Rousseau par leurs côtés foibles. Elle sembloit deviner la révolution à laquelle ils ont tant contribué.

applaudissemens en interrompirent souvent la lecture. On vantoit les lumières, la sagesse, l'humanité de la souveraine. Mais la crainte et la flatterie eurent plus de part à ces éloges que l'admiration. On vouloit s'attirer la faveur de l'impératrice, ou du moins, éviter la Sibérie. Les seuls députés des Samoyèdes osèrent parler librement. L'un d'entr'eux prit la parole, au nom de ses frères, et dit : 1767.

— « Nous sommes simples et justes.
» Nous faisons tranquillement paître
» nos rènes. Nous n'avons pas besoin
» d'un code nouveau : mais faites pour
» les Russes, nos voisins, et pour les
» gouverneurs que vous nous envoyez,
» des loix qui arrêtent leurs brigan-
» dages. »

Les nouvelles séances ne furent pas aussi tranquilles. On avoit parlé de donner la liberté aux paysans. Plusieurs milliers de ces opprimés se préparoient à soutenir, par la force, ce qu'ils attendoient de l'équité. La noblesse re-

1767. doutoit une insurrection; elle redoutoit, sur-tout, la diminution de ses richesses, et quelques nobles osèrent avancer qu'ils poignarderoient le premier [1] qui demanderoit l'affranchissement des serfs. Malgré cela le comte Scheremetoff, le plus riche particulier de la Russie [2], dit qu'il consentiroit volontiers à cet affranchissement. Les contestations s'animoient et présageoient des suites funestes. L'impératrice avoit donné aux députés une si grande autorité, qu'avec un peu d'adresse ils auroient été les maîtres de détrôner celle qui les avoit convoqués. Quelques-uns laissèrent même appercevoir qu'ils n'ignoroient pas tout ce qu'ils pouvoient. Catherine en frémit,

[1] Ce fait a été plusieurs fois attesté par André Schouwaloff, connu en France par sa jolie *Epître* à Ninon.

[2] Potemkin n'étoit pas encore favori. — Le comte Scheremetoff possédoit six cents mille roubles de rente. Il avoit cent vingt mille paysans.

et bientôt les députés furent renvoyés dans leurs provinces. 1767.

Cependant, avant de dissoudre cette assemblée, on exigea qu'elle se signalât par quelque témoignage éclatant de reconnoissance. On voulut que si le bien qui avoit été destiné à la nation, se trouvoit perdu pour elle, il ne le fût pas au moins pour la souveraine qui en avoit conçu la noble idée. On décerna donc à cette princesse, par une acclamation générale, les titres de GRANDE, de SAGE, de PRUDENTE et de MÈRE DE LA PATRIE ; mais quand on la supplia d'agréer ces titres, elle répondit avec une feinte modestie : — « Que si elle » se rendoit digne du premier, ce se» roit à la postérité à le lui donner ; » que la sagesse et la prudence étoient » des dons du ciel, dont elle le re» mercioit chaque jour, sans oser s'en » attribuer le mérite ; qu'enfin, le » titre de Mère de la patrie, étoit le » plus cher à ses yeux, le seul qu'elle

1767 » pût accepter et qu'elle regardoit » comme la plus douce, la plus glo» rieuse récompense de ses travaux » et de ses sollicitudes pour un peuple » qu'elle chérissoit. »

Il n'est pas inutile d'observer que l'impératrice fit présent à chacun des députés d'une médaille d'or, destinée à transmettre à la postérité le motif qui les avoit fait rassembler; et que la plupart de ces hommes grossiers vendirent presqu'aussitôt ces médailles aux orfèvres.

Fière de l'ouvrage qui lui avoit valu les hommages de l'assemblée de Moskow, Catherine s'empressa d'en envoyer des exemplaires aux souverains dont elle ambitionnoit le suffrage. Ils la félicitèrent tous de son travail, et n'hésitèrent pas à l'assurer que ce seroit un éternel monument de sa gloire. Le roi de Prusse, qui savoit combien elle étoit sensible aux louanges, et qui les lui prodiguoit toujours avec non moins de délicatesse que de facilité,

facilité, lui écrivit une longue lettre,
dans laquelle il la plaçoit entre Solon 1767.
et Lycurgue; et dans sa dépêche adressée au comte de Solms, il disoit : — « . . . . L'histoire nous apprend que » Sémiramis commanda des armées ; » la reine Elisabeth d'Angleterre est » comptée au nombre des grands » politiques ; Marie-Thérèse d'Autriche a montré beaucoup d'intrépidité à son avènement au trône. » Mais aucune femme n'avoit encore » été législatrice : cette gloire étoit » réservée à l'impératrice de Russie, » qui la mérite bien. »

L'impératrice reçut cette lettre à Kasan. Elle visitoit alors ses provinces d'Asie et les bords fameux du Wolga.

Ce qui doit paroître assez étrange, c'est que tandis que Catherine s'efforçoit de fonder sa gloire sur une base solide, elle mettoit une grande importance à obtenir de toutes les puissances de l'Europe, le titre de Majesté Impériale, que quelques-unes

1767. d'entr'elles lui refusoient. Le roi de Suède le lui donnoit dès long-temps ; mais la diète suédoise ne le lui accorda qu'au commencement de cette année[1].

1768. Louis XV s'abstenoit opiniâtrément de la qualifier ainsi. Sachant que les souverains de Russie n'ont commencé à prendre le titre d'empereur que du temps de Pierre Ier, il les considéroit en quelque sorte comme une noblesse nouvelle. Il ne songeoit pas que la puissance des princes, non l'antiquité de leur race, est ce qui fonde leurs droits. Le refus du roi de France humilioit Catherine ; mais ce n'étoit pas la seule raison qu'elle eût d'être irritée contre lui. Elle ne doutoit pas que ce monarque ne connût tous les secrets de la conjuration qui l'avoit mise sur le trône ; et elle savoit, en outre, que l'ambassadeur de France à Constantinople, travailloit depuis long-temps

[1] Le 6 février.

à faire déclarer les Turcs contre la Russie. 1768.

Eh ! qu'eût-elle donc pensé si elle eût pu lire une lettre qu'écrivoit, à son occasion, le duc de Choiseul ? — « Nous connoissons, disoit-il, l'animosité peu réfléchie de la cour de » Russie contre la France. Le roi » méprise si profondément et la prin- » cesse qui règne dans ce pays et ses » sentimens, et sa conduite, que no- » tre intention n'est pas de faire un » pas pour la faire changer. Le roi » pense que la haine de Catherine II » est beaucoup plus honorable que » son amitié. En même temps il dé- » sire d'éviter l'éclat d'une rupture. »

Mais les tracasseries d'une cour étrangère, et les dangers de la guerre ne pouvoient pas beaucoup inquiéter Catherine ; peut-être même lui étoient-ils aussi nécessaires que les soins qu'elle donnoit à l'administration de son empire, pour échapper aux remords et aux terreurs qui la

1768. poursuivoient. Elle songeoit souvent qu'il ne falloit qu'un instant pour lui ravir le fruit de ses crimes, et que la plupart de ses sujets désiroient cet instant avec passion. Le nom de Pierre III étoit devenu cher aux Russes. Ils se rappeloient avec complaisance le bien qu'il avoit fait, le désir qu'il avoit d'en faire davantage; ils oublioient ses erreurs, ses foiblesses, expiées par trop de malheurs. On pleuroit sur le triste sort de ce prince; et la foule des mécontens qui peuploient l'empire, pouvoit recéler plus d'un vengeur.

Vivement touché de la mort déplorable du tzar, et indigné de voir les bourreaux de ce prince se partager sa puissance, un jeune officier, nommé Tschoglokoff [1], résolut de le venger, et crut que le ciel même lui en

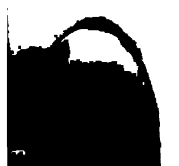
[1] Tschoglokoff descendoit de la famille de ce Skawronsky, que Catherine Ière avoit reconnu pour son frère: par conséquent il étoit parent d'Elisabeth et de Pierre III.

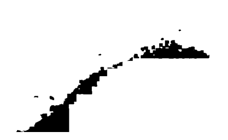
inspiroit le dessein. Après avoir long-temps réfléchi sur les moyens d'exécuter son projet sanguinaire, il se rendit au palais plusieurs jours de suite, et se tint chaque fois caché dans un détour obscur qui conduisoit aux appartemens reculés, où se tenoit l'impératrice quand elle vouloit être seule. Le hasard sauva cette princesse, en l'empêchant de passer, suivant son usage, par le détour où Tschoglokoff l'attendoit. Désolé d'un retard qu'il n'avoit pas prévu, et impatient de frapper un coup qu'il croyoit utile à sa patrie et glorieux pour lui, ce jeune homme eut l'imprudence de confier son secret à un autre officier qu'il croyoit son ami. Celui-ci se hâta de le trahir. Orloff, instruit des mesures que prenoit Tschoglokoff, et de l'instant où il devoit de nouveau attendre l'impératrice, le fit arrêter dans son embuscade. On le trouva armé d'un long poignard, et il avoua, sans balancer, l'usage qu'il 1768.

1768. vouloit en faire. Catherine, toujours assez maîtresse d'elle-même pour cacher son indignation et ses craintes, feignit de pardonner au téméraire, qu'un fanatisme politique avoit égaré. Elle le fit même venir en sa présence, et lui parla avec douceur. Cette générosité n'étoit qu'apparente. Catherine cherchoit à dérober au public un attentat qui, s'il eût été connu, auroit pu bientôt être imité. Mais comme elle ne se flattoit pas de convertir entièrement un homme qui, par excès d'humanité, avoit voulu devenir assassin, elle ne tarda pas à faire arrêter Tschoglokoff, et à l'exiler au fond de la Sibérie[1].

C'est pourtant à cette même Sibérie, où la Russie envoie les hommes condamnés à un exil pire que la mort; c'est à ces déserts, toujours glacés, et à ces contrées, plus froides encore,

[1] La fille de Tschoglokoff fut admise depuis au nombre des demoiselles d'honneur de Catherine.





qu'elle doit une grande partie de ses richesses et de sa gloire. Les agens des deux compagnies de commerce, dont l'une est établie au Kamtschatka, et l'autre à l'embouchure de la Kowima, informèrent la cour de Pétersbourg de la découverte qu'ils avoient faite des îles Aléoutes, dans le détroit qui sépare la côte nord-ouest de l'Amérique du continent d'Asie. Les navigateurs des deux compagnies y étoient arrivés presqu'en même-temps [1], et y avoient acheté des pelleteries, en prenant des moyens pour continuer ce commerce. Des fourrures qui en provenoient, et qu'ils envoyèrent à l'impératrice, étoient de la plus grande beauté, sur-tout celles de renard noir. 1768.

Dans le même temps, l'impératrice forma l'utile projet de faire voyager plusieurs savans dans l'intérieur de ses vastes états, afin qu'ils pussent déter-

[1] En 1767. Les navigateurs de l'embouchure de la Kowima y arrivèrent les premiers.

1768. miner la position géographique des principaux lieux, en observer la température, et examiner la nature du sol, ses productions, ses richesses, ainsi que les mœurs et le caractère des divers peuples qui l'habitent. Pourvus de tout ce qui pouvoit concourir au succès d'une si noble entreprise, Pallas et Falk partirent, dès le commencement de l'année, pour les districts du Wolga, et les gouvernemens d'Orenbourg, d'Ekatherinenbourg et de Kasan. Gmelin et Guldenstædt furent en même temps chargés de visiter les bords du Don [1] et du Donietz, jusqu'au Dnieper [2], ainsi que tout le pays qui s'étend d'Astrakan aux frontières de la Perse. C'est à cette entreprise que nous devons les intéressans ouvrages de Pallas et de Gmelin [3].

[1] Le Tanaïs.

[2] Le Boristhène.

[3] Il a paru aussi deux volumes in-4°. des Mémoires de Guldenstædt, rédigés par l'infatigable Pallas.

Certaine que c'est moins par la puissance des armes que par la supériorité dans les sciences et dans les arts, que les nations obtiennent une place brillante dans les fastes du monde, Catherine encouragea avec zèle les littérateurs et les artistes. Elle assigna une somme de cinq mille roubles par an pour récompenser les écrivains qui feroient passer dans la langue russe les livres étrangers dignes d'être traduits. Elle accorda de nouveaux priviléges à l'académie des sciences de Pétersbourg, et l'invita à joindre aux noms qui l'illustroient déjà, les noms de plusieurs étrangers célèbres. 1768.

Elle augmenta aussi le nombre[1] des élèves de l'académie des arts, fondée sous le règne d'Elisabeth, et elle y établit un ordre plus propre à atteindre le but de son institution. Depuis cette réforme, les élèves ne peuvent plus y être admis après l'âge de six ans,

[1] Elle le porta à 250.

1768. pour que les vices d'une mauvaise éducation n'aient pas encore eu le temps de corrompre leur esprit ou leur caractère. Soignés trois ans par des femmes, ils sont ensuite confiés à des instituteurs, et ils se vouent à l'art pour lequel ils se sentent le plus d'inclination. Ils peuvent devenir peintres, sculpteurs, architectes, horlogers, ou apprendre l'art de fondre les métaux, et de faire des instrumens de physique et de mathématiques. Pendant tout le temps qu'ils restent à l'académie, il ne leur est permis de rien recevoir de leurs parens. Ils sont vêtus et nourris aux frais de l'état. Au bout de quinze ans, ils sortent de l'académie. Ils sont libres de s'établir où ils veulent, et, si leur conduite répond aux soins qu'on a pris de leur éducation, on leur accorde des lettres de noblesse.

Indépendamment de ces avantages, ceux des élèves qui ont remporté les premiers prix, reçoivent, pendant

trois ans, une pension pour voyager en Europe. 1768.

L'impératrice n'ignoroit pas que ses sujets croyoient qu'elle n'aimoit point son fils, et que c'étoit une des causes de l'éloignement qu'ils avoient pour elle. Elle trouva un moyen de les faire changer d'opinion, moyen qui devoit servir en même temps à prouver son courage et à conserver sa beauté. L'inoculation de la petite vérole commençoit à être connue en Europe; mais cette salutaire méthode effrayoit, et aucun souverain n'avoit encore osé en faire usage. Catherine résolut de l'employer pour son fils. Avant de le tenter, elle se fit inoculer[1] elle-même par le docteur Dimsdale, fameux chirurgien anglais; et, quand elle fut sûre qu'il n'y avoit aucun danger, elle détermina le Grand-Duc à l'imiter[2]. L'opération réussit complètement sur l'un et sur l'autre. Le sénat institua

[1] Le 12 octobre.

[2] Le 21 octobre.

1768. une fête à cette occasion. Dimsdale fut magnifiquement récompensé[1], et l'Europe vanta le courage et la tendresse maternelle de l'impératrice[2].

[1] Le docteur Thomas Dimsdale fut fait baron russe, conseiller d'état, et médecin de l'impératrice avec une pension annuelle de cinq cents livres sterling, payable en Angleterre. Il reçut aussi dix mille livres sterling comptant, et les portraits de l'impératrice et du Grand-Duc, dans deux médaillons entourés de superbes brillans. En outre, tous les frais de son voyage furent payés; et son fils, qui l'avoit accompagné, fut aussi créé baron, et reçut une tabatière avec le portrait de l'impératrice enrichi de diamans.

[2] Peu après avoir été inoculée, Catherine écrivit à Voltaire :

« . . . Je n'ai pas été au lit un seul instant,
» et j'ai reçu du monde tous les jours. Je vais
» faire inoculer mon fils unique.

» Le grand-maître de l'artillerie, le comte
» Orloff, ce héros qui ressemble aux anciens
» Romains du beau temps de la république*,
» qui en a le courage et la générosité, doutant
» s'il avoit eu la petite vérole, s'est mis entre

* Quels Romains que ces Orloff!

Lors des premières menaces de la Turquie, Catherine, qui ne se sentoit point encore en état de faire la guerre avec avantage, suspendit le règlement des limites entre la Russie et la Pologne; mais elle ne renonça pourtant pas à l'espoir d'envahir une partie de ce royaume, dont elle continua à diviser et à opprimer les malheureux habitans. Les plus impatiens du joug des Russes osèrent plusieurs fois attaquer leurs armées. Encouragés par l'Autriche et sur-tout par la France, ils s'emparèrent de la ville de Cracowie, d'une partie de la Podolie, et se réunirent dans la forteresse de Bar, dont le nom fut alors donné à 1768.

» les mains de notre anglais; et le lendemain
» de l'opération, il s'en est allé à la chasse dans
» une très-grande neige. Nombre de cour-
» tisans ont suivi son exemple, et beaucoup
» d'autres s'y préparent. Outre cela, on ino-
» cule à présent à Pétersbourg dans trois mai-
» sons d'éducation, et dans un hôpital établi
» sous les yeux de M. Dimsdale. »

1769. Les armées russes se mirent en marche, et s'étendirent bientôt des rives du Danube à celles du fleuve Kuban. Les Tartares de la Krimée, qui avoient embrassé le parti des Turcs, furent les premiers contre qui se signalèrent les armées de Catherine. Le général Isakoff en chassa douze mille de la Nouvelle Servie, où ils étoient entrés sous le commandement de leur Khan[1]. Maîtres d'Azoff et de Taganrok, les Russes mirent ces deux places en état de résister à leurs anciens possesseurs, et travaillèrent sans relâche à augmenter les petites escadres, qui leur ont donné depuis l'empire de la Mer Noire.

Les Kosaques de l'Ukraine pénétrèrent dans la Moldavie. Le prince Gallitzin, qui commandoit la principale armée russe, passa le Dniester et attaqua trente mille Turcs sous les remparts de Khoczim, mais il fut repoussé, et les vainqueurs le pour-

[1] Au mois de mars.

suivirent jusqu'au-delà du fleuve. —— 1769.

Ce général publia alors un manifeste pour inviter tous les Polonais, qui n'étoient pas de la confédération de Bar, à prendre les armes contre cette confédération. Soltikoff avoit déjà annoncé solennellement à son armée, que les officiers ou soldats qui prendroient un confédéré et lui feroient grâce de la vie, seroient sévèrement punis.

Neuf nobles polonais parurent bientôt après dans Warsowie avec les deux poignets coupés. Ils devoient cette mutilation au général russe Drewitz. Ce barbare avoit été à la fois leur juge et leur bourreau.

Catherine rappela de Warsowie le prince Repnin, dont les hauteurs révoltoient tous les Polonais, sans même en excepter les partisans les plus anciens de la Russie. Cet ambassadeur fut remplacé par le prince Wolkonsky [1], qui s'efforça en vain d'opérer la

[1] Mikhaël - Nikitiz Wolkonsky, neveu

1769. réconfédération déjà proposée dans le manifeste de Gallitzin. L'impératrice voyoit combien il seroit dangereux pour elle que tous les Polonais se réunissent contre les Russes. Mais les efforts de ses généraux et les intrigues de ses ministres la servirent alors moins bien que la foiblesse et l'inattention de la cour de Versailles. Si cette cour l'eût bien voulu, la confédération de Bar auroit été généralisée, la Porte puissamment défendue, et la Pologne seroit encore au nombre des Puissances de l'Europe [1].

Long-temps avant d'exécuter le

du fameux chancelier Bestuscheff. Il a été, depuis, gouverneur de Moskow.

[1] Pour faire confédérer toute la Pologne, le très-éloquent et très-habile général Mokronosky ne demandoit au duc de Choiseul, que deux millions tournois de subsides, la reconnoissance du comte Wilohorsky pour ministre de la confédération de Bar, et l'envoi auprès d'elle d'un agent en état de bien faire employer les subsides. Le duc de Choiseul approuvoit ce projet; mais il en fut dé-

partage de la Pologne, l'impératrice et le roi de Prusse sentirent également la nécessité de conférer sur ce grand projet. Mais pensant que leur entrevue ne manqueroit pas de donner de l'ombrage aux autres puissances, et qu'elles parviendroient peut-être à en découvrir les motifs, ils jugèrent à propos d'y renoncer. Frédéric, donnant alors ses instructions au prince Henri, son frère, le chargea d'aller en Russie. Pour mieux cacher l'objet de son voyage, le prince Henri feignit de ne vouloir que rendre visite à sa sœur, la reine de Suède. Lorsqu'il fut à Stockholm, il annonça qu'il s'en retourneroit en Prusse, par le Danemarck. Mais tout à coup il parut changer de résolution, et céder par complaisance à Catherine, qui, le voyant si près d'elle, l'invita à venir la voir à Pétersbourg. Ainsi, quoique le

1769.

tourné par la cour de Vienne, qui avoit sans doute déjà des vues secrètes, comme le partage de la Pologne l'a montré depuis.

1769. prince Henri ne fût parti de Berlin que dans le dessein de se rendre en Russie, il trouva le moyen de faire croire qu'il alloit y entreprendre un voyage non prémédité.

Le prince Henri s'embarqua à Stockholm, sur une galère [1], qui le transporta jusqu'à Abo, capitale de la Finlande. De là il se rendit à Pétersbourg. Un chambellan de l'impératrice vint au-devant de lui aux frontières de la Russie. Le général Bibikoff l'accueillit à la dernière station, avant d'arriver à Pétersbourg, et le conduisit au palais qu'on lui avoit préparé, et où le ministre Panin l'attendoit. Le prince entra dans Pétersbourg au bruit de l'artillerie; et par-tout il

[1] Le prince-royal de Suède, qui a régné depuis sous le nom de Gustave III, et le prince Frédéric, son frère, passèrent la première journée dans la galère du prince Henri. Le duc de Sudermanie étoit alors en France, retenu par les charmes d'une courtisanne, nommée *Murrey*.

reçut les mêmes honneurs qu'on rend aux souverains. 1769.

Le lendemain, il se rendit à la cour 1770.
avec un nombreux cortége, et dîna en public avec l'impératrice. Tout se fit ce jour-là avec la plus rigoureuse cérémonie; mais ensuite on bannit l'étiquette, et l'impératrice et le prince purent se voir et s'entretenir sans la moindre gêne.

Chaque jour fut marqué par quelque fête ou quelque spectacle nouveau. Nous ne parlerons ici, avec quelque détail, que de la fête qui fut donnée à Tzarsko-Zélo[1]. Sa magnificence mérite qu'on en conserve le souvenir.

A l'entrée de la nuit, l'impératrice,

[1] Tzarsko-Zélo s'appela d'abord le village de Sara, du nom d'une jolie fille qui y demeuroit vers le commencement de ce siècle. Catherine II y a fait ériger divers monumens. On y voit un obélisque en marbre, qui rappelle la victoire de Kagoul, remportée par le maréchal Romanzoff; une colonne en mémoire de l'incendie de la flotte turque à Tchesmé; un arc de triomphe en l'honneur de Gré-

1770. le Grand-Duc, le prince Henri et diverses personnes de la cour, au nombre de seize, se placèrent dans un immense traîneau, attelé de seize chevaux, couvert et entouré de doubles glaces qui reproduisoient les images sans nombre de tous les objets audedans et au-dehors. Ce traîneau, suivi de plus de deux mille autres, partit de Pétersbourg. Tout le monde étoit masqué en domino.

Dès que les traîneaux furent à un mille de Pétersbourg, ils passèrent sous un arc-de-triomphe immense et superbement éclairé. On trouvoit ensuite, à chaque mille, une grande pyramide, illuminée avec art, et vis-à-vis de laquelle étoit placée une guinguette, où dansoient des paysans et des paysannes. Chaque guinguette offroit une nation différente, que son

goire Orloff, dont les soins firent cesser la peste à Moskow; une colonne rostrale qui atteste la conquête de la Morée par Fédor Orloff, etc.

costume, ses danses et sa musique faisoient aisément reconnoître. 1770.

A une demie-lieue du château de Tzarsko-Zelo, s'élevoit une haute montagne, représentant le Vésuve lorsqu'il lance des torrens de flammes. Cette éruption artificielle dura pendant tout le temps que les traîneaux défilèrent à la vue de la montagne.

L'intérieur du château de Tzarsko-Zélo étoit éclairé par un nombre infini de bougies. On y dansa deux heures dans différentes salles. Tout à coup le canon se fit entendre, le bal cessa, les bougies furent éteintes, tout le monde se plaça aux fenêtres, et l'on jouit du spectacle d'un très-beau feu d'artifice. Ensuite le canon donna le signal de rallumer les bougies. On avoit déjà servi un souper splendide. Quand on sortit de table, on dansa jusqu'au matin[1]. Le prince Henri

[1] Le prince Henri, naturellement froid et refrogné, ne parut pas plus gai à Pétersbourg qu'ailleurs, ce qui lui occasionna quelques mor-

1770. passoit toutes ses soirées avec l'impératrice, dans l'appartement favori, que cette princesse appeloit son Hermitage.

Peut-être ne devons-nous pas tarder plus long-temps à faire connoître cet appartement qui, sous un nom modeste, renferme tout ce que le luxe a de plus recherché. Il occupe une aile entière du palais impérial. On y entre par une galerie remplie de tableaux précieux[1]. Les autres pièces sont deux

tifications. Dans un des bals que lui donna l'impératrice, il y eut entr'autres masques un français habillé en perroquet, qui parloit avec beaucoup d'esprit et de gaîté, battoit fort bien des ailes, et amusoit tous ceux qui étoient autour de lui. Il parloit français, anglais et russe. L'impératrice et ses courtisans, rioient beaucoup. Le prince Henri seul conserva sa gravité. Le perroquet en fut piqué, et en s'éloignant, il regarda le prince par-dessus l'épaule, et lui dit : — « Henri ! Henri ! Henri ! » — Tous les spectateurs éclatèrent de rire, et le prince en fut déconcerté.

[1] La plupart de ces tableaux sortent du

salons

salons très-élégamment ornés, et une salle à manger, dans laquelle on est servi sur des tables de confidence de différentes grandeurs. Nul domestique n'entre dans cet appartement. On n'a qu'à frapper le plancher pour en voir sortir à l'instant des tables couvertes de tout ce qu'on désire. A cette salle communique un jardin d'hiver, où l'on se promène dans des allées bien sablées, sous des arbres verdoyans, et au milieu des fruits et des fleurs de toute espèce. Ce jardin est voûté, et des poêles, qui sont au-dessous, y entretiennent une douce chaleur; de sorte que, dans la saison la plus rigoureuse, on y cueille la pêche et l'ananas, l'hyacinthe et la rose. 1770.

Au-dessus est une terrasse, où l'on trouve un second jardin dans le goût asiatique; mais on ne peut en jouir que l'été.

fameux cabinet de Crozat, que l'impératrice fit acheter à Paris. Il y en a aussi beaucoup du cabinet de Baudouin.

Il y aussi à l'Hermitage un théâtre
1770. où l'on jouoit les pièces que composoient l'impératrice et ses courtisans, et qui souvent contenoient la satyre des Cours étrangères, ou de quelques personnages ridicules de Pétersbourg[1].

Le prince Henri désira de voir Moskow. Aussitôt des traîneaux l'y transportèrent avec une rapidité extraordinaire. Trois semaines après, il fut de retour à Pétersbourg.

Parmi les divers présens qu'il reçut de l'impératrice, on remarquoit la plaque de l'ordre de Saint-André, couverte de très-gros brillans, ainsi qu'un seul diamant estimé quarante mille roubles. Le portrait de Catherine étoit renfermé dans cette bague[2].

[1] Plusieurs de ces pièces ont été recueillies en deux volumes *in*-8°., sous le titre de *Théâtre de l'Hermitage*. Cet Ouvrage se vend chez *Buisson*, à Paris.

[2] L'impératrice lui donna en outre une collection de médailles d'or et beaucoup de pelleteries. Elle fit aussi de très-riches présens à toutes les personnes de la suite du prince.

Cependant, ni les fêtes, ni les plaisirs n'empêchèrent le prince Henri de remplir le but secret de son voyage. Dans les entretiens particuliers qu'il eut avec l'impératrice, le démembrement de la Pologne fut décidé. Catherine et Frédéric avoient une égale envie d'entreprendre ce démembrement, mais ils ne le pouvoient pas sans un troisième allié. Si Marie-Thérèse eût été encore seule maîtresse de l'empire, on n'auroit peut-être pas réussi à lui faire partager une aussi injuste spoliation. Joseph II n'étoit pas si difficile. La Turquie, la France, l'Angleterre, auroient aussi pu soutenir des traités dont elles étoient garantes; mais ces puissances étoient si aisées à tromper ou si indifférentes sur le sort des autres nations, que Catherine dit au prince Henri : — « J'épouvanterai la » Turquie; je flatterai l'Angleterre; » chargez-vous d'acheter l'Autriche, » pour qu'elle endorme la France. » — 1770.

Le prince Henri pressentoit si bien

1770. les dispositions de Joseph II et de son ministre Kaunitz, qu'il agit comme s'il étoit déjà d'accord avec eux. Il régla avec Catherine les conditions du démembrement de la Pologne, et fixa l'étendue de territoire que devoit s'approprier chacune des puissances copartageantes. Cependant, le traité entre ces puissances ne fut signé que deux ans après[1].

La guerre continuoit avec fureur sur les frontières de la Turquie. Le prince Gallitzin, humilié de sa défaite, fit une nouvelle tentative contre Khoczim. Elle ne fut pas plus heureuse que la première. Soixante mille Turcs venoient de marcher au secours de cette place; ils la défendirent avec vigueur, et poursuivirent les Russes jusqu'en Pologne. Vaincus à leur tour, ils rentrèrent en Moldavie.

Au commencement de cette campagne, les Turcs combattirent avec

[1] Il fut signé à Péterabourg au mois de février 1772.

beaucoup de valeur et d'opiniâtreté ; mais l'ignorance de leurs généraux et 1770.
le désordre qui régnoit dans leurs armées, leur coûtèrent souvent la victoire. Après dix mois de combats, leur armée se trouva presqu'entièrement détruite, et la forteresse de Khoczim, qu'elle avoit d'abord si vaillamment défendue, fut abandonnée sans résistance à deux cents grenadiers russes.

L'impératrice ayant appris que, lorsque les Turcs avoient poursuivi le prince Gallitzin, ils étoient entrés sur le territoire polonais, prétendit que la Pologne ne devoit pas souffrir impunément cette infraction au traité de Carlowitz. Stanislas-Auguste et le sénat de Warsowie, toujours soumis aux volontés de Catherine, déclarèrent la guerre à la Porte. Cette démarche n'ajouta pourtant rien aux forces des Russes. Que pouvoit un état sans armée, sans argent, et livré à toutes les horreurs de l'anarchie?

Mais Catherine conçut un projet
1770. plus digne de son génie. Tandis que ses armées pressoient les Ottomans sur les bords du Pruth, du Danube et du Dniester, et que ses flottes en triomphoient sur la Mer Noire, elle résolut de les attaquer jusques dans les îles de la Grèce. Aussitôt une escadre de quinze vaisseaux de ligne, six frégates [1], et plusieurs bâtimens de transport, sur lesquels étoient des galiottes à bombe, des galères démontées, et des troupes de débarquement, sortit du fond de la Baltique, franchit les mers du Nord et le détroit de Gibraltar, et après avoir été dispersée par la tempête, elle se rallia et promena dans l'Archipel son pavillon victorieux. Cette escadre étoit commandée par l'amiral Spiridoff : mais cet

[1] Il ne partit d'abord que dix vaisseaux, quatre frégates, et divers bâtimens de transport, qui, bientôt après, furent joints par cinq vaisseaux et deux frégates, commandés par le contre-amiral Elphingston.

amiral étoit lui-même sous les ordres d'Alexis Orloff, qu'un crime avoit élevé tout-à-coup du rang de soldat à celui de général, et à qui l'audace tenoit lieu d'expérience et de talent. 1770.

Long-temps avant de faire partir son escadre pour l'Archipel, l'impératrice s'étoit ménagé des intelligences dans les principales îles de la Grèce. Ses émissaires la flattoient d'exciter une révolte générale dans ces contrées. Le marquis Maruzzi, banquier de Corfou, et attaché à la religion grecque, étoit venu à Pétersbourg, où il fut décoré du cordon de Sainte-Anne et du titre de Ministre de Russie à Venise. Il promit, par reconnoissance, d'avancer les fonds qu'il falloit pour l'expédition d'Alexis Orloff, et il fournit, en effet, trente-cinq millions tournois[1].

[1] L'impératrice fit faire, en outre, plusieurs emprunts considérables à Livourne, à Gênes, à Lucques et à Amsterdam. Les négocians hollandais avoient cependant eu d'abord de la

1770. Du sort de la guerre contre les Turcs dépendoit le sort de la Pologne et la considération dont la Russie devoit désormais jouir en Europe. Catherine ne l'ignoroit pas. Aussi déploya-t-elle tous les efforts de sa puissance et toutes les ressources de son génie pour triompher dans cette guerre.

De nouvelles escadres furent construites ; de nombreuses recrues allèrent joindre ses camps. Peu satisfaite du prince Gallitzin, l'impératrice le rappela et donna le commandement de son armée au comte Romanzoff, qui fut remplacé en Ukraine, par le

répugnance à prêter leur argent. Piqués de ce que l'anglais Gom, banquier de la cour de Pétersbourg, avoit voulu se passer d'eux et établir le change direct entre la Russie et l'Angleterre, ils laissèrent protester en un seul jour pour 300,000 florins de ses lettres-de-change et le firent manquer. Mais on leur offrit une hypothèque spéciale sur les douanes de Pétersbourg et de Riga, et attirés par cet appât, ils prêtèrent tout ce qu'on voulut.

général Panin[1]. Le prince Dolgorouky avoit sous ses ordres une troisième armée. 1770.

Les Turcs ne manquèrent pas non-plus de renforcer leurs armées, et de mettre à leur tête les généraux qu'ils crurent le plus capables de les mener au combat. Le grand-visir en prit lui-même le commandement général. Ils reçurent aussi de puissans secours de la Krimée. Le fameux Khrim-Gheraï[2] venoit de mourir, et son neveu lui avoit succédé. Ce nouveau Khan étoit foible et pacifique. Les Turcs le firent déposer, et on élut à sa place Kaplan-Gheraï, prince guerrier, qui parut bientôt à la tête d'une armée de Tartares et d'Ottomans réunis.

Les Russes ouvrirent la campagne par le siége de Bender, lieu célèbre par la retraite et le long séjour de Charles XII. Mais harcelés par les

[1] Frère du ministre.

[2] On prononce Guerai.

1770. Tartares, ils furent obligés de renoncer pour quelque temps à la prise de cette ville. Plus heureux d'un autre côté, ils s'emparèrent d'Yassi et de Braïlow.

Ces avantages étoient peu importans. Deux grandes batailles décidèrent du sort de la campagne, et assurèrent la gloire de Romanzoff. La première se donna sur les rives du Pruth. Les Turcs, au nombre de quatre-vingt mille hommes, étoient commandés par le Khan de crimée, et s'étoient habilement retranchés sur une colline, où l'on ne pouvoit les attaquer. Romanzoff vint camper vis-à-vis d'eux, et pendant près d'un mois il leur offrit inutilement le combat. A la fin, ils s'impatientèrent. Un mouvement de Romanzoff leur fit croire qu'il alloit se retirer, et vingt mille hommes étant descendus pour le poursuivre, ils furent repoussés avec perte jusques dans leur camp, où ils portèrent la terreur et le désordre.

Animés par ce succès, les Russes ne tardèrent pas à escalader la colline, et après une vigoureuse résistance, leurs ennemis abandonnèrent leurs retranchemens et une partie de leurs bagages et de leurs canons. 1770.

Ils se retirèrent alors vers le Danube, où ils espéroient d'être renforcés par des détachemens de la grande armée ottomane. En effet, le grand-visir qui la commandoit passa le fleuve et vint au secours des vaincus.

Romanzoff qui, croyant ne poursuivre qu'une armée en déroute, s'avançoit vers l'embouchure du Pruth [1], se trouva tout à coup en présence de cent cinquante mille Ottomans. Sa situation étoit d'autant plus dangereuse, qu'il avoit été forcé de détacher une partie de son armée pour protéger un convoi qu'il attendoit. Le Kan, qui se flattoit de prendre sa revanche, s'étendit sur la gauche de l'armée russe, et l'enveloppa même de

[1] Le Pruth se jette dans le Danube.

1770. manière à pouvoir lui couper la retraite.

Quoique les Russes n'eussent alors que dix-huit mille hommes à opposer aux forces considérables des Turcs, ces derniers prirent les mêmes précautions que s'ils avoient eu à combattre des ennemis dont le nombre fût égal au leur. Pendant la nuit, ils entourèrent leur camp d'un triple retranchement. Le lendemain le grand-visir donna le signal du combat, et les Russes furent attaqués de toutes parts. Le feu dura cinq heures. De cinq bataillons carrés que formoient les Russes, l'un fut entièrement haché. Le général Romanzoff, jugeant que le canon et la mousqueterie achèveroient de détrüire son armée, donna ordre de fondre sur l'ennemi la baïonnette au bout du fusil. Les Turcs plièrent et se retirèrent entre leurs retranchemens, où ils se défendirent long-temps avec beaucoup de courage; mais le nombre céda à la

discipline et à l'intelligence. La défaite des Ottomans fut complète[1]. Ils se retirèrent entraînant le visir dans leur fuite, et laissant presqu'un tiers de leur armée étendu sur le champ de bataille. La plus grande partie des bagages et des munitions de cette armée, cent quarante-trois canons de bronze et sept mille charriots de provisions restèrent au pouvoir des Russes, et leur fournirent le moyen de s'assurer de nouvelles victoires. 1770.

Bientôt Romanzoff passa le Danube. Le prince Repnin s'empara d'Ismaïloff. Panin avoit remis le siège devant Bender. Cette place, bien fortifiée et défendue par une nombreuse garnison, mais qui n'avoit plus l'espoir d'être secourue, se rendit[2] après une résistance de près de trois mois.

[1] Au mois de juillet. Le camp des Turcs étoit situé à Kagoul, ce qui fit donner ce nom à la bataille.

[2] Au commencement de septembre.

1770. Igelstrohm emporta d'assaut[1] Ac-Kerman[2], capitale de la Bessarabie, et située sur la mer Noire à l'embouchure du Dniester, et vis-à-vis du nouveau port russe d'Adjider.

La nouvelle de tant de succès augmenta l'orgueil et la sécurité de Catherine. Les mécontens qui environnoient son trône, n'osoient plus conspirer contre une princesse qui triomphoit au loin de ses ennemis les plus redoutables. Les provinces de Walachie et de Moldavie, soumises aux armes russes, envoyèrent des députés à Pétersbourg pour rendre hommage à l'impératrice. Elle les reçut avec magnificence et les combla de bienfaits.

Dans le même temps, plusieurs officiers étrangers qui étoient venus offrir leurs services à Catherine, obtinrent de l'emploi dans ses armées, et des marins anglais et danois, distingués par leur talent et leur expérience,

[1] Vers la fin du même mois.

[2] Ac-Kerman signifie la Ville-Blanche.

furent incorporés dans la marine russe.

L'on a vu plus haut que peu après son avénement au trône, Catherine avoit puisé, dans les conversations du maréchal Munich, l'idée de s'emparer de Constantinople et de chasser les Ottomans de l'Europe. Ce vieux guerrier lui avoit même proposé de l'entreprendre. Mais trop d'obstacles s'opposoient alors à l'exécution d'un si grand dessein. Le moment propice sembla être enfin arrivé. Cependant, ne pouvant espérer de conserver sous sa domination toutes les îles de la Grèce, l'impératrice voulut au moins les arracher au pouvoir des Turcs, et la plus despote des souveraines résolut de protéger la liberté dans ces belles contrées, et d'y fonder une république [1]. 1770.

[1] Depuis, elle détermina Joseph II à seconder ce projet, qui n'en est pas moins resté sans exécution, par la mauvaise volonté du maréchal Romanzoff et l'impéritie de quelques généraux de l'armée de Potemkin.

1770. J'ai déjà observé que des agens secrets avoient disposé les Grecs à se soulever. Ce peuple, jadis si fier et maintenant si avili, attendoit les Russes comme ses libérateurs. Le capitaine Plescheïeff, parti de Cronstadt avec une frégate[1], fut le premier qui fit flotter le pavillon de Catherine dans la méditerranée. L'amiral Spiridoff y parut ensuite, comme je l'ai déjà dit, avec des forces supérieures; et au moment où son escadre atteignit le cap Matapan[2], tout l'Archipel se crut libre. Les Maïnotes, descendans des anciens Lacédémoniens, furent les premiers qui prirent les armes. Leurs voisins les imitèrent, et les Turcs furent massacrés dans quelques îles. Mais ils se vengèrent cruellement de l'insurrection des Grecs. Le sabre des Janissaires extermina plusieurs milliers de ces malheureux.

[1] L'Heureuse Espérance, dont le nom russe est la *Nadejeda Blogopeloutschik*.

[2] Autrefois le promontoire de Ténare.

L'escadre de l'amiral Spiridoff fut bientôt jointe par celle de l'anglais Elphingston, contre-amiral au service de la Russie, et bien plus capable de commander que celui sous les ordres duquel il servoit. 1770.

A cette double escadre, étoit opposée celle du Capitan-Pacha[1], dont le vaisseau avoit pour capitaine le fameux Gazi-Hassan, homme d'une intrépidité extraordinaire et auquel il n'a manqué, pour obtenir souvent la victoire, que d'être mieux secondé. Les Turcs forcèrent d'abord les Russes de s'éloigner de Lemnos. Ensuite les deux flottes se rencontrèrent[2] dans le canal qui sépare l'île de Scio de la Natolie. Les vaisseaux turcs

[1] Le capitan pacha étoit Jaffer Bey. Il fut dégradé, et Gazi-Hassan obtint sa place. Le grand-seigneur fut si satisfait du courage qu'avoit montré Hassan, en combattant l'amiral Spiridoff, qu'il lui donna ce surnom de Gazi, ou de Victorieux.

[2] Le 5 juillet.

étoient en plus grand nombre et se
1770. trouvoient comme retranchés derrière de petites îles et des rochers à fleur d'eau. Cependant les Russes ne craignirent pas de les attaquer. Le Capitan-Pacha, qui montoit la *Sultane* de quatre-vingt-dix canons, fit tête à l'amiral Spiridoff[1]. Les vaisseaux s'accrochèrent. Les efforts de courage furent terribles de part et d'autres. Des nuées de balles et de grenades se croisoient avec rapidité sur le pont des deux amiraux. Le feu prit au vaisseau du Capitan-Pacha[2]; celui des Russes ne put s'en détacher. Ils sautèrent ensemble, et la mer fut couverte de leurs fumans débris. Les commandans et quelques autres officiers échappèrent seuls à ce désastre.

[1] L'amiral Kruse étoit alors capitaine du vaisseau monté par l'amiral Spiridoff. Kruse est un bâtard du capitaine Kennedy, irlandais, au service de Russie.

[2] Ce fut par accident et en bourrant leurs canons que les Russes mirent le feu au vaisseau turc.

Pendant la durée de l'incendie, les autres vaisseaux, frappés de terreur, avoient cessé de combattre. Bientôt ils se rapprochèrent et s'attaquèrent avec une nouvelle fureur. Mais la nuit vint les séparer. Les Turcs eurent alors l'imprudence d'entrer dans la baie étroite et vaseuse de Tschesmé, où quelques-uns de leurs vaisseaux échouèrent et où les autres se trouvèrent *si* pressés, qu'il ne leur étoit plus possible d'agir. Les Russes, qui avoient observé leur faute, se promirent bien d'en profiter. 1770.

Le lendemain [1], le contre-amiral Elphingston se plaça à l'entrée de la baie pour empêcher les Turcs d'en sortir. Il fit ensuite préparer quatre brûlots, commandés par le lieutenant anglais Dugdale, et protégés par les vaisseaux d'un autre anglais, le contre-amiral Greig. Vers minuit, Greig engage le combat avec quatre vaisseaux de ligne et deux frégates. Peu à près

[1] Le 6 juillet.

1770. Dugdale s'avance avec ses brûlots, et bravant le feu de l'ennemi, et encourageant par son exemple les Russes qui le secondent, il attache lui-même un brûlot à un des vaisseaux turcs, et les mains, le visage et les cheveux tout brûlés, se jette dans la mer et rejoint, à la nage, l'escadre russe. Les vaisseaux turcs étoient si rapprochés les uns des autres qu'ils devinrent tous la proie des flammes. Le soleil, en se levant, ne revit pas leur pavillon[1].

[1] Il est certain que ce fameux incendie fut l'ouvrage de trois anglais, Elphingston, Greig et Dugdale. Cependant l'impératrice assuroit que l'idée en étoit due à Alexis Orloff. Elle l'écrivit à Voltaire; elle le répétoit encore en 1788, au ministre de France, et elle savoit le contraire. — Dugdale devint contre-amiral par ancienneté de service; mais n'ayant jamais pu apprendre la langue russe, il obtint, en 1790, sa démission avec la pension attachée à son grade, et il se retira en Angleterre. Son congé portoit que la pension lui avoit été accordée en considération, sur-tout, du service signalé rendu par lui à l'impératrice en incendiant la flotte turque à Tschesmé.

Loin de s'occuper à arrêter les progrès de l'incendie, les équipages turcs n'avoient songé qu'à se sauver. Plusieurs matelots s'enfuirent dans des chaloupes, d'autres se jetèrent à la nage, et tous ceux qui gagnèrent la terre se dispersèrent dans les campagnes et se livrèrent, envers les malheureux habitans, à des excès que les Russes eux-mêmes n'auroient peut-être pas pu surpasser. On fut obligé de faire marcher des troupes pour s'opposer à ces brigands qui étoient prêts à piller et à brûler la ville de Gallipoli, lorsque le grand-visir Moldavangi-Ali-Pacha, nouvellement rappelé de son exil, les dispersa. Constantinople offroit alors le plus affreux spectacle. La peste y faisoit mourir chaque jour plus de mille personnes. Des déserteurs et des scélérats mettoient sans cesse le feu dans quelque quartier, pour pouvoir impunément se livrer au pillage; et ils eurent même une fois l'audace de se rassembler dans le faux-

1770.

1770. bourg de Péra, et d'en venir aux mains avec les Janissaires, dont le sabre en extermina un grand nombre. On craignoit, en même-temps, que les Russes ne forçassent le passage des Dardanelles, et le baron de Tott fut chargé d'y établir de nouvelles batteries pour en défendre l'approche.

Après l'anéantissement de l'escadre turque, les Russes allèrent mouiller à Paros, d'où ils pouvoient aisément dominer toutes les mers de la Grèce, et où il ne paroissoit pas un seul vaisseau qui ne leur rendît hommage.

Les Turcs étoient d'autant plus inquiets du voisinage d'un tel ennemi, que la rébellion avoit éclaté dans plusieurs parties de leur Empire. Les Pachas de la Caramanie, presque toujours en mésintelligence avec la Porte, profitoient de ses désastres pour se soustraire entièrement à son autorité. La partie de la Syrie, qui est au-dessous de Sidon et de Tripoli, les imitoit, et le vieux Scheik Daher sou-

levoit tout le pays qui s'étend depuis Acre jusqu'aux plaines d'Esdraelon et aux frontières de l'Egypte. 1770.

Mais parmi les chefs qui se signalèrent par leur rébellion contre le grand-seigneur, celui qui, sans doute, se montroit le plus redoutable et qui pouvoit le mieux servir la Russie, étoit Ali-Bey. Elevé du rang de simple mamelouk à celui de bey, il se distingua par son courage, et éprouva, très-jeune encore, les faveurs et les disgraces de la fortune. Les rivaux de son pouvoir parvinrent à l'éloigner du Caire; mais il y rentra bientôt en vainqueur et les en bannit à son tour. Il savoit que la Porte lui avoit été opposée, et, animé d'un ressentiment implacable, il ne désiroit que de pouvoir contribuer à la ruine de l'empire ottoman. L'arrivée des escadres russes sembla lui offrir une favorable occasion de satisfaire sa vengeance.

Peut-être n'y a-t-il jamais eu d'entreprise, dans un pays éloigné, plus

1770. heureuse que celle des Russes sur les côtes de l'Asie mineure. Mais peut-être aussi n'y a-t-il jamais eu de généraux plus ignorans, plus incapables d'apprécier le caractère des nations étrangères, plus jaloux d'une vaine représentation et plus adonnés à la débauche, qu'Alexis Orloff et ses principaux officiers. S'ils avoient su profiter de leurs victoires et de la supériorité de leurs forces, la Syrie et l'Egypte étoient à jamais perdues pour l'empire ottoman.

Ali-Bey s'empressa de les inviter à soutenir sa rebellion, et à lui envoyer des troupes pour l'aider à chasser les Turcs de l'Egypte. Mais au lieu de le seconder, Alexis Orloff s'amusa à lui demander de reconnoître l'impératrice pour sa souveraine.

Un jeune négociant vénitien, nommé Carlo Rosetti, s'étoit emparé de la confiance du Bey, et fut le premier dont il se servit pour traiter avec les Russes. Personne n'étoit plus disposé, ni

ni plus propre à faire réussir une pa- 1770.
reille négociation. Orloff ne sut pas en profiter. Négligeant les instructions, que cet italien rusé pouvoit lui donner, et le rebutant par ses hauteurs, il employa des grecs, des juifs qui le trompèrent. Il se méfia d'Ali-Bey, et le força, par ses détours, à se méfier de lui.

Ce ne fut que peu de temps avant de quitter l'Archipel, qu'Alexis Orloff envoya Plescheïeff[1] en Egypte. Plescheïeff fut favorablement accueilli du Bey. Il se flatta d'en tirer un parti avantageux pour les Russes ; mais il étoit trop tard. La paix vint interrompre ses négociations.

[1] Plescheïeff obtint par la suite le grade de contre-amiral. — Il a écrit une relation de son voyage en Egypte ; mais il n'y parle pas de l'argent qu'il donna au cophte Risk, pour se ménager la faveur d'Ali-Bey. Plescheïeff est aujourd'hui à la tête de la marine russe. C'est un homme instruit, qui a beaucoup voyagé et d'un mérite rare parmi les Russes. Catherine II ne l'aimoit pas, parce qu'il paroissoit fort attaché à Paul Pétrowitz.

1770. Un courrier adressé directement à l'impératrice, lui porta la nouvelle de l'incendie de la flotte turque; de sorte qu'elle fut la première à Pétersbourg instruite de cet événement. Le comte Ivan Tchernischeff, que l'impératrice avoit dès long-temps rappelé de Londres et chargé du département de la marine, étoit alors en querelle avec le collége de l'amirauté, et cette querelle avoit occasionné quelque retard dans l'expédition d'une affaire de peu de conséquence. L'impératrice se plaignit du retard et n'y songea plus. Elle connoissoit l'entêtement et l'extrême incapacité de Tchernischeff; mais elle lui laissoit sa place, parce qu'elle avoit pour principe de changer le plus rarement possible ses ministres et ses ambassadeurs. Lorsqu'elle fit venir Tchernischeff pour lui apprendre l'incendie de Tschesmé, le ministre croyant que l'impératrice ne vouloit que lui parler encore de sa querelle, s'écria en entrant : — « Je vous assure, madame,



Alexandre Tardieu del. et Sc. Rue de l'Abbé Sec. N°

» que ce n'est pas ma faute. » — « Oh ! 1770.
» je le sais bien, répondit-elle, mais,
» cela n'en est pas moins sûr ». — Hé-
» las ! oui, madame, et j'en suis bien
» fâché ». — « Quoi ! vous êtes fâché
» que les Turcs n'aient plus de flotte » ?
— lui répliqua-t-elle en riant ; et elle
lui communiqua aussitôt les dépêches
qu'elle avoit reçues.

La joie fut extrême à la cour de Pétersbourg. Des fêtes magnifiques furent données pour célébrer le triomphe de Tschesmé, et l'impératrice a fait depuis bâtir un palais[1] et jeter les fondemens d'une ville, pour consacrer la mémoire d'un si glorieux événement.

Alexis Orloff s'empressa de venir à 1771.
Pétersbourg[2] jouir de ses triomphes,
et demander de nouveaux moyens
pour étendre ses conquêtes dans l'Archipel. Dès qu'il parut, les fêtes furent renouvelées, et l'impératrice le

[1] Ce palais s'appelle Kikriki. On y voit les portraits de tous les souverains de l'Europe.

[2] Il y arriva le 15 mars 1771.

— décora du grand cordon de Saint-
1771. George.

Il proposa au conseil un plan d'après lequel il devoit se rendre maître de toute la Grèce et enlever l'Egypte à l'empire Ottoman. Il dit enfin qu'il franchiroit le périlleux passage des Dardannelles, et qu'il ne lui falloit pour cela que dix millions de roubles. — « Je vous en accorde vingt, ré» pondit aussitôt Catherine, car je » veux que rien ne vous manque ». — On ordonna en même temps l'armement d'une nouvelle escadre pour renforcer celle qui étoit déjà dans l'Archipel.

Fier de la faveur de l'impératrice, des victoires dont il s'attribuoit l'honneur et de celles qu'il se promettoit de remporter, Alexis Orloff partit de Pétersbourg pour retourner dans l'Archipel. S'étant arrêté quelque temps à Vienne, il y étala un luxe extravagant et s'y livra à des indiscrétions bien peu dignes du ministre d'une princesse

aussi dissimulée que Catherine. Un soir qu'il soupoit chez l'ambassadeur de Russie avec une nombreuse société, il parla de la révolution qui avoit fait perdre le trône à Pierre III. Personne n'osoit lui faire la moindre question sur la mort du malheureux tzar. Alexis Orloff la raconta de son propre mouvement; et voyant que tous ceux qui l'écoutoient frémissoient d'horreur, il crut se justifier du crime qu'il avoit commis, en disant : — « Qu'il étoit bien triste pour un homme » qui avoit autant d'humanité que » lui, d'avoir été contraint de faire » ce qu'on lui avoit commandé ». — Mais ce repentir ne pouvoit paroître sincère. Le caractère d'Alexis Orloff étoit trop connu; et toute sa conduite prouve qu'un meurtre ne l'effrayoit pas. 1771.

En quittant Vienne, Alexis Orloff alla rejoindre l'escadre russe qui l'attendoit à Livourne; et quoique délabrée, cette escadre continua à ruiner

1771. la marine et le commerce des Turcs. L'impératrice avoit chargé Alexis Orloff de lui faire faire en Italie quatre tableaux qui représentassent les combats de son escadre et l'incendie de la flotte turque. Orloff s'adressa à un peintre célèbre, nommé Hackert. Cet artiste lui ayant dit qu'il n'avoit jamais vu sauter un vaisseau, le Russe n'hésita pas à lui en donner le spectacle, et risqua d'incendier la rade de Livourne pour fournir au peintre le moyen de rendre, avec plus de vérité, le désastre du Capitan-Pacha et de l'amiral Spiridoff[1].

Des extravagances ne sont pas toujours des crimes. Mais il n'est point de crime, dont l'extravagant Alexis Orloff ne fût capable. A son départ de Pétersbourg, il avoit reçu de Catherine l'ordre de lui envoyer une jeune

[1] Ces quatre tableaux se voient aujourd'hui dans la salle d'audience de Pétershof. Ce sont les plus mauvais ouvrages d'Hackert, qui étoit, sans contredit, un très-habile paysagiste.

infortunée qu'on avoit dérobée à la tyrannie. Orloff ne sut que trop bien accomplir cet ordre barbare. 1771.

J'ai déjà dit que l'impératrice Elisabeth avoit eu trois enfans de son mariage clandestin avec le grand-veneur Alexis-Grégoriewitz Razoumoffsky. Le plus jeune de ces enfans étoit une fille, élevée sous le nom de princesse Tarrakanoff. Le prince Charles Radziwill, instruit de ce secret, et irrité de ce que Catherine fouloit aux pieds les droits des Polonais, pensa que la fille d'Elisabeth lui fourniroit un moyen éclatant de se venger. Il crut qu'il n'opposeroit pas en vain à la souveraine, dont les armées désoloient sa malheureuse patrie, une rivale que le nom de sa mère devoit rendre chère aux Russes; peut-être son ambition lui suggéra-t-elle encore de plus orgueilleuses espérances : peut-être se flatta-t-il de pouvoir un jour partager le trône sur lequel il vouloit faire monter la jeune

1771. Tarrakanoff. Quoi qu'il en soit, il gagna les personnes chargées de l'éducation de cette princesse, l'enleva et la conduisit à Rome [1].

Catherine, avertie de cet enlèvement, s'efforça de rendre inutiles les desseins du prince Radziwill. Profitant de ce qu'il étoit le chef de la confédération des mécontens, elle fit saisir tous ses biens, et le mit dans la nécessité de vivre du produit des diamans et des autres effets précieux qu'il avoit emportés en Italie. Ces ressources furent bientôt épuisées. Radziwill partit pour en aller chercher de nouvelles en Pologne, et laissa la jeune Tarrakanoff à Rome, sous la garde d'une seule gouvernante, et dans un état très-gêné. A peine il fut rentré dans sa patrie, qu'on lui offrit de lui rendre ses biens, à condition qu'il ramèneroit en Russie la fille d'Elisabeth. Il refusa de se soumettre à

[1] En 1767. Mademoiselle de Tarrakanoff avoit alors environ douze ans.

cette indignité ; mais il eut la foiblesse de promettre qu'il ne s'occuperoit plus d'elle. A ce prix, Catherine lui pardonna. 1771.

Alexis Orloff, chargé d'exécuter les volontés de l'impératrice, se hâta, en arrivant à Livourne, de tendre un piége à la princesse Tarrakanoff. L'un[1] de ces intrigans, qui sont si communs en Italie, se rendit aussitôt à Rome; et, après avoir découvert la demeure de la jeune Russe, il se présenta chez elle sous le nom et le costume d'un officier de cette nation. Il se dit d'abord amené par le seul désir de rendre hommage à une princesse dont le sort intéressoit tous ses compatriotes. Il feignit d'être extrêmement touché du dénuement dans lequel il la trouvoit. Il lui offrit des secours que le besoin la força d'accepter; et le perfide pa-

[1] C'étoit un napolitain, nommé Ribas, qui depuis est parvenu en Russie au grade de vice-amiral de la Mer Noire, et dont il sera encore parlé dans cette Histoire.

1771. rut bientôt à cette infortunée, ainsi qu'à la femme qui la servoit, un sauveur que le ciel daignoit leur envoyer.

Quand il crut avoir suffisamment gagné leur confiance, il déclara qu'il étoit chargé par le comte Alexis Orloff d'offrir à la fille d'Elisabeth le trône qu'avoit occupé sa mère. Il dit que les Russes étoient mécontens de Catherine; qu'Orloff sur-tout ne pouvoit lui pardonner son ingratitude et sa tyrannie; et que si la jeune princesse vouloit accepter les services de ce général, et l'en récompenser par le don de sa main, elle ne tarderoit pas à voir éclater la révolution qu'il avoit préparée.

Des propositions si brillantes auroient dû faire ouvrir les yeux à la princesse Tarrakanoff, sur la pefidie de celui qui les lui faisoit. Mais son inexpérience et sa candeur ne lui permettoient pas de soupçonner le crime. D'ailleurs, le langage de l'émissaire d'Alexis Orloff sembloit analogue aux

idées qu'elle avoit reçues du prince Radziwill. Elle se croyoit destinée au trône ; et toutes les chimères qui avoient rapport à cette opinion ne pouvoient que la flatter. Elle se livra donc à l'espérance la plus trompeuse, et répondit avec reconnoissance à celui qui ne lui parloit que pour la perdre. 1771.

Quelque temps après, Alexis Orloff vint à Rome. Son émissaire l'avoit annoncé. On l'accueillit comme un bienfaiteur. Cependant quelques personnes, à qui la princesse et sa gouvernante firent part du bonheur qu'on leur promettoit, les invitèrent à se tenir en garde contre les desseins d'un homme dont la scélératesse étoit dès long-temps connue, et qui, sans doute, avoit trop de raisons de rester fidelle à l'impératrice, pour vouloir conspirer contr'elle. Loin de profiter de ces conseils, la princesse eut l'imprudente franchise d'en parler à Alexis Orloff, qui se justifia avec facilité, et mit encore plus de dissimulation et d'adresse

1771. dans sa conduite. Non content de flatter l'ambition de la jeune Russe, il se para d'une fausse passion pour elle et parvint à lui en inspirer une très-véritable. Dès qu'il en fut certain, il la conjura de s'unir à lui par des nœuds sacrés. Elle eut le malheur d'y consentir; et ce fut même avec joie que l'infortunée promit d'accomplir un hymen qui devoit consommer sa ruine. Elle croyoit que le titre d'épouse d'Alexis Orloff la mettroit invinciblement à l'abri des perfidies qu'on avoit voulu lui faire craindre. Elle ne soupçonnoit pas qu'un homme pût abuser de la religion et des titres les plus sacrés, pour perdre une innocente victime. Mais étoit-il de religion, étoit-il de titre sacré, pour le barbare qui la trompoit? Celui qui étrangla le malheureux Pierre III, pouvoit-il craindre de déshonorer la fille d'Elisabeth[1]?

[1] On peut comparer le sort de la jeune Tarrakanoff à celui de la fille de Sejan : .... *A carnifice laqueum juxtà, compressam...* Tacit. An. liv. V.

Feignant de vouloir que la cérémonie du mariage se fît suivant le rit de l'église grecque, il aposta des brigands subalternes qui se déguisèrent en prêtres et en gens de loi. Ainsi la profanation se réunit à la fourberie, contre la foible et trop confiante Tarrakanoff. 1771.

Lorsqu'Alexis Orloff fut devenu l'époux, ou plutôt le ravisseur de cette malheureuse princesse, il lui représenta que le séjour de Rome l'exposoit à être trop remarquée, et qu'elle feroit bien d'aller attendre dans quelqu'autre ville d'Italie, le moment où éclateroit la conjuration qui devoit l'appeler au trône. Croyant ce conseil dicté par l'amour et par la prudence, elle répondit au perfide Orloff, qu'elle le suivroit par-tout où il voudroit la conduire. Il la mena aussitôt à Pise, où il avoit fait louer depuis quelques tems un magnifique palais. Là, il continua à la traiter avec beaucoup de marques de tendresse et de respect. Mais

1771. il ne la laissoit approcher que par des gens qui lui étoit vendus, et quand elle alloit au spectacle ou à la promenade, il l'accompagnoit toujours lui-même.

La division de l'escadre russe, aux ordres du contre-amiral Greig, venoit de rentrer dans le port de Livourne. En apprenant cette nouvelle à la princesse, Alexis Orloff lui dit qu'il avoit besoin de se rendre à Livourne pour donner quelques ordres, et lui offrit d'être du voyage. Elle y consentit d'autant plus aisément qu'on lui avoit déjà beaucoup vanté la beauté du port de Livourne et la magnificence des vaisseaux russes. Imprudente! plus elle approchoit du terme, où Orloff devoit accomplir son horrible projet, plus elle croyoit à la tendresse, à la sincérité de ce traître.

Elle partit de Pise avec sa suite accoutumée. En arrivant à Livourne, elle descendit chez le consul anglais, Dyck, qui lui avoit fait préparer un

appartement dans sa maison, et qui la reçut avec les marques du plus pro- 1771.
fond respect. La femme du contre-amiral et celle du consul se hâtèrent de se rendre auprès d'elle et ne la quittèrent plus. Elle se vit bientôt environnée d'une cour nombreuse, qui prévenoit ses moindres désirs et ne sembloit occupée qu'à lui procurer sans cesse des plaisirs nouveaux. Dès qu'elle sortoit, le peuple se précipitoit sur son passage. Au spectacle, tous les regards se fixoient sur sa loge. Tout conspiroit à la séduire. Tout écartoit l'idée d'un danger qui étoit si près d'elle.

Il est sans doute pénible de croire qu'un consul, un amiral anglais, et leurs épouses aient pu être assez vils, assez inhumains, pour entraîner au piége, avec des respects et des caresses perfides, une victime dont la jeunesse, la beauté, l'innocence auroient dû toucher les cœurs les plus insensibles. Tout prouve, cependant,

1771. qu'ils étoient de moitié dans le complot tramé contr'elle, et qu'ils ne s'efforçoient de lui inspirer de la confiance, que pour la trahir avec plus de sureté.

La jeune Tarrakanoff étoit si loin de soupçonner son malheur, qu'après avoir passé quelques jours au milieu des amusemens et des dissipations, elle demanda elle-même à visiter l'escadre russe. On applaudit à cette idée. Les ordres furent aussitôt donnés et le lendemain, au sortir de table, tout fut prêt au rivage pour recevoir la princesse. Elle s'y rendit; on la fit entrer dans une chaloupe superbement pavoisée. Le consul, sa femme et celle du contre-amiral Greig s'y assirent avec elle. Une seconde chaloupe portoit le contre-amiral et Alexis Orloff, et une troisième, remplie d'officiers russes et anglais, fermoit le cortége. Les chaloupes quittèrent le rivage à la vue d'un peuple immense, et furent accueillies de l'escadre, au bruit

des instrumens, des salves d'artillerie et des houras répétés. Quand la princesse approcha du vaisseau, où elle devoit entrer, on en descendit un fauteuil magnifique, dans lequel on la fit asseoir, et on la hissa doucement à bord, en lui observant que c'étoient des honneurs particuliers qu'on lui rendoit. 1771.

Mais à peine est-elle entrée dans le vaisseau que ses mains sont chargées de fers. En vain, elle implore la pitié du cruel Orloff, qu'elle appelle encore son époux. En vain elle se jette à ses pieds et les arrose de ses larmes. Le barbare ne daigne pas même lui répondre. On la descend à fond de cale. Le lendemain le vaisseau fait voile pour la Russie.

En arrivant à Pétersbourg, la jeune victime fut renfermée dans la forteresse, et traitée de la manière la plus barbare. Six ans après, les eaux de la Newa [1] mirent un terme à ses in-

[1] Au mois de décembre 1777, un vent de

1771. fortunes : elle fut noyée dans sa prison [1].

Cependant, les habitans de Livourne ; qui avoient vu la princesse s'embarquer, apprirent bientôt avec horreur qu'au lieu d'une fête, dont elle croyoit jouir à bord de l'escadre, elle n'y avoit trouvé que des fers. Le Grand-Duc de Toscane, Léopold, dont on venoit de violer si indignement le territoire, écrivit sur le champ à Vienne et à Pétersbourg ; pour se plaindre de cet outrage. Mais Alexis Orloff brava, insolemment, et les

sud-sud-ouest fit refluer la Baltique dans la Newa, avec une violence extraordinaire ; les eaux montant à 10 pieds au-dessus de leur niveau, firent périr plusieurs vaisseaux.

[1] L'intéressant auteur des *Mémoires secrets sur l'Italie*, qui a imprimé avant moi une partie de ces détails, croit que la jeune Tarrakanoff expira sous le bâton des satellites de Catherine ; mais un homme qui est bien instruit de ce qui s'est passé depuis plusieurs années à Pétersbourg, m'a assuré qu'elle périt comme je viens de le rapporter.

plaintes de Léopold et l'indignation publique. 1771.

Une aventure arrivée à cet homme féroce pendant son séjour à Rome, sert également à faire connoître son caractère. Un soir qu'il soupoit dans une maison[1] où l'on avoit rassemblé une nombreuse société, il voulut faire parade de sa force extraordinaire. Il écrasa facilement dans sa main divers morceaux de cristal et de fer. Il mit ensuite entre deux de ses doigts, une pomme qu'il brisa en plusieurs morceaux. Le duc de Glocester, frère du roi d'Angleterre, étoit à table, un des éclats de la pomme frappa ce prince au visage et le blessa. Tous les spectateurs furent extrêmement touchés de cet accident. Alexis Orloff, seul, n'en parut pas ému, et ne daigna pas même faire la moindre excuse au duc.

Quelques Anglais avoient eu l'indignité de tremper dans le complot

[1] Chez la marquise Gentili Bocca Paduli.

d'Alexis Orloff; mais d'autres étoient
1771. bien éloignés de l'approuver. Ils rougissoient même de servir sous lui et demandèrent leur congé. L'amiral Elphingston fut de ce nombre[1]. Greig le remplaça[2].

[1] Lorsqu'Elphingston parut à la cour de Pétersbourg pour prendre congé de l'impératrice, il étoit vêtu de son uniforme de capitaine de vaisseau de la marine britannique. Il mourut quelques temps après son retour en Angleterre. Alors les deux plus jeunes de ses trois fils allèrent offrir leurs services à Catherine II, et furent accueillis avec distinction. L'un d'eux, devenu gendre de l'amiral Kruse, commandoit un vaisseau contre les Suédois, à la bataille de Hogland. Il combattit pendant quatre heures, le brave vice-amiral Wachtmeister, qui ne se rendit qu'à l'amiral russe, montant un vaisseau de cent canons. Le capitaine Elphingston fut si affecté de n'avoir pas pu prendre Wachtmeister, qu'à son retour à Cronstadt, il en mourut de chagrin.

[2] Greig commandoit le vaisseau que montoit Alexis Orloff, ce qui lui valut les bonnes grâces de l'impératrice.

LIVRE SEPTIÈME.

ARGUMENT.

Le Prince Dolgorouky entre en Krimée. — Peste à Moskow. — Enlèvement du Roi de Pologne. — Congrès de Foksani. — Wassiltschikoff devient Favori de l'Impératrice. — Grégoire Orloff est écarté de la Cour. — Conférences de Bukharest. — Premier démembrement de la Pologne. — Paix de Kaïnardgi. — Émigration des Eleuths. — Renvoi de Wassiltschikoff. — Premier mariage de Paul Pétrowitz. — Diderot à Pétersbourg.

QUOIQUE souvent vaincues, les armées ottomanes se recrutoient aisément, et résistoient aux efforts des Russes. C'étoit une hydre terrible, dont les têtes se multiplioient sous les coups de Romanzoff et de ses lieutenans. Le général russe Weisseman 1771.

1771. traversa le Danube et battit les Turcs près d'Isaccia. Bientôt le grand-visir le força de repasser le fleuve et s'avança vers Bukharest avec une armée de cent mille hommes. Là, les Turcs furent complètement victorieux. Mais ils n'eurent pas long-temps à se réjouir de ce succès. Dans trois combats successifs, les Russes reprirent l'avantage.

Le grand-visir se retira dans les montagnes des Bulgares ; et Romanzoff, abandonnant la rive droite du Danube, prit ses quartiers d'hiver dans la Moldavie et la Walachie.

Le Khan de Krimée combattoit vaillamment pour les Turcs. Catherine résolut de s'en venger, et d'enlever ce secours à son ennemi. Elle avoit depuis long-temps des intelligences en Krimée. Ses émissaires travailloient sourdement à semer la division parmi les Tartares, et à faire perdre au Khan la confiance de ses sujets. Ils y réussirent. Bientôt la va-

leur acheva ce qu'avoit commencé l'intrigue. 1771.

Les fameuses lignes de Perekop avoient cédé quarante ans auparavant à l'intrépidité de Munich. Instruits par cet exemple, les Khans de Krimée rendirent ce passage plus difficile. Cependant ni un fossé de soixante-douze pieds de large, et de quarante-deux de profondeur, ni cinquante mille Tartares, qui le défendoient, ne purent arrêter le prince Dolgorouky. En franchissant cette barrière, ce général se rendit maître de toute la Krimée; et pour prix de sa victoire, il reçut, de l'impératrice, le surnom de Krimsky[1].

[1] Cet usage est ancien et commun en Russie. Le prince Dolgorouky reçut le surnom de *Krimsky*, *le* maréchal Romanzoff celui de *Zadounaysky*, c'est-à-dire, Transdanubien; Alexis Orloff celui de *Tscheschmensky*; le maréchal Souwaroff celui de *Rimnisky*; comme le fameux duc Alexandre avoit autrefois reçu celui de *Newsky*, pour avoir triomphé des Suédois sur les bords de la Newa.

1771. Le Khan, forcé d'abandonner son pays, pour ne pas tomber au pouvoir du vainqueur, se retira sur les terres de la Turquie. Le prince Dolgorouky fit aussitôt élire un nouveau Khan; mais celui-ci n'étoit pas encore tel qu'il le falloit aux Russes, et il ne tarda pas à se détacher de leur parti.

Le grand-seigneur, indigné de ce qu'Abaza Pacha, et quelques autres commandans Turcs, avoient lâchement abandonné la Krimée, leur envoya le fatal cordon, et fit exposer leurs têtes sanglantes à la porte du sérail.

L'abandon de la Krimée par les commandans Turcs, ne fut pas la seule perfidie dont la Porte eût alors à se plaindre. Elle venoit de conclure[1], avec la cour de Vienne, un traité secret, par lequel cette cour s'engageoit à prendre les armes offensivement pour elle, à condition qu'elle lui payeroit les frais de la guerre, et qu'elle lui restitueroit à la paix une

[1] Le 6 juillet.

partie

partie de la Walachie et quelques autres territoires autrichiens qu'elle avoit conquis. Fidelle à ces promesses, la Porte commença par payer à la cour de Vienne cinq millions de florins impériaux [1]. La cour de Vienne s'en servit aussitôt : mais à la honte de la foi chrétienne, ce fut pour se préparer à tourner ses armes contre la Porte même, et à se réunir avec la Russie. 1771.

Depuis quelque temps un fléau terrible désoloit l'intérieur de la Russie. Triste fruit des victoires des Russes, la peste avoit été apportée de Bender à Moskow [2]; et l'ignorance des méde-

[1] Cette somme fait douze millions et demi tournois. Quelques personnes prétendent que la Porte ne compta que six mille bourses, ou neuf millions tournois. Mais le procédé de la cour de Vienne n'en est pas moins odieux.

[2] La peste avoit déjà fait de grands ravages dans les armées russes. Quelques généraux de cette nation contribuèrent à étendre ce fléau, en défendant d'en prononcer le nom. Stoffeln,

1771. cins et la superstition du peuple furent cause qu'elle y fit d'affreux ravages. Les médecins crurent d'abord que cette maladie n'étoit qu'une fièvre épidémique; et le peuple qui vit que les médecins ne savoient pas la guérir, les poursuivit de tous côtés et les força de se cacher, pour se dérober à sa fureur [1]. Quelqu'un prétendit qu'une image de la vierge, qui étoit à la porte

qui commandoit à Yassi, obligea la plupart des chirurgiens à déclarer par écrit que la maladie qui régnoit dans l'armée étoit une fièvre pourprée : mais il ne tarda pas à être lui-même victime de son opiniâtreté. Le peu de précautions fit périr une immense quantité de soldats; et il y en eut beaucoup qui furent atteints de la contagion, en volant les effets de ceux qui en étoient morts.

[1] Ce qui prouve combien ce peuple étoit à la fois ignorant et cruel, c'est que quelques-uns de ceux qui poursuivoient les médecins, ayant rencontré un maître de danse italien, et s'imaginant que comme étranger il devoit être du nombre de ces docteurs, lui cassèrent un bras et une jambe.

du Kremlin, avoit la vertu de garantir de la contagion. Aussitôt elle fut environnée de monde et chargée d'offrandes. Mais comme beaucoup de personnes, déjà attaquées de la peste, se mêloient dans la foule, elles communiquèrent leur maladie à celles qui ne l'avoient pas encore. Ambroise, archevêque de Moskow, voyant tout ce qu'un pareil concours avoit de dangereux, fit enlever l'image du lieu où elle étoit placée; le peuple devint furieux[1], et accusant l'archevêque 1771.

[1] Il est difficile d'imaginer jusqu'où va le fanatisme des Russes pour les images des saints. Ils rendent à Saint-Nicolas presqu'autant d'honneurs qu'à Dieu même. Après Saint-Nicolas, le premier objet de leur vénération est Saint-Serge. Chacun a parmi eux son saint particulier, auquel il s'adresse au besoin. Quand les voisins d'un homme voient qu'il réussit dans la culture de ses champs ou dans son commerce, ils lui payent un certain prix pour qu'il leur prête l'image du saint à qui ils attribuent sa prospérité. Alors, on offre au saint emprunté toute sorte de respects et d'offrandes. Il y a des Russes qui ne vont point à leurs

1771. d'inhumanité, de sacrilége, et même de vouloir s'approprier les fonds de la vierge, il enfonça les portes d'un monastère, où ce prélat avoit cherché un asile. L'archevêque crut échapper alors à la rage de la multitude, en se cachant dans le sanctuaire, où, suivant le rit grec, les prêtres seuls ont droit d'entrer. Par malheur, un enfant le vit passer et se hâta de le dire. Le peuple se précipite dans l'église, s'empare du vieillard, le traîne à la porte pour l'égorger. Le malheureux archevêque voyant qu'il ne peut éviter la mort, conjure ses assassins de le laisser monter à l'autel,

travaux, sans emporter leur saint; et si un étranger arrive alors chez eux, et demande à saluer le saint, la femme répond qu'il est aux champs, ou en voyage. Malgré cela les paysans russes sont très-tolérans. — « Votre dieu, » disent-ils à ceux qui ne sont pas de la même » religion qu'eux, votre dieu vous ordonne » de le servir ainsi : le nôtre, nous ordonne » différemment. »

1771.

pour communier encore une fois. Ils y consentent et regardent tranquillement ce vénérable prélat accomplir sa pieuse cérémonie. A peine a-t-il achevé, qu'ils s'élancent de nouveau sur lui, le conduisent hors de l'église et le massacrent avec barbarie[1].

L'impératrice avoit déjà envoyé des secours pour arrêter les progrès de la contagion; mais ils étoient restés sans effet. Il falloit un homme dont l'autorité contînt le peuple et l'assujétît à des précautions et à une propreté qu'on ne connoît guère en Russie. Grégoire Orloff eut le courage d'aller braver la peste et la superstition. Il se rendit à Moskow avec une promptitude extraordinaire. Il défendit et empêcha toute espèce d'assemblée. Il visita lui-même les personnes attaquées de l'épidémie; il leur procura

[1] Les soldats de la police arrivèrent trop tard pour sauver l'archevêque; mais ils arrêtèrent les principaux coupables qui furent empalés.

1771. les secours dont elles manquoient; et il eut soin, sur-tout, d'ordonner aux chirurgiens et aux officiers par qui il étoit secondé, de faire brûler, en leur présence, les vêtemens des malades qui périssoient victimes de ce terrible fléau. La maladie céda enfin aux soins multipliés de Grégoire Orloff et au froid de l'hiver. Mais elle avoit déjà coûté la vie à près de cent mille habitans de Moskow[1].

A son retour à Pétersbourg, Grégoire Orloff retrouva, en Catherine, une amante et une souveraine reconnoissante: cette princesse fit ériger un arc de triomphe[2] et frapper une médaille, pour rappeler à la postérité le

[1] Il y mourut, pendant quelque temps, de 7 à 800 personnes par jour. On compte que, du mois de décembre 1771 au mois de décembre 1772, la peste fit périr en Russie 133,299 personnes.

[2] L'arc de triomphe est à l'entrée de Tzarsko-Zélo, et on y lit cette inscription : — « Moskow » délivré de la contagion par Orloff. »

service qu'il venoit de rendre à son pays. 1771.

La peste n'avoit pas seulement attaqué l'intérieur de la Russie ; les armées russes et ottomanes qui combattoient sur les bords du Danube, en étoient infectées. Elles la répandirent en Pologne ; et c'est ce qui accéléra l'invasion que méditoit depuis long-temps le roi de Prusse.

L'impératrice appésantissoit de plus en plus le joug qu'elle avoit imposé à la Pologne. Ses troupes poursuivoient de tous côtés les confédérés de Bar, et pilloient ou ravageoient leurs possessions. Cette princesse partageoit elle-même le butin. On enleva la fameuse bibliothèque du prince Radziwill, dépôt précieux de l'histoire lithuanienne, et on la transporta à Pétersbourg, d'où, sans doute, elle ne sortira plus. Mais dans le temps même où s'exerçoit un si odieux brigandage, Catherine envoyoit à Warsowie des déclarations dans lesquelles elle ne

1771. parloit que de son équité, de sa bienfaisance et du désir qu'elle avoit de pacifier la Pologne.

Les Polonais, irrités de la tyrannie des Russes, faisoient sans cesse de nouveaux efforts pour s'y soustraire. Ils croyoient leur malheureux roi d'accord avec l'impératrice, et dans cette persuasion, ils désiroient de se venger sur lui des maux qu'elle leur faisoit. Les confédérés avoient élu pour général, un noble polonais, nommé Pulawsky, homme intrépide et si passionné pour la liberté, qu'il ne balançoit pas à servir, par des crimes, la plus juste des causes.

Pulawsky résolu à s'emparer de la personne du roi, confia l'exécution de son projet à trois autres confédérés[1] dont il connoissoit l'intelligence et l'audace. Après avoir[2] fait serment, entre les mains de leur général, de lui

[1] Lukawsky, Strawensky et Kozinsky.

[2] Une partie de ces détails est tirée d'un mémoire de Wraxal.

livrer le roi ou de le tuer, s'ils ne pouvoient le lui amener vivant, les trois 1771.
chefs et quarante dragons déguisés en paysans, pénétrèrent par différens côtés dans Warsowie. Ils apprirent, le dimanche suivant[1], que le roi devoit passer la soirée chez le prince Czartorynski, son oncle. Alors quelques-uns d'entr'eux allèrent se poster en dehors de la ville, tandis que les autres se mirent en embuscade sur le passage du roi. Vers les dix heures du soir ce prince, accompagné de quatorze ou quinze personnes, et ayant un de ses aides de camp dans sa voiture, s'en retournoit au palais, lorsque tout à coup les conjurés s'avancèrent et dirent au cocher d'arrêter. Plusieurs coups de pistolets furent au même instant tirés sur la voiture. Un heiduque tomba percé[2] d'une balle. Le reste de la suite du roi, sans excepter l'aide de camp, prit la fuite.

[1] Le 3 septembre.

[2] Il mourut le lendemain.

Un des assassins tira un coup de pis-
1771. tolet sur le roi, et perça son chapeau. Un autre lui porta un coup sur la tête, et lui fit une profonde blessure. Ensuite ils le prirent au colet et le traînèrent entre leurs chevaux par les rues les plus obscures. Voyant bientôt qu'il perdoit la respiration, et qu'il lui étoit impossible de les suivre à pied, ils le firent monter à cheval; et quand ils furent au bord du fossé qui entoure Warsowie, ils le forcèrent à le franchir avec eux. Le cheval que montoit le roi tomba et se cassa la jambe. Le roi fut blessé au pied. On donna à ce prince un autre cheval. Un des chefs lui arracha l'ordre de l'Aigle noir de Prusse, et la croix de diamans qui y étoit attachée. Alors, la plupart des conjurés se dispersèrent. Sept d'entr'eux seulement, sous les ordres de Kozinsky, restèrent auprès du roi, et errèrent long-temps avec lui dans les ténèbres, en tâchant d'éviter les chemins frayés. Bientôt ils

se trouvèrent dans une forêt qui n'est éloignée de Warsowie que d'une lieue. 1771.
Quelques patrouilles russes se firent entendre. Les conjurés furent effrayés et s'enfuirent. Le roi demeura seul avec Kozinsky. Mais n'osant appeler du secours, de peur que Kozinsky ne le tuât, il chercha à lui persuader de le laisser échapper. Kozinsky hésita long-temps. Son serment l'arrêtoit. Enfin, il se rendit aux sollicitations du roi, et après s'être mis à genoux pour lui demander pardon, il le conduisit dans un moulin, qui n'étoit qu'à peu de distance. Le roi, sans se faire connoître, écrivit aussitôt un billet qu'il fit porter, par un paysan, au colonel de ses gardes.

Warsowie étoit dans la consternation. On avoit trouvé le chapeau du roi tout couvert de sang; on croyoit ce prince mort. Mais dès qu'on apprit qu'il étoit échappé à ses assassins, on se livra aux transports de la joie.

Plusieurs des brigands furent pris,

1771. et périrent sur l'échafaud. Kozinsky obtint sa grâce. Il se retira en Italie, où le roi lui assura une pension. Quant au général Pulawsky [1], il publia un manifeste dans lequel il déclara qu'il n'avoit aucune part à l'attentat commis contre le monarque polonais. Personne ne crut à cette déclaration.

Le danger qu'avoit couru Stanislas-Auguste, fournit aux Russes un nouveau prétexte de poursuivre les confédérés de Bar, et de préparer le démembrement de la Pologne. Mais falloit-il des prétextes à Catherine ? On verra bientôt qu'elle s'étoit arrangée de manière à pouvoir s'en passer.

1772. Les Russes et les Ottomans avoient également besoin de la paix. Leurs armées, affoiblies par des combats

[1] Pulawsky passa depuis en Amérique. Il commanda une légion au service des Etats-Unis, et étant allé voir M. d'Estaing au siège de Savannah, en 1779, il fut tué par un boulet de canon, à côté de ce général.

sans nombre, par les fatigues et par la contagion, se recrutoient toujours et diminuoient toujours davantage. L'escadre d'Alexis Orloff dominoit encore sur les mers de la Grèce ; mais le long séjour des Russes dans un climat si différent du leur, et les excès auxquels ils s'étoient livrés, leur avoient occasionné une maladie épidémique, qui menaçoit de faire périr jusqu'au dernier matelot de leurs équipages. Le nouveau Capitan-Pacha, Gazi Hassan, jaloux de venger les désastres de sa marine, préparoit dans Constantinople de nouveaux armemens, et se flattoit d'opposer aux Russes une escadre plus formidable que celle que les flammes avoient dévorée. Le chevalier de Tott, officier français au service de la Porte, triomphoit de l'ignorance des Turcs, et avoit mis dans leurs arsenaux un ordre et une activité dangereuse pour leurs ennemis. Le vaillant Mussum-Oglou étoit monté, pour la seconde fois, au poste de grand- 1772.

1772. visir, et avoit repris le commandement de l'armée du Danube. Malgré cela les deux puissances négocioient par l'entremise des ministres d'Autriche et de Prusse. On convint d'un armistice[1], et on indiqua un congrès à Foksani.

Cette occasion parut favorable aux projets de Grégoire Orloff. Il brigua l'honneur d'aller traiter avec les plénipotentiaires du divan. Depuis longtemps il désiroit de partager le trône qu'il avoit assuré à Catherine. Il crut, en donnant la paix aux Russes, acquérir des droits éternels à leur reconnoissance, et applanir les difficultés qu'on avoit opposées à son hymen : mais ce fut précisément ce qui en fit naître de nouvelles.

Catherine avoit beaucoup aimé Orloff et l'aimoit encore. Orloff, au contraire, n'avoit jamais été attaché à

[1] Cet armistice fut signé par le ministre russe, Simolin, et par Seï d'Abdulkerim Effendi Muckabedladai, grand notaire du divan.

Catherine que par complaisance et par ambition. Long-temps énorgueilli des 1772.
faveurs de sa souveraine, il se montra jaloux de les mériter: mais quand il crut y avoir acquis assez de droits, son zèle se refroidit, et ces faveurs semblèrent même lui être souvent à charge. Plus Catherine faisoit d'efforts pour le ramener vers elle, plus il paroissoit empressé de s'en éloigner et de chercher ailleurs des charmes qu'il ne trouvoit plus en elle. Cette princesse étoit humiliée des froideurs d'un ingrat, et irritée de ses infidélités. Mais elle tenoit encore à lui par de si puissans liens, qu'elle n'osoit songer à les rompre. Bobrinsky [1], sur-tout, lui rendoit cher l'amour d'Orloff. Elle le faisoit élever dans la maison du chambellan Schkourin [2],

[1] C'est le fils qu'elle avoit eu de Grégoire Orloff.

[2] Ce Schkourin, devenu chambellan par le crédit de Grégoire Orloff, avoit été stopnik ou chauffeur de poêles.

1772. et elle alloit souvent le voir sous un nom emprunté et en se déguisant de manière à n'être pas reconnue.

Un jour qu'elle venoit de quitter cet enfant, et qu'elle cherchoit comment elle pourroit guérir Orloff de son inconstance, elle crut en avoir trouvé le moyen en l'épousant secrètement. Elle le lui proposa. Orloff rejeta avec hauteur cette proposition. Il répondit à l'impératrice qu'il ne se croyoit pas indigne de porter publiquement le nom de son époux, et de s'asseoir avec elle sur un trône qu'il lui avoit conservé. Catherine, étonnée, dissimula; mais elle vit dès-lors que l'orgueil de son favori pouvoit être funeste pour elle; et elle ne tarda pas à triompher d'un amour qui l'exposoit à trop d'humiliation.

Quoique Panin ne vécût pas dans une mésintelligence ouverte avec Grégoire Orloff, il n'en désiroit pas moins la disgrace de ce favori. Trop habile, et sans doute trop timide pour l'atta-

quer de front, il ne manquoit aucune occasion de lui porter quelque coup détourné. Orloff étoit loin de l'imiter. Il ne haïssoit guère, quoiqu'il fût beaucoup haï. Ses hauteurs lui avoient attiré un grand nombre d'ennemis; sa faveur lui en avoit fait bien davantage. Tous furent satisfaits de le voir s'éloigner de la cour, et l'impératrice partagea la joie de ses courtisans. Elle espéra que son absence achèveroit de détruire le reste d'ascendant qu'il avoit conservé sur elle. 1772.

Panin, qui épioit avec soin les goûts de cette princesse, ne tarda pas à s'appercevoir qu'elle regardoit souvent avec complaisance un sous-lieutenant des gardes, nommé Wassiltschikoff. Aussitôt il songea à se servir de ce jeune homme pour perdre Orloff. Zaker Tchernischeff[1], à qui l'arrogance du favori étoit encore plus

[1] Frère de cet Ivan Tchernischeff, qui fut d'abord ambassadeur à Londres, puis ministre de la marine.

1772. odieuse qu'à Panin, seconda avec joie le projet de ce ministre. L'un et l'autre pensèrent que le Grand-Duc, qui n'ignoroit pas qu'Orloff osoit aspirer au trône, ne pourroit voir qu'avec satisfaction tout ce qui tendroit à l'en écarter. On chercha donc à exciter le nouveau penchant de l'impératrice. On lui peignit en même temps Orloff comme un ambitieux, qui n'avoit désiré d'aller négocier la paix à Foksani, que pour trahir la Russie, et devenir indépendant, en se ménageant la souveraineté de la Moldavie et de la Walachie. Il fut d'autant plus aisé de le rendre suspect à cette princesse, qu'elle trouvoit chaque jour son rival plus à son gré.

Wassiltschikoff plaisoit, parce qu'il étoit jeune et robuste : mais il manquoit d'esprit, de talens, d'expérience, même de hardiesse. Peut-être n'auroit-il jamais pu réussir seul auprès de l'impératrice. On ne le laissa pas sans appui. Le prince Baratinsky,

savant dans l'art de l'intrigue, ne lui épargna ni les conseils, ni les démarches [1]. Wassiltschikoff en profita. Sa docilité lui tint lieu de mérite. L'impératrice fut si satisfaite de lui, qu'elle le nomma son chambellan, lui fit des présens magnifiques, et le traita souvent en public avec une familiarité qui laissoit aisément appercevoir leur intelligence. 1772.

Lorsque Catherine avoit proposé à l'orgueilleux Orloff de l'épouser en secret, ce favori s'étoit flatté que son refus ne feroit qu'irriter le désir de cette princesse, et que l'accès du trône en deviendroit plus facile pour lui. Accoutumé à un amour, dont il avoit les gages les plus tendres, il ne croyoit pas pouvoir perdre le cœur de l'impératrice. Que dut-il donc penser quand il apprit qu'elle avoit profité

[1] Le prince Baratinsky, l'un des assassins du malheureux Pierre III, se chargea de ménager la première entrevue de l'impératrice avec le nouvel amant.

1772. de son absence pour choisir un nouvel amant[1] ? Il en frémit d'abord d'étonnement et de colère. Mais bientôt son orgueil le consola. Il pensa que sa présence suffiroit pour ranimer un feu qu'il croyoit mal éteint. Plein de cette idée, il oublia les négociations, la paix, tous les intérêts de l'empire, partit de Foksani sans même en demander la permission à l'impératrice, et arriva aux portes de Pétersbourg. Au moment où il s'y présenta, l'officier de garde s'avança vers sa voiture, et lui montra l'ordre qu'il avoit de ne pas le laisser entrer dans la capitale. Orloff garda un profond silence, et prit le chemin de Gatschina, l'une de ses maisons de campagne[2].

Deux jours seulement avant qu'Orloff arrivât à Pétersbourg, on avoit été informé qu'il avoit quitté Foksani.

[1] Le général Pohlmann, son ami, lui expédia un courrier pour le lui apprendre.

[2] La même qui a, depuis, appartenu au Grand-Duc Paul Pétrowitz.

Ce retour soudain causa beaucoup d'inquiétude à la cour. L'impératrice, 1772.
qui connoissoit la violence d'Orloff, et qui craignoit qu'il ne se présentât malgré elle, donna ordre qu'on doublât la garde du palais et qu'on mît des sentinelles à la porte de son nouveau favori. Non encore rassurée par ces précautions, elle fit changer les serrures de ses appartemens, dont Orloff avoit la clef. Tant de soins étoient inutiles. Orloff ne devoit inspirer aucune crainte. Dès qu'on sut qu'il étoit disgracié, il ne lui resta plus de partisans, et ses ennemis se montrèrent de toutes parts.

Orloff vit tout le danger de sa situation. Son courage n'en fut point ébranlé. On prétend même qu'il fit alors armer Pugatscheff, qui lui étoit dès long-temps dévoué, et dont il avoit préparé la rebellion, pour se rendre plus nécessaire à Catherine, et l'obliger à l'épouser. Quoi qu'il en soit, quand le comte Zakar Tchernischeff

1772. vint, au nom de l'impératrice, lui demander la démission de ses emplois, il la refusa fièrement. Cette princesse pouvoit aisément punir le sujet qui résistoit à ses volontés; elle préféra de traiter avec indulgence l'amant qu'elle avoit long-temps chéri. On négocia avec Orloff. Vaincu par les égards que sa souveraine daignoit encore lui montrer, il consentit à s'éloigner de Pétersbourg, et à aller voyager pendant quelque temps en Europe. Pour prix de sa soumission, il reçut cent mille roubles comptant, le brevet d'une pension de cent cinquante mille, une vaisselle d'argent magnifique, et une terre avec six mille paysans. Il avoit déjà obtenu un diplome de prince de l'empire. Catherine voulut qu'il en prît le titre, flattée, sans doute, que son ancien amant parût aux yeux des nations étrangères avec un éclat digne de la faveur dont il avoit joui[1].

[1] Grégoire Orloff étala le plus grand faste dans ses voyages. Il parut à Paris avec un

Le parti que prit Catherine, sembloit annoncer quelque foiblesse : mais 1772.
il étoit conforme à son caractère. Cette princesse, dont l'ame étoit si ferme et si hautaine, savoit plier quand son intérêt l'exigeoit. Elle sentit qu'en punissant Orloff, elle effrayeroit tous ceux qui l'avoient servie. Elle voulut leur persuader que sa reconnoissance survivoit même à ses affections.

Le congrès de Foksani[1] s'étoit entamé de manière à donner l'espoir

habit dont les boutons étoient de gros diamans, et avec une épée garnie aussi de diamans ; à Spa, il éclipsa le duc de Chartres* et tous les autres princes qui s'y trouvoient, et sa partie effrayoit les plus intrépides joueurs. — Ensuite il se montra à Versailles à un bal donné à l'occasion du mariage de madame Clothilde vêtu d'un simple frac de gros drap, prétendant sans doute finement se moquer de la cour de France.

[1] Le congrès s'ouvrit le 2 août. Les plénipotentiaires étoient sous des tentes ; et les conférences se tenoient dans un kiosk, que les Russes avoient fait construire.

* Connu depuis sous les noms de d'Orléans et d'Égalité.

1772. d'une paix prochaine. Les ministres ottomans présentèrent aux Russes des tapis superbes, des étoffes très-fines et des armes excellentes; et Osman Effendi, qui le premier porta la parole, dit: — « Que le Grand-Seigneur » son maître, lui avoit recommandé » de servir Dieu et d'aimer la paix. »

Les Russes offrirent à Osman et à ses collègues des pierreries élégamment montées, divers bijoux en or et de très-belles fourrures. Ensuite ils lui répondirent qu'ils aimoient aussi la paix et la justice. Cependant ils demandèrent de si grands sacrifices, que les Turcs en furent révoltés. Après beaucoup de propositions inutiles, les plénipotentiaires se séparèrent.

Quelque temps après, les négociations recommencèrent à Bukharest, entre le maréchal Romanzoff et le grand-visir Mussum-Oglou. Ces deux guerriers, qui avoient si souvent combattu l'un contre l'autre, n'ignoroient pas combien leurs armées avoient besoin

besoin de repos, mais leurs conférences furent aussi infructueuses que celles de Foksani. Le terme de l'armistice étoit expiré. Les pacificateurs ne songèrent plus qu'à la guerre. 1772.

Pendant tout le temps des négociations, on avoit fait des préparatifs pour combattre. Les Russes avoient conclu avec le nouveau khan de Krimée, un traité par lequel ce prince se reconnoissoit indépendant du grand-seigneur, et se mettoit sous la protection de l'impératrice. La Porte, indignée de la défection des Tartares, non moins que de la cession qu'ils avoient faite aux Russes, des forteresses de Kertsch et de Jeni-Kalé, envoya dans la mer Noire une forte escadre de galiottes et de chebecs. L'impératrice y avoit déjà une flotte de frégates, et elle y fit passer plusieurs officiers anglais et hollandais [1], sous

[1] Du nombre de ces derniers étoit Kingsbergen, marin habile et brave, devenu, depuis, amiral en Hollande.

1772. le commandement de l'amiral Sinawin.

Mais un objet plus important occupoit en ce moment Catherine. Elle se voyoit enfin prête à recueillir le fruit des troubles et des divisions qu'elle avoit semés parmi les Polonais. L'on a vu que, dès long-temps d'accord avec le roi de Prusse, elle laissa à ce prince le soin de faire consentir la cour de Vienne au démembrement de la Pologne. Elle étoit d'ailleurs bien sûre qu'elle n'auroit que peu d'obstacles à vaincre de la part des autres puissances. La France avoit alors un ministre peu prévoyant [1]. L'Angleterre étoit enchaînée à la Russie par son commerce. Les états voisins de la Baltique pouvoient être jaloux de voir les Russes et les Prussiens acquérir des ports sur cette mer, mais aucun d'eux

[1] Le duc d'Aiguillon, qu'on avoit mis à la tête du ministère des affaires étrangères, étoit plus propre à suivre des intrigues de boudoir et des cabales de courtisan, qu'à peser les intérêts de l'Europe et à soutenir la gloire de la nation française.

n'avoit ni le moyen, ni la témérité de s'y opposer. Les Ottomans étoient-ils 1772.
plus à craindre? Etoient-ils en état de donner des secours à la Pologne, lorsqu'ils savoient si mal se défendre eux-mêmes, et qu'ils se voyoient attaqués dans toutes les parties de leur vaste empire? Catherine ne redoutoit enfin que le refus de la cour de Vienne: Frédéric lui promit l'accession de cette cour.

Ce prince pouvoit, sans rien hasarder, faire une pareille promesse. Il connoissoit dès long-temps, par le rapport de ses ministres, le caractère de l'héritier de la maison d'Autriche.

Lorsqu'en 1769, Joseph II eut une entrevue avec lui à Neiss, en Silésie, le monarque prussien, profitant de l'ascendant que lui donnoient son expérience et sa gloire, proposa au jeune empereur le premier partage de la Pologne. Joseph II, flatté d'étendre sa domination, vit avec joie le projet du roi de Prusse; mais il ne voulut

point s'engager à y concourir, avant
1772. d'en avoir parlé au vieux prince Kaunitz, dont les conseils le dirigeoient. Kaunitz applaudit au projet spoliateur. Quelque temps après [1], les deux monarques eurent une seconde entrevue à Neustadt, en Autriche, et le démembrement de la Pologne fut résolu.

La peste, qui ravageoit les frontières de la Pologne, avoit, dès l'année précédente, fourni au roi de Prusse l'occasion de faire avancer ses troupes jusques dans la Prusse polonaise. L'empereur eut le même prétexte pour faire entrer les siennes dans les provinces qui étoient le plus à sa convenance.

Joseph II sembloit devoir donner des secours aux confédérés de Bar. Son dernier traité l'obligeoit même de s'unir avec les Turcs contre les Russes; mais ce prince avoit des desseins tout différens, et il sut si bien dissimuler, que les confédérés, abusés par ses pro-

[1] En 1770.

messes, regardèrent long-temps comme leurs défenseurs, les soldats qui venoient envahir leur pays. 1772.

Les armées étrangères s'étendoient d'un bout à l'autre de la Pologne, et agissoient également contre les confédérés, qui furent bientôt obligés de se disperser. Le plus grand nombre rentra dans ses foyers. Le reste alla porter chez les nations étrangères ses plaintes et ses malheurs.

L'Europe entière avoit les yeux fixés sur la Pologne. On ne pouvoit concevoir pourquoi trois puissances formidables envahissoient, en pleine paix, un pays dont les traités les plus solennels garantissoient l'indépendance. On cherchoit aussi quel pouvoit être l'objet des négociations continuelles qui occupoient ces puissances. On l'apprit enfin. Le ministre de l'empereur fut le premier qui notifia le traité de Pétersbourg au roi et au sénat de Pologne. L'ambassadeur de Russie et l'envoyé de Prusse leur présentèrent,

presqu'aussitôt, des déclarations à
1772. l'appui de ce traité[1].

[1] Voici la déclaration du baron de Stackelberg, ministre de Russie. On y voit quel langage insidieux et faux osoient tenir les désolateurs de la Pologne :

« Les puissances, voisines de la Pologne, » ont été si souvent entraînées dans les troubles, que les interrègnes ont excités dans » ce royaume, que le souvenir du passé a dû » les engager à s'occuper sérieusement des » affaires de cet état, lors même que par la » mort du roi Auguste III, le trône étoit » devenu vacant. — Par cette considération » et pour prévenir les funestes effets des dissentions qui pouvoient s'élever à l'occasion de » cette dernière vacance du trône, la cour de » Pétersbourg s'est empressée à travailler à la » réunion des esprits, en faveur du candidat » qui pouvoit être, et le plus digne de trône » et le plus convenable à ses concitoyens et » à ses voisins. Elle s'est employée, en même » temps, à faire rectifier plusieurs abus dans » la constitution de l'état. — La cour de » Berlin a secondé les démarches de son alliée; » et la cour de Vienne voulant concourir de » son côté au succès de vues aussi louables, » pour éviter le danger d'augmenter peut-être

Les Polonais indignés crièrent à l'injustice. Ils réclamèrent l'interven- 1772.

» les embarras, en augmentant le nombre de
» ceux qui se mêleroient intérieurement des
» affaires de la Pologne, a jugé à propos de
» prendre le parti de la neutralité, non-seu-
» lement à cet égard, mais aussi à l'égard de
» la guerre qui s'est allumée par la suite entre
» la Russie et la Porte Ottomane.

» De toutes ces mesures, on a eu la satis-
» faction de voir résulter l'élection libre et lé-
» gale du roi Stanislas-Auguste * actuellement
» régnant, ainsi que plusieurs établissemens
» utiles. Tout paroissoit annoncer à la Polo-
» gne et à ses voisins, une tranquillité des
» plus solides pour l'avenir. Mais malheureu-
» sement lorsqu'on devoit tout espérer de cet
» état de choses, l'esprit de discorde, en
» s'emparant d'une partie de la nation, dé-
» truisit en un moment toutes ces espérances.
» Les citoyens s'armèrent les uns contre les
» autres. Des factieux usurpèrent l'autorité lé-
» gitime. Ils en abusèrent au mépris des loix,
» du bon ordre et de la sureté publique. Jus-
» tice, police, commerce, jusqu'à la culture des

* Et c'étoit aux Polonais que le ministre Stackelberg osoit dire que l'élection de Poniatowsky avoit été libre et légale !

1772. tion de toutes les puissances garantes du traité d'Oliva, traité qui leur avoit

» terres, tout fut détruit. Les liaisons naturelles entre les nations limitrophes, font déjà éprouver aux puissances voisines de la Pologne, les plus malheureux effets de tous ces désordres. Ils les obligent, depuis long-temps, à des mesures de précaution les plus coûteuses, pour assurer la tranquillité de leurs propres frontières, et ils les exposent, par l'incertitude des sujets de la destruction de ce royaume, au danger de voir peut-être altérer l'amitié et la bonne harmonie qui subsistent entr'elles. — Rien n'est, par conséquent, plus urgent qu'un prompt remède à tant de maux, dont les états plus limitrophes éprouvent dès à présent les contre-coups les plus fâcheux....... Tant de raisons de la plus grande importance ne permettent pas à sa majesté le roi de Prusse, à sa majesté l'impératrice reine de Hongrie et de Bohême et à sa majesté impériale de toutes les Russies, de différer plus long-temps à prendre un parti décisif dans une circonstance aussi critique. — Ces puissances ont arrêté entr'elles de travailler, sans perdre de temps et d'un commun accord, à ramener la tranquillité et le bon ordre

assuré l'intégrité de leur territoire, et qu'on a long-temps regardé comme 1772.

» en Pologne, et à y établir, sur un fondement » solide, l'ancienne constitution de cet état, » et les libertés de la nation.

» Mais, comme en empêchant dans ce » moment la ruine et la décomposition ar- » bitraire de ce royaume, par un heureux effet » de l'amitié et de la bonne intelligence qui » règnent actuellement entr'elles, elles ne sont » pas en droit de pouvoir compter sur un » égal succès; elles ont des prétentions con- » sidérables sur plusieurs possessions de la ré- » publique; elles ne peuvent pas se permettre » de les abandonner au sort des événemens. » Elles ont donc arrêté et déterminé entr'elles » de faire valoir en même temps leurs anciens » droits et leurs prétentions légitimes, que » chacune d'elles sera prête à justifier en temps » et lieu.

» En conséquence, sa majesté le roi de » Prusse, sa majesté l'impératrice reine de » Hongrie et de Bohême et sa majesté l'im- » pératrice de toutes les Russies, s'étant com- » muniqué réciproquement leurs droits et » prétentions, et s'en faisant raison en com- » mun, prendront un équivalent qui y soit » proportionné, et se mettront en possession

la grande charte du Nord. Quelques-
1772. unes de ces puissances firent des représentations, non moins inutiles que les plaintes des Polonais. Non contentes de s'être déjà emparées d'une partie des provinces de la Pologne, les trois cours spoliatrices demandèrent qu'une diète leur fît solennellement la cessions de ces provinces.
1773. La diète fut convoquée sur le champ et s'assembla [1]. Les promesses

» effective des parties de la Pologne, les » plus propres à établir dorénavant entr'elles » une limite plus naturelle et plus sûre. Chacune des trois puissances se réservant de » donner par la suite un état de part, au » moyen de quoi, LEURS MAJESTÉS renoncent à tous les droits, demandes et prétentions, répétitions de dommages et intérêts; » qu'elles peuvent avoir à former, d'ailleurs, » sur les possessions et sujets de la république..... etc. »

A Warsowie, le 2 septembre 1772.

Signé, STACKELBERG.

L'on a vu depuis combien ces trois puissances ont été fidelles à leur renonciation!

[1] Le 19 avril.

et l'argent furent prodigués pour gagner les députés. Cependant la majorité de la diète refusa long-temps de consentir au démembrement. Irrités d'une résistance à laquelle ils ne s'étoient point attendus, les ministres des trois cours menacèrent la diète de toute l'animadversion de leurs souverains. Ils dirent qu'ils feroient arrêter et déposer le roi ; et leurs émissaires répandirent sourdement que si la diète ne cédoit pas, Warsowie seroit livrée au pillage. A force de manœuvres, on parvint à arracher le consentement de la diète. Elle rendit en même-temps un décret, pour borner à un petit nombre de jours le temps de ses séances[1], et elle nomma des commissaires pour arrêter, avec les ministres des trois cours, les conditions du partage. On doit bien penser que ces conditions furent dictées par les ministres. On les signa au mois de septembre suivant. 1773.

[1] Elle se sépara au mois de mai.

1773. Quelques nobles des provinces envahies, osèrent réclamer contre le traité, et publier des manifestes. Mais que pouvoient ces cris isolés contre des armées nombreuses ?

Avant la convocation de la diète, et pendant toute sa durée, le roi s'étoit hautement déclaré contre le partage. Malgré cela on prétendoit qu'il le favorisoit secrètement, et les personnes qui connoissoient son ancien dévouement à la Russie, ne se persuadoient pas qu'il pût y renoncer.

Aussitôt que l'accession au traité de partage fut votée, plusieurs des principaux membres de la diète se rendirent chez le roi, et lui reprochèrent vivement la ruine de leur pays. Ce prince leur répondit d'abord avec douceur. Mais voyant bientôt que sa modération ne servoit qu'à les enhardir et à les rendre plus injustes, il se leva, jeta son chapeau par terre, et leur dit fièrement : — « Messieurs, je suis las de vous entendre.

» Le partage de notre malheureux 1773.
» pays est une suite de votre ambition,
» de vos dissentions, de vos disputes
» éternelles. C'est à vous seuls que
» vous devez attribuer vos malheurs.
» Pour moi, quand il ne me res-
» teroit qu'autant de terrein que ce
» chapeau peut en couvrir, je serois
» pourtant encore, aux yeux de toute
« l'Europe, votre légitime, mais mal-
» heureux roi. »

Le démembrement de la Pologne lui fit perdre plus de cinq millions d'habitans. Le pays qui échut à la Russie et qui étoit le plus vaste, en contenoit dix-huit cents mille. Celui qu'eut l'Autriche, deux millions et demi, sur un territoire beaucoup moins étendu. La Prusse n'acquit que huit cent soixante mille ames [1] : mais

[1] La Russie acquit 3440 lieues carrées, l'Autriche 2700, et la Prusse 900. Le pays envahi par la Russie avoit pour limite la rivière de Wella, depuis sa source jusqu'à l'endroit où elle tombe dans le Niemen, et le

1773. elle en fut dédommagée par le commerce et le voisinage de la Vistule, et de la ville de Dantzick, dont Frédéric avoit déjà le projet de se rendre maître.

Les trois cours qui s'approprioient ainsi les dépouilles de la Pologne, songèrent en même-temps à la mettre dans l'impossibilité de reprendre jamais ce qu'elles venoient de lui ravir. Quelque dangereuse que fût la forme de son gouvernement, elles voulurent la rendre encore plus mauvaise. Elles firent accorder aux commissaires de la diète, des pleins-pouvoirs pour travailler, d'accord avec elles ou leurs ministres, aux changemens qu'exigeoit

fleuve Benefina jusqu'à Rzcezyka, où il se jette dans le Dnieper. — L'Autriche prit toute la rive gauche de la Vistule, depuis les Salines jusqu'à l'embouchure du Wiroz, le palatinat de Belz, la Russie rouge et la plus grande partie de la Wolhynie. — Frédéric s'empara d'Elbing et de toute la Prusse polonaise, à l'exception des villes de Dantzick et de Thorn, qu'il a prises depuis.

la constitution de la république ; et sous le spécieux prétexte d'en corriger les défauts, ils les aggravèrent. 1773.

Après des conférences prolongées, on assembla une nouvelle diète, dans laquelle les ministres des trois cours proposèrent leur plan de réforme. La diète fut plus tumultueuse et plus indocile que celle qui l'avoit précédée ; et malgré l'influence du ministre de Russie, qui faisoit lire, par son secrétaire, le nouveau projet de constitution, ce projet fut d'abord rejeté. Il est trop curieux pour que je n'en rapporte pas ici les bases, ainsi que le préambule du mémoire captieux que les ministres des trois cours présentèrent en même-temps.

« Les cours sont si fort intéressées
» à la pacification de la Pologne, que
» pendant qu'on s'occupe à mettre les
» traités en état d'être signés et rati-
» fiés, leurs ministres ne croient pas
» devoir perdre un instant de cet
» intervalle précieux, pour rétablir

1773. » l'ordre et la tranquillité dans ce
» royaume. Nous allons donc com-
» muniquer à la commission, une
» partie de ces loix fondamentales, à
» l'acceptation desquelles nos cours
» ne permettront pas qu'on apporte
» aucun obstacle, ni retardement.

» 1°. La couronne de Pologne sera
» élective *à perpétuité*, et tout ordre
» de succession restera prohibé. Toute
» personne qui tenteroit d'enfreindre
» cette loi, sera déclarée ennemie de
» la patrie, et poursuivie en consé-
» quence.

» 2°. Les étrangers qui aspirent au
» trône, occasionnant le plus souvent
» des divisions et des troubles, en
» seront désormais exclus, et il sera
» passé en loi qu'à l'avenir il n'y aura
» qu'un polonais de race, né gentil-
» homme, qui puisse être élu roi de
» Pologne et grand-duc de Lithuanie.
» Le fils ou petit-fils d'un roi ne pourra
» être élu immédiatement après la
» mort de son père, ou de son aïeul;

» et il ne pourra l'être qu'après l'in- 1773.
» tervalle de deux règnes.

» 3°. Le gouvernement de Pologne » sera et demeurera à perpétuité un » gouvernement libre, indépendant » et de forme républicaine.

» 4°. Les vrais principes de ce gou- » vernement consistant dans une » exacte observation des loix, et dans » l'équilibre des trois ordres : savoir, » le roi, le sénat et la noblesse[1], il » sera établi un conseil permanent, » auquel le pouvoir exécutif sera at- » tribué. On admettra dans ce conseil » les personnes de l'ordre de la no- » blesse, qui avoient été exclues jus- » qu'ici de l'administration des affaires » dans l'intervalle des diètes, etc. »

Par ces loix, la maison de Saxe et les autres princes étrangers qui auroient pu conserver l'intégrité du reste de la Pologne, furent exclus du trône, le *liberum veto*, avec les autres dangereux priviléges de la noblesse réta-

[1] Le peuple est compté pour rien.

1773. blis, et tous les désordres perpétués.

Stackelberg étoit encore ambassadeur de Catherine à Warsowie [1]. Plus souple que Repnin, il n'avoit

[1] On sait que de tous les Polonais, le roi étoit celui pour lequel Stackelberg avoit le moins d'égards. Quand il se trouvoit en société avec ce prince, il se plaçoit sans façon devant lui, le dos tourné au feu et son habit retroussé. — Le roi rendit un jour visite à Stackelberg. Celui-ci tailloit au pharaon, et sans quitter son jeu, il se contenta de montrer un fauteuil au roi, en lui faisant signe de s'asseoir.

Stackelberg fut, depuis, ambassadeur à Stockholm, et s'y distingua par autant d'insolence qu'à Warsowie. Catherine ayant besoin de lui faire passer des dépêches importantes, lui expédia en courrier, un officier français nommé Deguienne, qui, après lui avoir remis ses paquets, lui dit poliment : — « J'espère » que votre excellence voudra bien me per- » mettre de lui faire ma cour, pendant mon » séjour à Stockholm ». — Stackelberg lui répondit froidement : — « Oui, je le permets. »

Il est bon d'observer qu'à Pétersbourg, Stackelberg étoit le plus rampant des courtisans, non-seulement auprès de l'impératrice, mais auprès du favori.

ni moins d'orgueil, ni moins d'intrigue. A force d'adresse et de corruption, il gagna la majorité des députés, et la diète approuva la nouvelle forme de gouvernement. Ce gouvernement pervers qu'établirent la Russie, l'Autriche et la Prusse, sembloit devoir être maintenu par ces puissances : mais elles ne tardèrent pas à profiter de ses vices pour l'anéantir. 1773.

Tandis que Catherine acquéroit, par des négociations, une partie des provinces de la Pologne, ses armées continuoient à ravager les frontières de la Turquie. La fortune ne leur fut pourtant pas toujours favorable. Quatorze mille Russes, qui tentoient de passer le Danube, à Giorgesn, se laissèrent surprendre par Daghestan-Ali, pacha, et six cents d'entr'eux restèrent prisonniers des Turcs. Le jeune prince Repnin [1] étoit de ce nom-

[1] Il étoit frère cadet de celui qui avoit été ambassadeur à Warsowie, et mourut peu après sa délivrance.

bre. Il fut conduit à Constantinople,
1773. et renfermé au château des Sept-Tours. Un Anglais, nommé Elliot, qui étoit au service de la Russie, se distingua à Giorgesn d'une manière extraordinaire. Il s'élança avec autant d'agilité que d'audace, par-dessus la tête et les sabres des Spahis, et tomba dans le fleuve, qu'il passa à la nage.

Le maréchal Romanzoff traversa le Danube, et marcha droit à Silistrie. Quatre-vingt mille Turcs étoient campés sur une hauteur voisine. Le général Weisseman les attaqua; ils se renfermèrent dans la ville. Romanzoff se présenta le lendemain. Le grand-visir avoit détaché de son armée cinquante mille hommes pour venir au secours de Silistrie. Romanzoff fit sa retraite pendant la nuit; mais il fut harcelé par les Turcs, qui lui tuèrent beaucoup de monde. Forcé de repasser le Danube, ce général alla camper auprès de Jablonitz, dans la Walachie.

Le grand-visir occupoit la rive gauche du Danube. Un détachement de son armée défit un corps considérable de Russes à Roskana. Ces combats particuliers étoient souvent à l'avantage des Ottomans. 1773.

Mécontente de voir que ses armées ne remportoient pas quelque nouvelle victoire, Catherine fit mander au maréchal Romanzoff de lui apprendre pourquoi il ne livroit pas bataille. Ce général répondit que c'étoit parce que le grand-visir avoit trois fois plus de monde que lui, et pouvoit fort bien tirer parti de cet avantage. — Aussitôt Catherine lui écrivit : — « Les Ro» mains ne demandoient jamais le » nombre de leurs ennemis, mais où » ils étoient, afin de les combattre. »

Mustapha III mourut, et Abd-Ul-Hamid [1], son frère, monta sur le trône 1774.

[1] Voici le portrait peu flatté que Catherine, en écrivant à Voltaire, traçoit elle-même de ces deux princes et de leur sœur ;

« ...... Aucun ministre étranger ne voit

de Constantinople. Les dernières an-
1774. nées du règne de Mustapha, avoient été marquées par de sanglans désastres. Son successeur essaya de relever la splendeur de la gloire ottomane. Il fit d'immenses préparatifs pour la campagne qui alloit s'ouvrir. Les armées turques furent portées de nouveau à quatre cents mille combattans.

Le maréchal Romanzoff reçut aussi beaucoup de renforts. Il résolut de passer encore le Danube et d'aller at-

» le Sultan que dans les audiences publiques. » *Mustapha* ne sait que le turc, et il est » douteux qu'il sache lire et écrire. Ce prince » est d'un naturel farouche et sanguinaire. On » prétend qu'il est né avec de l'esprit : cela » se peut ; mais je lui dispute la prudence ; il » n'en a point marqué dans cette guerre. — » Son frère est moins imprudent que lui ; » c'est un dévot. Il lui a déconseillé la guerre, » et je ne crois pas qu'on l'envoie jamais commander.

» Mais ce qui vous fera rire peut-être, c'est » que ces deux princes ont eu une sœur, qui » étoit la terreur de tous les bachas. Elle avoit,

taquer les Turcs. Ceux-ci lui disputèrent vaillamment le passage : mais leurs efforts furent inutiles. Le général Soltikoff[1] fut le premier qui atteignit la rive opposée. Souwaroff et Kamenskoï le suivirent de près. Les Turcs furent repoussés. Romanzoff campa bientôt aux portes de Silistrie. 1774.

Peu de jours après les Turcs attaquèrent Soltikoff. Ils étoient au nombre de vingt-cinq mille et ils combat-

» avant la guerre, au-delà de soixante ans.
» Elle avoit été mariée quinze fois; et lorsqu'elle manquoit de mari, le Sultan, qui
» l'aimoit beaucoup, lui donnoit le choix de
» tous les bachas de son empire. Or, quand
» un bacha épouse une princesse de la maison
» impériale, il est obligé de renvoyer tout son
» harem. Cette sultane, outre son âge, étoit
» méchante, jalouse, capricieuse et intrigante.
» Son crédit chez monsieur son frère étoit
» sans bornes, et souvent les bachas qu'elle
» épousoit, sans têtes; ce qui n'étoit point du
» tout plaisant pour eux : mais cela n'en est
» pas moins vrai. »

[1] Depuis feld-maréchal.

tirent long-temps avec la plus grande
1774. intrépidité : mais ils furent contraints de céder à l'intelligence et au courage des Russes.

Le même jour, Kamenskoï et Souwaroff battirent le Reis-Effendi, qui étoit à la tête de quarante mille Turcs, et ils lui enlevèrent son artillerie.

Tous ces revers désoloient les Ottomans. Parmi eux l'indiscipline et la révolte sont presque toujours la suite d'une défaite. Les troupes de l'armée du grand-visir s'égorgeoient entr'elles ou désertoient par gros détachemens. Ce général étoit campé à Schumla, et se trouvoit très-écarté des autres corps de l'armée Turque. Romanzoff, qui remarqua le désavantage de cette position, environna si bien le camp du visir, qu'il l'empêcha de communiquer non-seulement avec ses corps détachés, mais avec ses magasins. Le visir ne pouvant donc ni recevoir des secours, ni se retirer, ni combattre, se décida à demander la paix.

Les

Les plénipotentiaires s'assemblèrent aussitôt à Koudjouk-Kaïnardgi. Les Russes persistèrent dans les demandes qu'ils avoient faites au dernier congrès. Les Turcs y accédèrent ; et les préliminaires du traité furent signés [1] sur un tambour, par le maréchal Romanzoff, et le Kiaya du grand-visir ; car pour éviter de se retrouver en présence de son vainqueur, le fier Mussum-Oglou feignit d'être malade. Par ce traité, la Russie obtint une navigation libre sur la mer Noire et sur toutes les mers ottomanes, ainsi que le passage par le canal des Dardanelles, à condition pourtant qu'elle ne pourroit jamais avoir dans les mers de Constantinople, qu'un seul vaisseau armé. Elle conserva Azoph, Taganrok, Kinburn, et rendit le reste de ses conquêtes. L'indépendance de la Krimée fut une des principales clauses du traité, et celle qui coûta le plus aux Turcs. Certes, ils étoient loin de connoître 1774.

1 Vers le mois de juillet.

toute la politique de Catherine : mais
1774. ils sembloient pressentir qu'elle ne vouloit voir la Krimée indépendante que pour pouvoir mieux la rendre esclave.

Catherine eut donc le double avantage d'augmenter sa puissance et d'affoiblir son ennemi. Le commerce de la mer Noire et des échelles du Levant lui ouvrit une source d'immenses richesses. La protection qu'elle accorda aux Tartares, lui fournit les moyens de les diviser et de conquérir leur pays. L'acquisition de l'Ukraine polonaise la mit à même de porter, avec bien plus de facilité, la guerre sur le Danube, de faire trembler l'empire ottoman, et de consommer la ruine de la Pologne. La discipline établie parmi les Kosaques ajouta à ses armées une redoutable cavalerie. Les intelligences qu'elle conserva dans les îles de l'Archipel et dans la Walachie et la Moldavie, devinrent pour les Turcs une cause éternelle de trouble et d'inquiétude. Enfin, l'impéra-

trice vit s'étendre au loin son influence 1774.
et sa gloire.

Pour mieux s'assurer cet avantage, elle ne cessoit de récompenser ses généraux avec magnificence, et ses dons poursuivoient, dans toutes les contrées de l'Europe, les savans et les artistes qui jouissoient de quelque célébrité. Même dans le fort de la guerre, des bibliothèques, des collections de tableaux, de belles statues et de précieux monumens de l'antiquité, allèrent à grands frais enrichir Pétersbourg; et l'un des plus beaux diamans du monde [1], fut acquis pour la couronne impériale.

Mais pendant que Catherine sembloit jouir du sort le plus prospère, des plaies profondes désoloient l'in-

[1] Ce diamant pèse 779 carats. Un grec le porta d'Ispahan en Hollande et le déposa à la banque d'Amsterdam, jusqu'à ce qu'il trouvât un acquéreur. Catherine II le paya plus de cent mille livres sterling, et assura, en outre, au vendeur une pension de quatre mille roubles. Ce marché se fit en 1773.

1774. térieur de son empire. Ses finances étoient délabrées. Elle ne recevoit des secours des Anglais, qu'en accordant à leur commerce des avantages immenses. La peste avoit fait d'affreux ravages à Moskow et dans les pays adjacens. Cette horrible maladie dévora long-temps les armées russes; la flotte de l'Archipel n'en fut pas exempte. La révolte dévastant les provinces de Kasan, d'Astrakhan, d'Orenbourg, menaçoit Moskow; et une grande émigration[1] changeoit en déserts des contrées commerçantes.

[1] Cette émigration eut lieu vers la fin de 1770. Mais je ne l'ai rapportée qu'ici, pour ne pas interrompre le tableau de la guerre. Les Tourgouths partirent des bords du Wolga le 10 décembre 1770, et arrivèrent sur ceux de l'Ily le 9 août 1771. Ils firent environ 500 myriamètres, et près de la moitié de leur horde périt dans les déserts, ou en combattant d'autres hordes qui s'opposoient à son passage. Ils étoient, à leur départ de Russie, suivant leur expression, six cents mille bouches, et n'arrivèrent, sur les bords de l'Ily, qu'au nombre de trois cents mille.

Cette émigration mérite que l'on s'y arrête un moment. Elle peint le caractère d'une nation peu connue, et elle montre avec quelle injustice et quelle barbarie des commandans russes, osent traiter des hommes libres et paisibles. Une horde de six cents mille Tourgouths [1] faisoit paître ses nombreux troupeaux dans les plaines qu'arrose la Wolga, entre les provinces d'Astrakhan et de Kasan. Le gouverneur d'Astrakhan donna, à un lieutenant nommé Kischenskoï, l'inspection sur ces Tourgouths. Kischenskoï, homme excessivement avide, s'empara insensiblement d'une grande partie de leurs troupeaux, et les vendit à son profit. Ses exactions lui procurèrent bientôt une immense fortune. Mais son avidité n'en fut pas diminuée : il sembloit, au contraire, qu'elle augmentât à mesure qu'il acquéroit des moyens de la satisfaire. 1774.

[1] Les Russes les confondent avec d'autres hordes, sous le nom général de Kalmoucks.

1774. Le khan des Tourgouths étoit un vieillard vénérable[1], qui avoit versé son sang au service de la Russie. L'impératrice lui donna, pour récompense, son portrait dans un médaillon, entouré de brillans, et le khan le portoit suspendu à son cou. Un jour Kischenskoï, qui avoit déjà reçu beaucoup de présens du khan, osa lui en demander de nouveaux. Le vieillard indigné ne put s'empêcher de lui reprocher son injustice et toutes les vexations qu'il employoit pour ruiner les malheureux Tourgouths. Kischenskoï, qu'offensoit la vérité de ces reproches, osa donner un soufflet au kan, et ayant en même-temps ordonné à ses soldats d'arrêter le ministre[2] de ce prince, il lui fit infliger le supplice des battoges.

Le khan fit aussitôt partir quelques-uns des principaux Tourgouths pour porter ses réclamations à Pétersbourg.

[1] Il se nommoit Oubaché.

[2] Ce ministre porte le titre de *Saissan*.

Le ministre de la guerre Zakar Tchernischeff, qui protégeoit Kischenskoï, daigna à peine écouter ces envoyés. 1774.

Les Tourgouths avoient souffert tranquillement la rapacité et le brigandage de l'officier russe; mais ils ne purent endurer ni le mépris avec lequel il osoit traiter leur khan, ni l'injustice de la cour de Russie. Les prêtres et les anciens de la horde ayant tenu conseil, résolurent d'abandonner le territoire de l'empire russe, et de se retirer jusqu'au pied des montagnes du Thibet, patrie de leurs ancêtres. Le secret fut si bien gardé, qu'il y avoit déjà deux jours que les Tourgouths s'étoient enfuis, et avoient enlevé un petit détachement russe[1], qui étoit parmi eux, lorsque les autres russes s'en apperçurent. Trois régimens furent vainement envoyés

[1] Ce détachement étoit commandé par un officier, nommé Doudin, ou Toutin, qu'on croit français. L'officier et le détachement moururent en route.

1774. à leur poursuite. Les Tourgouths faisoient plus de diligence qu'eux, et les avoient, en outre, précédés de deux jours. Ces régimens errèrent long-temps dans les déserts, où une partie des soldats périt.

Lorsqu'on apprit à la cour de Pétersbourg l'émigration des Tourgouths, on nomma un conseil de guerre pour examiner la conduite du lieutenant-colonel Kischenskoï, et le juger. Mais ce conseil mit de la négligence dans l'instruction du procès. Kischenskoï employa une partie de ses rapines à se procurer des amis à la cour, ou à corrompre ses juges; et au grand scandale de la plupart des Russes, cet homme, qui avoit fait perdre à son pays six cents mille habitans, en fut récompensé par le titre de colonel.

Catherine fit redemander les Tourgouths à l'empereur de la Chine. Ce monarque répondit: — « Qu'il n'étoit » ni prince assez injuste pour livrer

» ses sujets à des étrangers, ni père » assez cruel pour chasser des enfans » qui rentroient dans le sein de leur » famille; qu'il n'avoit été instruit du » projet des Tourgouths, qu'au mo- » ment de leur arrivée; et qu'alors il » s'étoit empressé de leur faire rendre » les habitations qui leur avoient ap- » partenu de tout temps; qu'enfin » l'impératrice n'avoit point à se plain- » dre des Tourgouths, mais bien de » l'officier, qui osoit porter la main » sur le visage des khans et faire don- » ner les battoges à leurs ministres ».

1774.

Au milieu des grands intérêts qui l'occupoient, la cour de Pétersbourg ne négligeoit pas les petites intrigues. Parmi les soins qu'exigeoit le gouvernement, Catherine ne renonçoit pas aux plaisirs. Elle passoit souvent du conseil au bal et au théâtre, et des importantes séances du sénat aux plus frivoles amusemens. Elle donnoit audience aux ambassadeurs des puissances étrangères, sans avoir besoin

1774. de plus d'apprêt qu'elle n'en mettoit à recevoir ses courtisans, et elle dictoit une loi avec la même facilité qu'un billet de galanterie. Tranquille dans ses nouvelles amours, elle ne parloit jamais de celles qui les avoient précédées. Panin, Tchernischeff, Baratinsky s'applaudissoient de leur ouvrage.

Mais ce qui les tranquillisoit le plus étoit l'éloignement de Grégoire Orloff. Depuis près de cinq mois il voyageoit en pays étrangers. Ses ennemis se flattoient qu'il y resteroit au moins deux ans. Les émissaires qu'ils avoient attachés à ses pas, les instruisoient fréquemment de sa marche. On le croyoit en Hollande. On imaginoit qu'il alloit parcourir l'Angleterre, la France[1], l'Italie. Tout à coup il reparut à la cour de Pétersbourg. L'impératrice refusa de l'admettre en sa présence. Elle lui fit donner ordre de

[1] Ce fut quelques années après qu'il vint en France.

se rendre à Reval. Mais elle lui envoya, en même temps, des présens considérables, et elle combla d'honneurs et de caresses les amis les plus intimes de cet ancien favori. 1774.

Quel pouvoit donc être le motif de cette conduite? Catherine n'aimoit plus Orloff. Elle ne le craignoit plus; mais elle craignoit, elle haïssoit une faction qu'elle croyoit devoir se former à l'abri d'un nom [1] cher à l'empire, et redoutable pour Orloff. Elle vouloit opposer le parti de son ancien favori à cette faction, et se ménager l'appui d'un homme qui l'avoit déjà si bien défendue. Triomphante de ses ennemis, admirée de l'Europe, encensée par ses courtisans, cette princesse étoit souvent en proie à de vives inquiétudes; mais elle les cachoit avec soin. Elle appréhendoit de se voir renverser du trône, et elle formoit le projet d'agrandir encore ses états. Elle savoit qu'on en vouloit à

[1] Celui de Grand-Duc.

sa vie, et elle parloit avec gaieté de la longue carrière qu'elle espéroit de parcourir. Accoutumée à passer plusieurs heures par jour dans son cabinet, seule, occupée à lire ou à écrire, elle y trouva une fois un billet par lequel on la menaçoit de l'assassiner : jamais elle ne se montra plus confiante et plus tranquille.

Avide de toute sorte de gloire, elle savoit se contraindre sans cesse pour l'obtenir. Elle étoit dissimulée, vindicative, ingrate : on la croyoit sincère, clémente, généreuse. Le sang du malheureux Ivan fumoit encore, lorsque Catherine parut touchée du triste sort de la famille de ce Prince. Le duc Antoine-Ulric de Brunswick [1], et la régente Anne, son épouse, avoient eu,

[1] Le duc Antoine-Ulric de Brunswick naquit en 1714 et mourut à Kolmogor en 1781. — Il étoit frère du célèbre général prince Ferdinand, de la reine Julie-Marie, douairière de Danemarck, et de la reine de Prusse, épouse de Frédéric II.

après Ivan, deux fils et deux filles, qui naquirent en prison. La régente Anne mourut en couches [1]. Le duc Antoine-Ulric et les quatre enfans qui lui restoient, après avoir été traînés de cachots en cachots, vivoient renfermés dans un couvent de Kolmogor, petite ville située à douze ou quinze lieues d'Archangel. Sûre qu'elle n'avoit rien à redouter du Duc, Catherine lui fit offrir sa liberté, avec les moyens de se retirer en Allemagne. Ce prince refusa. — « Pourquoi irois-je, répon» dit-il, hors de l'empire russe faire » connoître l'excès de mes malheurs » et exciter une stérile pitié [2] ? » 1774.

[1] A Kolmogor, en 1746.

[2] Après la mort du duc Antoine-Ulric, qui arriva en 1781, ses deux fils et ses deux filles, dont l'aînée avoit déjà plus de 40 ans, furent transportés à Archangel, ensuite à Berghen en Norwège, et de là à Horsens, en Jutlande, où l'un des princes et l'une des princesses vivent encore. L'auteur de cette Histoire a beaucoup connu un homme qui avoit demeuré auprès d'eux. L'impératrice leur faisoit 30000 roubles

1774. Il y avoit déjà long-temps que Wasiltschikoff occupoit la place de favori. N'abusant de son crédit ni pour accumuler d'immenses trésors, ni pour nuire à ses rivaux, il n'excitoit point l'envie. L'impératrice louoit souvent sa modération, et cette qualité, si rare dans un courtisan, sembloit le lui rendre chaque jour plus cher. Mais tout à coup il cessa de lui plaire. Au moment qu'il venoit d'en recevoir des témoignages de tendresse, on lui porta un ordre de se rendre à Moskow. Il obéit. De nouveaux dons de l'impératrice l'accompagnèrent : mais ce

de pension. Le duc Antoine-Ulric avoit eu aussi dans sa prison, plusieurs enfans naturels, qu'on sépara des autres en Norwège, et qu'on ramena en Russie, où l'une des filles, nommée Amélie, épousa le lieutenant Karikin, qu'elle avoit connu dans sa prison. — L'on assure que lorsque ces divers enfans furent obligés de se quitter en Norwège, leurs regrets furent extrêmement touchans, et que c'est cette séparation qui occasionna la mort d'Elisabeth, la plus jeune des princesses.

n'étoit qu'une récompense d'usage; le cœur n'y avoit point de part [1]. 1774.

Soit qu'Orloff eût été secrètement rappelé de Reval, soit que le séjour de cette ville lui fût insupportable, il vint encore se montrer à la cour. L'impératrice ne l'en punit pas. Elle le reçut, au contraire, avec une apparence de joie. Fier de cet accueil et du souvenir de sa faveur passée, comptant encore sur le dévouement de ses créatures, qui étoient en grand nombre, il crut pouvoir reprendre ses honneurs et son crédit. Tandis qu'il en avoit joui, il avoit souvent paru les dédaigner. Dès qu'il en fut privé, il sentit qu'ils lui étoient nécessaires. Orloff, né dans l'obscurité et élevé dans la licence des casernes, s'étoit trouvé tout à coup porté par la fortune à un point d'élévation qui, en

[1] Wassiltschikoff resta vingt-deux mois en faveur. Je dirai plus bas à quoi se montoient les présens que lui fit Catherine, ainsi qu'à ses autres amans.

1774. augmentant son orgueil naturel, n'avoit ni changé ses goûts, ni poli ses mœurs. Onze ans passés auprès de l'impératrice, dans tous les rafinemens du luxe et des voluptés, ne l'empêchoient pas de braver l'intempérie des saisons, de s'exposer aux plus dures fatigues et de rechercher des plaisirs grossiers. Depuis qu'il n'occupoit plus la place de favori, il restoit possesseur de deux cent cinquante mille roubles de revenu, et d'un mobilier de trois cents mille; au lieu de tenir sa maison avec noblesse, avec magnificence, il menoit la vie d'un officier en garnison. Pouvant avoir chez lui une table délicatement servie, il mangeoit presque toujours avec les commensaux de la cour, lesquels faisoient fort mauvaise chère. Il n'étoit pas plus difficile en amour : il offroit indifféremment ses vœux à une grossière Finnoise, à une sauvage Kalmouke, ou à la plus jolie femme de Pétersbourg[1].

[1] Lorsque Grégoire Orloff étoit tout puis-

Jaloux de l'autorité dont jouissoient ses rivaux, et contemplant avec envie 1774.
le trône sur lequel il s'étoit long-temps flatté de s'asseoir, Orloff demanda qu'on le rétablît dans l'exercice de ses charges, et que celui qu'il accusoit d'être le premier auteur de sa disgrace, Panin, fût exilé. Orloff sembloit, en ce moment, avoir repris tout son ascendant sur le cœur de Catherine. Elle se montra à ses yeux avec toute la foiblesse de l'amante la

sant à la cour de Russie, il appeloit souvent Catherine par le diminutif de son nom, *Katinga* ou *Katouschka*. Au retour de son premier voyage, il conserva cette habitude. Il avoit amené de Hollande une espèce de docteur ou plutôt de farceur, nommé Janijossy, qui prenoit la même liberté. L'impératrice avoit de fréquens accès de tristesse dont ce médecin prétendoit la guérir; et quand il la trouvoit dans son humeur sombre, il lui disoit: — « Katinga, il faut être gai pour se bien porter, » et se promener pour être gai ». — Alors il lui donnoit le bras et lui faisoit parcourir les jardins du palais.

1774. plus tendre. Elle n'hésita pas à lui rendre ses emplois. Elle refusa pourtant d'exiler Panin, et se contenta de promettre qu'elle l'éloigneroit de la cour, dès que le Grand-Duc seroit marié.

Panin fut très-affligé de voir Orloff rétabli dans ses emplois. Mais il ne put s'en prendre qu'à lui seul, puisqu'il n'avoit rien fait pour l'empêcher. Heureux de la fortune et de la considération dont il jouissoit, vivant dans l'indolence au milieu des affaires, cherchant une société tranquille dans le tumulte de la cour, il ne se livroit que par accès au soin de nuire à ses rivaux, et, quoique plus habile qu'eux il les voyoit souvent triompher.

« Le comte Panin est un pauvre » homme, disoit un courtisan qui avoit » long-temps étudié son caractère. Il » n'aime que la mollesse et le boudoir. » L'on devient son ami, dès qu'on » fait semblant de rire de ses bons » mots, et qu'on lui fournit l'occasion

» d'exercer sa médisance. Il rit alors
» lui-même de tout son cœur, et il 1774.
» oublie les affaires d'état, les dépê-
» ches, les courriers, et les intrigues
» formées contre lui. »

Catherine songeoit depuis long-tems à marier le Grand-Duc; mais, comme ce prince sembloit être d'un tempérament foible et d'un caractère froid, elle craignit qu'il ne fût peu disposé à donner des héritiers à l'empire. Ses confidens travaillèrent bientôt à dissiper ses craintes. Ils engagèrent une jeune veuve polonaise, nommée Sophia Ocipowna Ouchakova Czartorynska[1], à faire l'essai de ses charmes sur le cœur du prince. Cette femme y consentit, et elle en eut un fils, auquel on donna le nom de Siméon Wélikoï[2].

[1] La veuve Czartorynska a épousé depuis le comte Grégoire Razoumoffsky, qui étoit avec elle à Paris, en 1788, et se retira à Lausanne au commencement de la révolution française.

[2] Siméon Wélikoï étoit doux et modeste.

1774. Dès-lors l'impératrice s'occupa de l'épouse qu'elle devoit donner au Grand-Duc. Elle fut pourtant un peu embarrassée dans son choix. Elle ne vouloit point d'une princesse qui pût devenir sa rivale, et qui, instruite par son exemple, osât tenter de lui enlever le trône et la vie. Il lui en falloit, au contraire, une qui n'eût ni les moyens, ni l'envie de se rendre redoutable. Elle arrêta ses regards sur les filles du landgrave de Hesse-Darmstadt. Ces princesses étoient trois sœurs. Catherine invita leur mère à les amener à sa cour. Quelque contraire que fût cette proposition à la dignité de la landgrave de Hesse-Darmstadt, elle accepta. Elle étoit am-

Il avoit été soigneusement élevé. Entré de bonne heure dans la marine, il servit dans la guerre de Suède sous le capitaine de vaisseau Treveuen. Il fut ensuite l'un des douze officiers que l'impératrice envoya en Angleterre pour se perfectionner. Employé sur un vaisseau anglais, il mourut aux Antilles, en 1797.

bitieuse. Elle n'écouta que l'espoir de placer une de ses filles sur le trône de Russie; et elle se rendit à Pétersbourg. L'impératrice la reçut avec magnificence, et la combla de présens [1]. Après avoir eu le temps de connoître les trois jeunes princesses, Catherine choisit pour épouse du Grand-Duc, la princesse Wilhelmine, qui, en embrassant le rit grec, prit le nom de Natalia Alexiewa, et fut unie à l'héritier des tzars.

1774.

Orloff et son parti espéroient que ce mariage seroit bientôt suivi de la disgrace de Panin. On lui fit ordonner de quitter l'appartement qu'il occupoit dans le palais, en qualité de gouverneur du prince. Ses amis trembloient. Les courtisans l'évitoient. Il se croyoit lui-même perdu. Son pupille eut la générosité de faire tête à l'orage. Il alla trouver sa mère, et lui représenta

[1] Elle exigea même que la landgrave lui permît de la défrayer de tout ce qu'avoit pu coûter son voyage.

1774. que Panin avoit été toujours fidellement attaché au service de l'empire, et qu'il seroit trop cruel pour lui d'être écarté de la cour, au moment où il avoit le plus de droit à attendre des récompenses. Cette démarche changea la résolution de l'impératrice. Au lieu d'envoyer à Panin l'ordre de s'éloigner, elle lui écrivit une lettre remplie de témoignages d'affection. Elle le remercia des soins qu'il avoit donnés à l'éducation du Grand-Duc, et le confirma dans le ministère des affaires étrangères.

Ceux qui ignoroient par quel motif l'impératrice avoit été déterminée à conserver Panin, trouvoient dans sa conduite une contradiction inexplicable. Orloff osa la lui reprocher. Elle ne l'en instruisit pas mieux. Ne voulant pas que ce favori sût qu'une mère avoit cédé aux sollicitations de son fils, elle lui dit qu'il falloit sacrifier l'agrément de renvoyer un ministre qui déplaisoit, au besoin qu'on avoit

de ses services. Toujours habile à déguiser ses sentimens, elle ne se faisoit point scrupule de tromper le favori qui se flattoit de posséder toute sa confiance. Quoiqu'elle parût lui avoir rendu sa première tendresse, elle portoit secrètement dans son cœur une passion qui ne tarda pas à éclater. Elle vouloit pour la seconde fois éloigner Orloff : mais elle le ménageoit encore. 1774.

Parmi les savans et les gens de lettres, avec lesquels l'impératrice entretenoit une correspondance suivie, Voltaire et Diderot étoient ceux qu'elle distinguoit le plus. Elle les invita plusieurs fois à venir auprès d'elle. Le philosophe de Ferney connoissoit par expérience tout le danger des cours : il ne se laissa point tenter par le désir de voir celle de Russie. Le philosophe de Paris se montra plus facile. Il se rendit à Pétersbourg. Catherine le combla de bontés et de louanges. Pendant tout le temps qu'il fut à sa

cour, elle l'entretint chaque jour à
1774. l'issue de son dîner. La philosophie, la législation, la politique étoient ordinairement l'objet de ces conversations. Diderot développoit ses principes sur la liberté et les droits des peuples avec son enthousiasme[1] et son éloquence ordinaires. L'impératrice en paroissoit enchantée; mais elle n'étoit pas plus disposée à en profiter.

« Monsieur Diderot, disoit-elle, » a cent ans à bien des égards : mais » à d'autres il n'en a que dix. »

Cette princesse n'avoit peut-être pas en secret une meilleure opinion de la sagesse de Voltaire. Mais elle n'en parloit qu'avec les ménagemens dûs au premier dispensateur de la gloire. La manière dont elle lui écrivoit est connue. J'ai déjà cité quelques frag-

[1] L'impératrice le faisoit asseoir à côté d'elle. Dans ses momens d'enthousiasme, Diderot lui frappoit quelquefois le genou avec le dessus de la main; elle ne parut jamais s'en offenser.

mens

mens de ses lettres. Malgré cela j'en transcrirai ici une, pour montrer encore avec quel art elle se masquoit aux yeux de cet homme célèbre, et cherchoit à s'attirer les flatteries qu'il ne lui a que trop prodiguées. 1774.

« . . . . . [1] A propos de fierté, j'ai » envie de vous faire sur ce point ma » confession générale. J'ai eu de grands » succès durant cette guerre [2] : je » m'en réjouis très-naturellement. » J'ai dit : la Russie sera bien connue » par cette guerre ; on verra que cette » nation est infatigable ; qu'elle possède des hommes d'un mérite éminent, et qui ont toutes les qualités » qui forment les héros ; on verra » qu'elle ne manque point de ressources, mais qu'elle peut se défendre » et faire la guerre, avec vigueur, lorsqu'elle est injustement attaquée. »

» Toute pleine de ces idées, je n'ai

[1] Cette lettre est datée du $\frac{\text{22 juillet}}{\text{2 auguste}}$ 1771.

[2] La guerre contre les Turcs.

1774 » jamais fait réflexion à Catherine, » qui, à quarante-deux ans, ne sau» roit croître ni de corps, ni d'esprit, » mais qui, pour l'ordre naturel des » choses, doit rester et reste comme » elle est. Ses affaires vont-elles bien? » Elle dit: tant mieux! Si elles al» loient moins bien, elle employeroit » toutes ses facultés à les remettre » dans la meilleure des lisières pos» sibles.

» Voilà mon ambition, et je n'en ai » point d'autre; ce que je vous dis est » vrai. J'irai plus loin: je vous dirai » que pour épargner le sang humain, » je souhaite sincèrement la paix; » mais cette paix est très-éloignée » encore, quoique les Turcs, par » d'autres motifs, la désirent ardem» ment. Ces gens-là ne savent pas la » faire.

» Je souhaite également la pacifica» tion des querelles déraisonnables de » la Pologne. J'ai affaire-là à des têtes » écervelées, dont chacune, au lieu

» de contribuer à la paix commune, 1774.
» y nuit au contraire par caprice et
» par légéreté. Mon ambassadeur a
» publié une déclaration, qui devroit
» leur ouvrir les yeux. Mais il est à
» présumer qu'ils s'exposeront plutôt
» à la dernière extrémité, que de
» prendre incessamment un parti sage
» et convenable. Les tourbillons de
» Descartes n'existèrent jamais qu'en
» Pologne. Là, chaque tête est un
» tourbillon, qui tourne sans cesse
» sur lui-même. Le hasard seul l'ar-
» rête, et jamais la raison ou le ju-
» gement.

» Je n'ai point encore reçu ni vos
» *questions* [1], ni vos montres de Fer-
» ney. Je ne doute pas que l'ouvrage
» de vos fabricans ne soit parfait,
» puisqu'ils travaillent sous vos yeux.

» Ne grondez pas vos colons de
» m'avoir envoyé un surplus de mon-
» tres : cette dépense ne me ruinera
» pas. Il seroit bien malheureux pour

[1] Les Questions sur l'Encyclopédie.

» moi, si j'étois réduite à n'avoir pas,
1774. » à point nommé, d'aussi petites
» sommes chaque fois qu'il me les
» faut. Ne jugez point, je vous prie,
» de nos finances par celles des au-
» tres puissances de l'Europe ruinées.
» Vous me feriez tort. Quoique nous
» ayions la guerre depuis trois ans,
» nous bâtissons, et tout le reste va
» comme en pleine paix. Il y a deux
» ans qu'aucun nouvel impôt n'a été
» créé [1]. La guerre présentement a
» son état fixé ; une fois réglé, il ne
» dérange en rien les autres parties.
» Si nous prenons encore un ou deux
» Caffa [2], la guerre est payée.

» Je serai contente de moi toutes
» les fois que j'aurai votre approba-

[1] N'en déplaise à sa majesté impériale, ceci n'est pas trop d'accord avec l'augmentation de capitation de 80 kopecks, qu'elle fut obligée d'abolir à la paix, non-plus qu'avec les taxes extraordinaires mises sur diverses fabriques et sur tous les ouvrages en fer.

[2] Caffa, capitale de la Krimée.

» tion, monsieur. J'ai relu aussi mes 1774.
» instructions pour le code, il y a
» quelques semaines, parce que je
» croyois alors la paix plus prochaine
» qu'elle ne l'est, et j'ai trouvé que
» j'avois raison en l'écrivant. J'avoue
» que ce code, pour lequel beaucoup
» de matériaux se préparent et d'au-
» tres sont déjà prêts, me donnera
» encore bien de la tablature, avant
» qu'il parvienne au dégré de per-
» fection, où je souhaite de le voir.
» Mais il n'importe, il faut qu'il s'a-
» chève, quoique Taganrok ait la
» mer au Midi, et des hauteurs au
» Nord.

» Cependant vos projets sur cette
» place ne pourront avoir lieu que
» la paix n'ait assuré ses environs
» contre toute appréhension du côté
» de la terre et de la mer; car jus-
» qu'à la prise de la Krimée, c'étoit
» la place frontière vis à vis des Tar-
» tares. Peut-être m'amènera-t-on
» dans peu le khan de Krimée en

N 3

LIVRE HUITIÈME.

ARGUMENT.

Mécontentemens dans plusieurs parties de l'Empire. — Causes qui déterminent divers Imposteurs à prendre le nom de Pierre III.—Révolte de Pugatscheff. — Ses succès. — Ses revers. — Sa mort. — Potemkin devient favori. — Manière d'installer et de congédier les Favoris. — Voyage de Moskow. — Récompenses accordées au maréchal Romanzoff et aux autres généraux. — Troubles en Krimée. — Zawadoffsky favori. — Mort de la première épouse du Grand-Duc. — Voyage de ce prince à Berlin.— Son second mariage. — Zoritz favori.

1774. LES prospérités de l'impératrice semblèrent un moment être à leur terme. Un orage terrible s'étoit élevé dans les provinces les plus reculées de l'empire. Il grondoit, il s'avançoit, il menaçoit de renverser le trône de Ca-

therine. Cette princesse avoit mécontenté la plus grande partie de ses sujets. Les grands étoient offensés et de ses caprices et des hauteurs de ses favoris. Le clergé brûloit de se venger de la perte de ses privilèges. Le peuple gémissoit des vexations sans nombre qu'on lui faisoit souffrir. Les paysans enfin étoient désolés de se voir arracher successivement tous leurs enfans pour recruter les armées, que le fer des Turcs et l'affreuse peste, moissonnoient sans cesse aux bords du Danube. Les kosaques du Don donnèrent les premiers le signal de la révolte. Ils avoient à leur tête un homme qui, connoissant leur crédulité et voyant l'esprit de mécontentement répandu parmi eux, parvint bientôt à faire soulever plusieurs provinces, et qui, s'il eût mieux su profiter de ses succès, auroit sans doute changé le sort de la Russie.

1774.

Mais il faut d'abord faire connoître ce qui détermina cet homme à se char-

1774. russe [1]. Lorsqu'il fut arrivé à l'une des stations qu'on trouve dans le désert entre le Don et le Wolga, il rassembla ses camarades, et les assura qu'il étoit Pierre III. Cette troupe stupide et barbare le crut, le reconnut pour empereur, et jura de mourir pour sa défense. Il nomma aussitôt ses ministres, ses généraux, et se prépara à porter la couronne avec autant de sécurité que s'il avoit eu un royaume et une puissante armée. Mais son règne ne fut pas long. Au bout de quelques heures un officier russe vint prendre cette nouvelle majesté par les cheveux, la fit attacher par ses propres sujets, et l'envoya en prison à Tzaritzin. Là, des soldats et des habitans, excités par les moines, tentèrent de délivrer l'imposteur. Mais le colonel Zipletoff, commandant la forteresse, dont une partie de la garnison étoit restée fidelle, parvint, à coups de fusil, à dissiper les sédi-

[1] Au commencement de 1772.

tieux. L'imposteur fut aussitôt condamné au knout, et périt sous le fouet des bourreaux. 1774.

Un prisonnier d'Irkoutsk[1] essaya d'imiter les quatre imprudens dont je viens de parler, et n'eut pas un meilleur sort. Toutes ces farces tragiques ne furent que le prélude des sanglantes scènes que préparoit un fourbe plus redoutable.

Ymelian[2] Pugatscheff étoit fils d'un Kosaque, et naquit à Simowéïsk, village situé sur les bords du Don. Il servit d'abord comme simple cavalier dans l'armée que l'impératrice Elisabeth fit marcher, en 1756, contre le roi de Prusse. Il fit ensuite la campagne de 1769 contre les Turcs. Il combattit, sous le général Panin, au siége de Bender. Après la prise de cette ville,

[1] En 1772.

[2] Quelques personnes lui donnent le nom d'Yemelka Pugatscheff, qu'il portoit aussi, parce que Yemelka est le diminutif de Yemelian. Les Russes aiment beaucoup ces diminutifs.

— il voulut avoir son congé. On le lui
1774. refusa. Il s'enfuit en Pologne. Des hermites du rit grec, auxquels il demanda l'hospitalité, le tinrent caché pendant quelque temps.

Il s'entretenoit souvent avec ces hermites de ses campagnes et de ses diverses aventures. Un jour, il leur raconta que lorsqu'il étoit dans l'armée du général Panin, un officier russe lui dit, après l'avoir considéré très-long-temps : — « Si l'empereur Pierre » III, mon maître, n'étoit pas mort, » je croirois que je le revois en toi ». — Les hermites ne parurent pas faire grande attention à ce discours : mais, quelque temps après, un de leurs camarades, que Pugatscheff n'avoit pas encore vu, s'écrie tout à coup : — « N'est- » ce pas là l'empereur Pierre III » ? — Les moines tentèrent alors de le séduire, et n'eurent pas de peine à y réussir [1]. Dès qu'il fut bien préparé à

[1] Quelques personnes ont prétendu, ainsi qu'on l'a vu dans le Livre précédent, que

servir d'instrument à leur fourberie, il s'en alla dans la ville de Dubranka, 1774. où il s'arrêta quelques jours. De là il gagna la petite Russie, et séjourna parmi ces sectaires [1] qui y sont en

Grégoire Orloff, voulant se venger de sa disgrace, avoit favorisé et même excité la rebellion de Pugatscheff, qui, dit-on, avoit demeuré long-temps auprès de lui, et s'étoit fait remarquer dans les bals publics que donnoit la cour, parce qu'il dansoit la danse des Kosaques avec beaucoup d'adresse. Il est certain que la maxime du gouvernement russe est d'avoir toujours à Pétersbourg une espèce de représentant de chacune des nations qui lui sont soumises.

[1] Ces sectaires sont appelés par les Chrétiens grecs, *Roskolniki*, ou hérétiques; mais ils se nomment eux-mêmes *Starawertzi*, ou vieux croyans.

Pour donner une idée du fanatisme et de l'intrépidité de ces chrétiens sauvages, je citerai l'exemple d'un de leurs prêtres, nommé Toma, qui vivoit sous le règne de Pierre Ier. Toma s'avisa de prêcher à Moskow, contre l'invocation des Saints et quelques autres dogmes de la religion dominante. Le clergé le fit venir et l'exhorta à abjurer solennellement ses

1774. grand nombre, et pratiquent la religion grecque, telle que l'enseignoit la primitive église. Craignant bientôt d'être reconnu pour déserteur, il se rendit chez les Kosaques du Don, et devint adjudant de l'hetman Yewremoff. De là, il passa chez les habitans des bords du Yaik, fleuve auquel Catherine a donné le nom d'Ou-

principes erronnés. Au lieu d'obéir, Toma se munit d'une hache, entra dans l'église le jour de la fête de Saint-Alexis, et tailla en pièces, non-seulement l'image du Saint, mais celle de la Vierge. Il monta aussitôt dans la chaire pour expliquer sa conduite. Mais on ne lui laissa pas le temps de parler. Il fut arrêté et mis en prison. On le condamna à tenir sa main droite, armée de la hache, au-dessus du feu jusqu'à ce qu'elle fût consumée, et ensuite à être brûlé vif. Ce prêtre écouta la lecture de sa sentence avec le plus grand sang-froid. Son courage ne l'abandonna pas davantage au moment de l'exécution. Il tint tranquillement sa main étendue sur la flamme, et quand il fut sur le bûcher, il continua à déclamer contre les abus qui s'étoient introduits dans la religion

ral[1]. Pugatscheff confia à plusieurs de ces Kosaques le dessein où il étoit de former un parti, et il les engagea à l'accompagner dans les montagnes du Caucase, les assurant qu'ils y trouveroient de puissans secours[2]. On ignoroit qu'il eût déjà résolu de se faire passer pour Pierre III. Mais, comme on sut qu'il disposoit le peuple à la sédition, on l'arrêta à Malekoffska, et on l'envoya à Kasan pour y être 1774.

[1] C'est pour faire oublier la révolte de ces Kosaques que l'impératrice a fait changer le nom du fleuve Yaïk en celui d'Oural, et le nom des montagnes d'Yaïk en celui de monts Ouralsks.

[2] Les Tartares et les Kosaques sont très-faciles à soulever. Un officier picard, nommé Dorigny, qui étoit colonel de Dragons au service de Russie, proposa en 1730, au chargé d'affaires de France à Pétersbourg, de faire insurger 300 mille Tcheremisses, Kalmoucks ou Kosaques, et d'empêcher par ce moyen les Russes de fournir des secours à l'Autriche. Dorigny prétendoit être sûr du succès de son projet : mais la cour de France refusa d'en favoriser l'exécution.

1774 jugé. Le gouverneur négligea de faire instruire le procès de ce perturbateur. Pugatscheff étoit souvent visité dans sa prison par des popes, qui, sans doute, avoient son secret. Ils lui fournirent de l'argent, dont il se servit pour corrompre ses gardes, et il s'évada. Aussitôt il rejoignit quelques-uns de ses camarades, descendit le Wolga jusques à l'embouchure de l'Irghis, remonta cette rivière, et pénétra dans le désert. Là, il vit chaque jour sa troupe augmenter. Quand il crut qu'il pouvoit compter sur un parti redoutable, il déclara publiquement qu'il étoit l'empereur Pierre III, échappé par miracle au fer de ses assassins.

La rebellion avoit déjà éclaté parmi les Kosaques du Yaik. Ils sont si attachés à leurs préjugés religieux et à leur barbe, qu'ils portent très-longue, qu'on ne peut entreprendre impunément de les y faire renoncer. Le prince Wiaschemskoï[1], procureur - général

[1] Le prince Wiaschemskoï, créature de Gré-

du sénat, les avoit privés d'une grande partie de leurs pâturages, et forcés de vendre beaucoup de bétail. Le ministre Zakar Tchernischeff, après avoir diminué leur paye, déjà fort médiocre, n'avoit répondu à leurs députés, qui étoient venus se plaindre à Pétersbourg, qu'en leur faisant donner des coups de bâton. Ensuite, on leur demanda des recrues pour former un régiment de hussards [1]. Ils les fournirent; mais dès qu'on proposa à ces recrues de se faire couper la barbe, elles le refusèrent. Le général Traubenberg, livonien, qui étoit à Yaïtsk, méprisa leurs représentations, et les fit raser en place publique. Les habitans de Yaïtsk, indignés de cette violence, qu'ils regardoient comme un sacrilége, prirent les armes et massacrèrent Traubenberg et plusieurs de ses officiers. Au commencement de 1774.

goire Orloff, étoit un homme d'un esprit borné. Il est mort imbécille.

[1] Vers la fin de 1771.

1774. l'année suivante, le général Freymann, allemand, vint rétablir l'ordre à Yaïtsk, et fit cruellement punir les chefs de la révolte. Mais ces actes de sévérité ne firent qu'exciter davantage l'esprit de sédition et de vengeance.

Pugatscheff voulant profiter des troubles d'Yaïtsk, s'y rendit secrètement et n'eut pas de peine à s'y faire des amis. Les moines y avoient déjà annoncé qu'un nouvel empereur alloit paroître, et le peuple, irrité contre le gouverneur et les soldats, espéroit que cet empereur le délivreroit de leurs vexations.

Pugatscheff apprit à Yaïtsk que les Kosaques venoient encore de se révolter, et qu'une partie d'entr'eux s'étoit retirée dans les marais. Aussitôt il alla les joindre. En ayant d'abord trouvé plusieurs qui s'étoient rassemblés pour la pêche, il s'annonça à eux pour Pierre III, et leur dit : — « qu'il » s'étoit sauvé de prison au moment » où l'on avoit voulu le faire égorger;

» que les perfides, qui l'avoient dé- 1774.
» trôné, et qui craignoient son re-
» tour, avoient faussement répandu
» le bruit de sa mort; qu'il avoit été
» obligé de se déguiser en Kosaque,
» de porter les armes pour ses per-
» sécuteurs, et de se cacher ensuite
» parmi les vrais et fidelles croyans, à
» qui il s'étoit fait connoître; qu'ayant
» enfin appris que les braves Kosa-
» ques du Yaïk étoient résolus à s'af-
» franchir du joug de l'usurpatrice, il
» étoit venu se remettre entre leurs
» mains, et leur offrir de marcher
» ensemble à la vengeance. »

Les Kosaques n'étoient pas difficiles à séduire. Préparés par les moines à voir bientôt, parmi eux, un empereur qui protégeroit leur religion, ils crurent tout ce que leur débita Pugatscheff, le reconnurent pour le tzar Pierre III, et jurèrent de le remettre sur son trône et de sacrifier leur vie pour sa défense. Pugatscheff, accompagné de ces Ko-

1774. saques, de ses premiers partisans, et de beaucoup d'autres qui accoururent sous ses drapeaux, attaqua les colonies que l'impératrice avoit nouvellement établies sur les rives de l'Irghis. Il avoit besoin de leurs armes et de leurs chevaux; il les leur enleva; mais il ne leur fit point de mal, car il affectoit alors une modération à laquelle succéda bientôt la plus horrible férocité. Ayant déjà sous ses ordres quatorze mille soldats, il alla se présenter aux portes de Yaïtsk. Il envoya au gouverneur un ordre signé du nom de Pierre III, pour qu'il lui livrât la ville. Le gouverneur refusa d'obéir. Pugatscheff donna l'assaut; mais il fut repoussé avec courage. Voyant qu'il lui seroit impossible d'emporter la place de force, il résolut de la bloquer et de l'obliger à se rendre par famine. Ce parti fut également inutile. La garnison, réduite à se nourrir de chevaux et même de cuir bouilli, s'obstina à ne pas capituler

et contint les habitans qui vouloient ouvrir les portes à Pugatscheff. La patience et le zèle de cette garnison furent récompensés. Un corps considérable de Russes vint la sauver du massacre auquel, sans doute, les rebelles la destinoient. 1774.

Pugatscheff ne tarda pas à se dédommager de ce revers. Il surprit les colonies de l'Iletz, et enleva, le sabre à la main, les deux premières forteresses qui les protégeoient. Le fort de Tatischewa, qu'il attaqua ensuite, fit plus de résistance. Mais comme ce fort n'étoit que de bois, il le livra aux flammes et força la garnison de chercher son salut dans la fuite.

Le gouverneur d'Orenbourg, instruit des progrès des rebelles, fit marcher contr'eux un détachement sous les ordres du colonel Buloff. Cet officier manqua de prudence et de fermeté. Surpris dans les défilés des montagnes, par les troupes de Pugatscheff, il se rendit sans combattre, et

fut impitoyablement massacré. Ceux
1774. de ses soldats qui refusèrent de s'enrôler parmi les rebelles, restèrent prisonniers. Le général Tchernischeff, qui devoit, à la tête d'un second détachement, joindre le colonel Buloff, se laissa surprendre comme lui, et n'eut pas un meilleur sort.

L'armée de Pugatscheff s'étant très-fortifiée, et par des recrutemens forcés, et par les recrutemens volontaires et plus nombreux des Kosaques, ce rebelle alla mettre le siége devant Orenbourg. Le gouverneur de cette ville s'étoit déjà affoibli par les divers détachemens qu'il avoit fait marcher contre les rebelles. Les soldats qui lui restoient n'étoient pas en état de se défendre. Orenbourg alloit être pris, lorsque la garnison de Krasnogorsk s'avança pour le secourir, et se frayant vaillamment un passage au travers des assiégeans, se jeta dans la place et la sauva.

Le bruit des conquêtes de Pugatscheff

scheff lui gagna de nouveaux défen-
seurs. Des hordes entières vinrent se ranger sous ses étendards. Les Baschkirs, peuples chasseurs, qui vivent sur le territoire de la Russie, et supportent impatiemment son joug, se déclarèrent pour les rebelles, et leur fournirent de nombreuses recrues. Les Kirghis suivirent de près les Baschkirs. Ils furent imités par les Tartares Budziaks, que l'impératrice avoit fait conduire, sur les rives du Wolga, après la prise de Bender, et qui ne pouvoient pardonner à cette princesse leur transmigration. La révolte s'étendit dans les autres colonies de ces contrées. Les paysans, employés dans les mines de cuivre et dans les fonderies des montagnes d'Oural, quittèrent leurs travaux pour prendre les armes.

1774.

Pugatscheff poussoit avec vigueur le siége d'Orenbourg. Tandis qu'une partie de ses troupes occupoit la tranchée, l'autre alloit enlever la monnoie

1774. de cuivre qui se trouvoit dans les mines, et fondoit des canons et des boulets, qui lui servoient à tirer sur la ville. Il employa une partie de l'hiver à ce siége[1], pendant lequel il se livra à de continuels excès de débauche et de cruauté.

Les rebelles avoient alors une armée si nombreuse, que les régimens envoyés de Kasan, risquèrent plus d'une fois d'être forcés, en défendant le passage des montagnes qui séparent cette ville de celle d'Orenbourg. Pendant l'hiver un corps de dix mille Kalmouks, après s'être révolté dans les environs de Stauropol et avoir massacré le brigadier Véguézac[2], qui le commandoit, se joignit aux troupes

[1] La ville fut réduite aux dernières extrémités. Le *poud* de farine y coûta jusqu'à 140 roubles. Les habitans imaginèrent alors de convertir en gelée la peau des animaux, de faire sécher cette gelée, de la pulvériser et d'en faire du pain en la mêlant avec un peu de farine.

[2] C'étoit un réfugié français.

de Pugatscheff. Mais ce qui contribua peut-être à rendre son armée encore plus redoutable, fut un grand nombre de ces Polonois que Catherine avoit envoyés en exil dans les déserts de la Sibérie. Fier de tant d'avantages, Pugatscheff parcourut et dévasta les montagnes du gouvernement d'Orenbourg. La petite ville d'Oufa fut la seule qui osa lui résister. Il en confia le siége à l'un des chefs de son armée, et marcha droit à Ekatherinenbourg, où il savoit qu'on avoit déposé pour près d'un million de roubles en monnoie de cuivre, nouvellement fabriquée. Un hasard sauva cette ville. Au moment où Pugatscheff s'en approchoit, il fut faussement averti qu'une armée russe, plus forte que la sienne, s'avançoit par un autre côté. Il le crut: ayant ralenti sa marche pour pouvoir réunir ses forces, il laissa aux régimens répandus sur les frontières de la Sibérie, le temps de venir défendre Ekatherinenbourg. 1774

Dans le premier temps qu'il prit les
1774. armes, Pugatscheff, fidelle aux leçons des hermites de la Podolie, et des prêtres roskolniky, feignit beaucoup de modération et de piété ; il portoit un habit d'évêque, donnoit la bénédiction au peuple, assurant qu'il ne vouloit rien pour lui-même, et que sa seule ambition étoit de mettre le Grand-Duc, son fils, sur le trône, et d'aller ensuite finir ses jours parmi les pieux solitaires qui lui avoient donné un asyle, lorsqu'il s'étoit dérobé à ses assassins. Cette conduite lui donnoit des soldats. D'autres moyens lui assuroient la victoire. Joignant alors le courage à l'activité, il ne laissoit échapper aucune occasion de répandre au loin la terreur de ses armes. Il profitoit habilement de l'avantage que la connoissance du pays et l'imprudence ou la foiblesse des Russes lui offroient. Il ne quittoit le pillage d'un canton que pour voler à un siége ; et à peine avoit-il soumis

une ville, qu'il couroit livrer une bataille. Mais cet homme, qui triompha 1774.
si rapidement des rigueurs de la fortune, ne sut pas jouir de ses faveurs. Le succès l'enorgueillit ; il crut ne plus rencontrer d'obstacles qu'il ne dût aisément surmonter. Il cessa de se contraindre, se livra à son naturel sanguinaire et à ses passions brutales, laissa refroidir l'enthousiasme de ses partisans, donna le temps à ses adversaires de se préparer à le vaincre, et s'arrêta follement au milieu de sa carrière.

L'esprit de rebellion s'étoit répandu jusques dans Moskow. Le maréchal Romanzoff n'avoit pas osé s'affoiblir pour y envoyer du secours. Cette ville n'étoit défendue que par une garnison de six cents hommes. Pugatscheff n'avoit qu'à paroître pour s'en emparer. Il négligea de s'y rendre. Il perdit, par cette faute, non-seulement la première [1] ville de l'empire,

[1] Celle de Pétersbourg n'est regardée que comme la seconde.

1774. mais une armée de cent mille serfs, qui l'y attendoient et qui auroient brisé leurs fers à son approche.

Pugatscheff ne profita même pas de ses avantages dans les provinces où il avoit vaincu. Il employa la plus grande partie de l'hiver aux siéges inutiles d'Orenbourg et de Yaïtsk. Ce fut devant Orenbourg qu'il fit tomber, sous le tranchant du sabre, tous les officiers et les gentilshommes qu'on lui amena. Il en fit périr environ trois mille. Il n'épargna pas même leurs femmes et leurs enfans. Des familles entières furent exterminées. Il vouloit, disoit-il, verser, jusqu'à la dernière goutte, le sang de cette noblesse russe si hautaine et si tyrannique. Mais par une contradiction très-bizarre, tandis qu'il faisoit égorger les nobles, il donnoit à ceux de ses partisans, dont il se croyoit le plus sûr, les noms des principales familles de l'empire et les marques des divers ordres de chevalerie.

Il s'aliéna une partie de ses com- 1774.
patriotes en bravant les préjugés religieux, dont il s'étoit d'abord montré le zélateur. Quoiqu'il fût marié depuis quelques années à Sophie, fille d'un kosaque, et qu'il en eût trois enfans, il ne craignit pas d'épouser à Yaïtsk une femme publique, et il célébra ses noces par des bacchanales dignes de la compagne qu'il s'associoit.

Catherine, alarmée de la révolte qui menaçoit son trône, s'occupa à en arrêter les progrès. Elle rappela le général Bibikoff des frontières de la Turquie, lui donna le commandement d'une armée considérable, et l'ordre de marcher contre les rebelles. En même temps, elle fit publier dans Pétersbourg et dans les autres principales villes de l'empire, le manifeste que je vais rapporter.

« Nous, Catherine II, par la grace » de Dieu, Impératrice et Autocra» trice de toutes les Russies, etc. fai» sons savoir à tous nos fidelles sujets,

1774. » que nous avons appris avec la plus
» grande indignation et une extrême
» douleur, qu'un certain kosaque, dé-
» serteur et fugitif du Don, nommé
» Yemelian Pugatscheff, après avoir
» parcouru la Pologne, a rassemblé
» depuis quelques temps, dans les dis-
» tricts du gouvernement d'Oren-
» bourg, qui bordent la rivière d'Ir-
» ghis, une troupe de vagabonds sem-
» blables à lui; qu'il y commet toute
» sorte d'excès, en privant, d'une
» manière inhumaine, les habitans de
» leurs possessions et même de la vie;
» et que pour entraîner dans son
» parti, jusqu'alors composé de bri-
» gands, les personnes qu'il rencon-
» tre et sur-tout les malheureux pa-
» triotes, dont il trompe la crédulité,
» il a eu l'audace de s'arroger le nom
» du feu empereur Pierre III. Il se-
» roit inutile de démontrer ici l'ab-
» surdité d'une telle imposture, qui
» ne peut même emprunter l'ombre
» de la vraisemblance aux yeux des

» personnes sensées ; car, grâce à la
» bonté divine, ils se sont écoulés ces 1774.
» siècles où l'empire russe étoit plongé
» dans l'ignorance et la barbarie, où
» se Grischka, les Otrepief[1] ; leurs
» adhérens et plusieurs autres traîtres
» à la patrie, se sont servis d'impos-
» tures grossières et aussi détestables,
» pour armer le frère contre le frère,
» le citoyen contre le citoyen.

» Depuis ces époques, qu'il est dou-
» loureux de rappeler, tous les vrais
» patriotes ont goûté les fruits de la
» tranquillité publique, et tremblent
» au souvenir seul des anciens trou-
» bles. En un mot, il n'y a aucun
» homme digne du nom russe, qui
» n'ait en horreur le mensonge témé-
» raire par lequel Pugatscheff croit
» pouvoir séduire et tromper des gens

[1] Grischka et Otrepief sont le même personnage. On a vu dans le Livre premier de cette Histoire, page 31, qu'il se fit passer pour le prince Demitri, assassiné par le tyran Godounof, et s'empara du trône.

1774. » simples et crédules, en leur promettant de les affranchir de tout lien de soumission et d'obéissance envers leur souveraine, comme si le créateur de l'Univers avoit établi les sociétés humaines, de manière qu'elles pussent subsister sans une autorité intermédiaire entre le souverain et le peuple.

» Cependant, comme l'audace de ce vil rebut du genre humain a des suites pernicieuses pour les provinces voisines de ce district; comme le bruit des atrocités qu'il y a commises peut effrayer les personnes, qui sont accoutumées à se représenter le malheur d'autrui comme prêt à fondre sur elles, et que nous veillons, avec un soin infatigable, à la tranquillité de nos fidelles sujets, nous les informons par le présent manifeste, que nous avons pris, sans délai, les mesures les plus propres à étouffer la sédition; et qu'afin d'anéantir totalement les

» desseins ambitieux de Pugatscheff, et
» d'exterminer une bande de brigands, 1774.
» qui ont été assez téméraires pour at-
» taquer les petits détachemens mili-
» taires répandus dans ces contrées,
» et pour massacrer les officiers qu'ils
» ont fait prisonniers, nous y avons
» envoyé, avec un nombre de troupes
» suffisant, le général Alexandre Bi-
» bikoff, général en chef de nos ar-
» mées, et major de notre régiment
» des Gardes-du-Corps.

» Ainsi, nous ne doutons point de
» l'heureux succès de ces mesures, et
» nous nous flattons que la tranquil-
» lité publique va renaître, et que les
» scélérats, qui désolent une partie
» du gouvernement d'Orenbourg, se-
» ront bientôt dispersés. Nous som-
» mes, d'ailleurs, persuadée que nos
» fidelles sujets abhorreront l'impos-
» ture du rebelle Pugatscheff, comme
» dénuée de toute vraisemblance, et
» repousseront les artifices de ces mal-
» intentionnés, qui cherchent et trou-

1774. » vent leur profit dans la séduction » des personnes foibles et crédules, » et qui ne sauroient assouvir leur » avidité qu'en ravageant leur pays et » en faisant couler le sang innocent.

» Nous croyons également que tout » vrai fils de la patrie ne cessera de » remplir son devoir, de contribuer » au maintien du bon ordre et du re- » pos général, de se défendre des pié- » ges de la séduction et de s'acquitter » de l'obéissance due à sa légitime sou- » veraine. Ainsi, tous nos fidelles su- » jets peuvent dissiper leurs alarmes » et vivre dans une parfaite sécurité, » puisque nous employons tous nos » soins, et que nous faisons consister » notre gloire à conserver leurs biens » et à étendre la félicité commune[1]. »

Trois nouveaux oukases suivirent de près celui qui annonçoit la marche de Bibikoff. Dans l'un, on avertissoit le peuple de n'obéir désormais qu'aux

[1] Cet oukase fut publié le 23 Décembre 1773, vieux style.

loix signées de la main même de l'impératrice. Dans l'autre, on invitoit les déserteurs et sur-tout les kosaques du Don et du Yaïk, à rentrer sous les drapeaux de l'impératrice, et on leur assuroit une amnistie jusqu'au premier avril de l'année suivante. Enfin, par le troisième, Pugatscheff étoit proscrit, et on promettoit cent mille roubles de récompense à celui qui le tueroit [1]. 1774.

De son côté, Pugatscheff n'épargnoit pas non-plus les manifestes; et en les publiant il avoit toujours soin de prendre le nom de Pierre III. Par l'un de ces manifestes, il affranchit tous les paysans. Il fit aussi frapper des roubles, avec son effigie et cette inscription : — « *Pierre III*,

[1] On voit que l'impératrice étoit très - effrayée de cette révolte, et cependant elle savait assez se contraindre pour en plaisanter dans quelques-unes de ses lettres. Elle appeloit même le chef des rebelles *le marquis Pugatscheff*.

» *Empereur de toutes les Russies.*
1774. — Et au revers, on lisoit : « *Redi-*
» *vivus et ultor.* »

Cependant le général Bibikoff étoit déjà à Kasan[1]. Instruit que les rebelles s'étoient emparés de Samara, il détacha une partie de son armée pour aller reprendre cette place. Le siége n'en dura pas long-temps. Les rebelles abandonnèrent la ville, avec huit canons et deux cents prisonniers.

La noblesse de Kasan fut convoquée. Le général Bibikoff l'invita à se joindre à lui pour s'opposer à la rebellion. La noblesse y étoit déjà disposée. Elle avoit à défendre sa propre cause. Elle fut imitée par celle de Simbirsk, de Penza et de quelques autres districts; et les régimens qu'elles formèrent sans perte de temps, augmentèrent considérablement les forces de Bibikoff. L'impératrice écrivit alors à ce général : — « Que non-seulement » elle voyoit avec reconnoissance le

[1] Il y arriva le 25 décembre 1773.

» zèle que la noblesse avoit si généreusement déployé, en offrant de tout sacrifier pour le bien public; mais que pour donner, en cette occasion, une marque éclatante de sa bienveillance, elle vouloit devenir elle-même membre de la noblesse de Kasan, et être regardée comme bourgeoise de cette ville. » 1774.

Le lieutenant-colonel Grineff remporta un premier avantage à Alexieff[1]. Après une résistance opiniâtre, les rebelles le laissèrent maître du champ de bataille et lui abandonnèrent trois canons de fonte. Peu de jours après ils fondirent sur lui pendant qu'il étoit en marche. Mais ils furent encore vaincus. Quelques autres lieutenans de Bibikoff obtinrent aussi des succès en combattant divers corps de Tartares. Malgré cela, le nombre et l'audace des rebelles croissoient chaque jour. Ils accouroient de toutes les parties de la Russie orientale, et ravageoient

[1] Le 9 janvier.

1774. une étendue de pays de plus de six cents lieues.

Le général Bibikoff s'étant avancé à la tête de trente-cinq mille hommes, força Pugatscheff à lever le siége d'Orenbourg, où la famine commençoit à se faire cruellement sentir. Les rebelles se retirèrent dans les environs de Tatisckewa. Bibikoff mit à leur poursuite le major-général prince Gallitzin, avec un corps considérable de troupes. Le prince Gallitzin attaqua Pugatscheff et le combattit vaillamment : mais il n'obtint pas cette première fois un avantage décidé. Il remarqua que la féroce intrépidité des rebelles, étoit dirigée par des officiers qui n'avoient pas puisé toutes leurs connoissances dans les déserts de la Baschkirie, ou sous les tentes des Kalmouks [1].

[1] On assure qu'ils avoient parmi eux un frère du fameux Pulawsky, général de la confédération de Bar. D'ailleurs quelques-uns de leurs chefs, tels qu'Antizoff, Usseïeff, et Nagai-

En s'éloignant du prince Gallitzin, Pugatscheff changea tout-à-coup sa marche, et fondit sur Bibikoff, qui n'avoit gardé auprès de lui qu'une foible partie de son armée. Le combat fut sanglant. On répandit que le général russe y avoit perdu la vie. Mais il mourut dans son lit peu de temps après[1]. 1774.

Le prince Gallitzin brûloit de venger la défaite de Bibikoff. Il attaqua de nouveau les rebelles, près de Kargaula, à douze milles d'Orenbourg; il en tua un grand nombre et dispersa le reste. Dans cette journée Pugatscheff combattit pendant six heures; mais se voyant abandonné de toutes parts, il prit la fuite et se sauva avec peine dans les montagnes d'Oural. Ses partisans ne tardèrent pas à l'y joindre. On le vit reparoître avec

Baka-Azanoff, étoient non moins intelligens que braves.

[1] La famille de Bibikoff est encore persuadée que ce général mourut empoisonné.

1774. une armée formidable. Il s'empara de plusieurs places à l'orient des montagnes, et livra aux flammes celles qui firent la moindre résistance. Un corps de Russes l'attaqua, et le força de s'enfuir de nouveau dans les hauteurs les plus inaccessibles. Là, il vit que le seul parti qu'il lui restoit à prendre, étoit de tenter de relever sa fortune par quelqu'avantage éclatant. Tout à coup il descend des sommets de l'Oural, et marche avec rapidité vers Kasan, laissant par-tout sur son passage des traces de sa cruauté. A peine il parut devant Kasan qu'il en brûla les faubourgs. Le major-général, Paul Potemkin [1], gouverneur de la province, pouvoit tenir la campagne contre Pugatscheff, et s'opposer à l'incendie de Kasan : il aima mieux se renfermer dans la forteresse, où les rebelles l'assiégèrent, et l'auroient sans doute pris, si le colonel Mikelson n'étoit pas venu le délivrer. Pugatscheff

[1] C'étoit un cousin du prince Potemkin.

n'osa pas même attendre Mikelson. Il leva précipitamment le siége et s'enfuit. Mais Mikelson se mit à sa poursuite, l'atteignit, le harcela pendant trois jours, et le défit enfin complètement, après un long et sanglant combat. 1774.

Pugatscheff ne cessa de se défendre que lorsqu'il ne lui resta plus qu'environ trois cents Kosaques. Avec cette troupe, dont la bravoure et la fidélité soutenoient les espérances de l'imposteur, il prit le galop, traversa le Wolga et gagna le désert.

Cette nouvelle défaite auroit dû intimider tous ceux qui avoient formé le projet de se joindre aux rebelles. Cependant Pugatscheff vit encore arriver autour de lui des essaims de Kosaques, de Kalmouks, de Baschkirs et de paysans, que le seul nom de la liberté et le désir de fuir des maîtres oppresseurs, faisoient abandonner leurs travaux pour courir aux armes. Fier du nombre de ses troupes, qui

1774. sembloient se multiplier à mesure que le canon des Russes les détruisoit, il résolut d'aller attaquer Moskow. Ses partisans continuoient à y souffler sourdement le feu de la rebellion. Le peuple l'attendoit comme un libérateur. Mais il étoit trop tard. Au moment où Pugatscheff se mettoit en marche, il apprit que les Russes venoient de conclure la paix avec les Ottomans. Craignant alors d'avoir à combattre la plus grande partie de l'armée du maréchal Romanzoff, il songea à porter ses armes ailleurs.

Instruit que quelques régimens Russes étoient campés sur les bords du Wolga, il descendit le long de ce fleuve, surprit les régimens et les mit en déroute. Il prit d'asssaut deux ou trois petites forteresses. Celle de Saratoff fut de ce nombre. Le commandant, qui savoit le sort qui lui étoit réservé, profita du moment où le vainqueur se livroit au pillage, et se sauva avec cinquante hommes seule-

ment. La ville de Démitreffsk fut livrée à Pugatscheff par trahison. Il eut la barbarie d'en faire empaler le gouverneur. 1774.

Tandis qu'il étoit à Démitreffsk, on lui dit que l'astronome Lowitz, membre de l'académie des sciences de Pétersbourg, travailloit dans le voisinage, à prendre des niveaux pour un canal projeté entre le Don et le Wolga. Aussitôt il donna ordre qu'on le lui amenât; et quand ce savant paisible fut en sa présence, il commanda qu'on l'élevât sur des piques, pour qu'il fût, dit-il, plus près des étoiles, et le fit massacrer par ses Kosaques. Mais tant d'atrocités devoient avoir leur terme. Les plus grands excès de Pugatscheff étoient ce qui rassuroit l'impératrice.

Cette princesse, délivrée des soins que lui avoit long-temps occasionnés la guerre des Turcs, donna ordre d'envoyer de nouvelles troupes contre les rebelles, et en donna le commandement au général Panin. Panin s'étoit

rendu célèbre par la prise de Bender.
1774. Mais, dès l'instant qu'Orloff eut repris son crédit, la haine que le favori nourrissoit contre le ministre s'étendit jusqu'à son frère, et l'impératrice consentit quelque temps à laisser dans l'inaction un de ses meilleurs généraux. Le besoin qu'on avoit de lui, ou plutôt la faveur renaissante de son frère, le fit employer de nouveau. Il marcha enfin contre Pugatscheff. Ce rebelle pressoit la ville de Tzaritzin, et lui destinoit sans doute le sort de Sataroff : mais il fut contraint d'en lever précipitamment le siége. Panin envoya un détachement au colonel Mikelson. Avec ce renfort Mikelson coupa les convois de Pugatscheff, affama son armée, et l'attaqua au moment où, avec plusieurs charriots chargés de bagages et une multitude de femmes qui l'accompagnoient, elle se trouva engagée dans un défilé des montagnes. Malgré le désavantage de leur position, les rebelles ne voulu-

rent point se rendre. Un grand nombre d'entr'eux fut tué sur la place. Beaucoup d'autres périrent dans les précipices et parmi les rochers escarpés où ils cherchoient un asile. 1774.

Pugatscheff n'abandonna le champ de bataille que lorsqu'il n'eut plus aucun moyen de se défendre. Il passa encore le Wolga à la nage; ensuite il traversa le vaste désert qui s'étend entre ce fleuve et la rivière d'Ufem, et il se trouva presque dans le même lieu où il avoit commencé à lever l'étendard de la révolte. Plusieurs de ses amis l'avoient rejoint dans sa fuite; mais la faim, la fatigue et le découragement en déterminèrent un grand nombre à l'abandonner. Cependant il auroit encore pu long-temps troubler l'empire, si la trahison n'étoit pas venue au secours des armées russes.

Antizoff, intime confident de Pugatscheff, et l'un des chefs les plus accrédités parmi les Kosaques, avoit été fait prisonnier. On se servit de

lui pour ramener sa nation. On lui
1774. prodigua les dons et les promesses, et on le chargea d'assurer ses compatriotes que l'usage de leur accorder des gratifications, pour la garde des frontières, seroit rétabli. Les dépenses occasionnées par la guerre des Turcs avoient fait suspendre le paiement de ces gratifications, et c'étoit un des motifs du soulèvement des Kosaques.

Pendant qu'Antizoff négocioit cet accommodement, trois autres Kosaques, également gagnés, entreprirent de livrer Pugatscheff. Tous trois l'avoient jusqu'alors fidellement servi, et s'étoient attiré sa confiance. L'un, qui s'appeloit Twogoroff, étoit de l'Iletz; les deux autres, nommés Tschoumakoff et Fidouleff, avoient été les premiers partisans de la révolte à Yaïtsk. Se trouvant un jour seuls avec Pugatscheff, ils voulurent employer la ruse. — « Puisque nous sommes, pressés de tous côtés par nos
» ennemis, lui dit Twogoroff, je crois
que

» que le meilleur parti qui nous reste, 1774.
» est de nous rendre, à condition qu'on
» nous accordera notre grâce ». —
L'idée de se rendre indigna Pugatscheff. Il ne répondit pas un seul mot;
mais il tira son poignard, et voulut
punir sur le champ celui qui osoit lui
donner un conseil timide. Des trois
Kosaques observoient tous ses mouvemens. Ils se jetèrent sur lui, le désarmèrent, et lui ayant lié les mains
derrière le dos, ils le conduisirent,
sans perte de temps, au camp du major-général Samaroff, qui les attendoit
à peu de distance. Samaroff envoya
Pugatscheff à Simbirsk. Le général
Panin le fit renfermer dans une cage
de fer, et transporter à Moskow[1],
ainsi que quelques-uns de ses principaux complices.

Dès que l'impératrice fut informée
que Pugatscheff étoit dans les prisons

[1] Pugatscheff arriva à Moskow au mois de novembre 1774, et fut exécuté le 21 janvier suivant.

1774. de Moscou, elle nomma une commission, qui se joignit au sénat pour faire le procès du rebelle. En même temps elle eut soin de recommander qu'on se contentât de l'aveu de son crime, sans l'appliquer à la question, et sans exiger qu'il nommât ses complices. Cette princesse craignoit sans doute que les révélations du coupable ne la forçassent à trop punir, et ne plongeassent l'empire dans de nouveaux troubles.

La sentence de Pugatscheff portoit qu'on lui couperoit les deux mains et les deux pieds; qu'on les montreroit au peuple, et qu'ensuite il seroit écartelé vif. Mais il ne subit point ce barbare supplice. Quelques personnes disent qu'un ordre de la souveraine le lui épargna. D'autres prétendent que le bourreau fut moins inhumain[1]

[1] Ce qui semble confirmer cette opinion, c'est qu'après l'exécution de Pugatscheff, le bourreau reçut le knout, eut la langue coupée et fut envoyé en Sibérie.

que les juges. Quoi qu'il en soit, Pugatscheff fut d'abord décapité, après quoi on mit son corps par quartiers, qu'on exposa en différens endroits de la ville. Cinq des principaux rebelles eurent aussi la tête tranchée. D'autres reçurent le knout, et furent envoyés en Sibérie. Telle fut la fin d'une révolte qui mit long-temps en péril le trône et la vie de Catherine, et qui coûta à l'empire la destruction d'un grand nombre de villes, et de plus de deux cent cinquante villages, l'interruption des travaux des mines d'Orenbourg, et du commerce de la Sibérie, et le sang de plusieurs milliers d'habitans. Pugatscheff n'auroit sûrement jamais pu conserver la couronne de Russie; mais les mécontens desiroient qu'il la ravit, sans savoir peut-être à qui ils vouloient la donner.

Peu de temps après le supplice de Pugatscheff, l'impératrice eut une nouvelle occasion de montrer qu'elle savoit être clémente. Elle fit grace à des

hommes, qui, à la vérité, n'avoient
1774. pas commis des crimes du genre [illegible]
ceux de ce brigand, mais qui po[illegible]
tant s'étoient rendus coupables : [illegible]
toient les trésoriers de l'empire, [illegible]
avoient détourné l'argent de leur[illegible]
ses à leur profit. La mort devoit [illegible]
prix de leur crime; Catherine ne [illegible]
lut pas même qu'ils fussent jugés. [illegible]
turellement irrascible et violente, [illegible]
affectoit beaucoup de patience et [illegible]
douceur. — « Ce que je ne puis ren-
» verser, disoit-elle, je le mine et le
» déracine. »

La place de favori n'avoit été rendue à Grégoire Orloff que par politique. La politique peut feindre l'amour, mais ne le commande pas. Catherine affectoit pour son ancien amant des sentimens qu'elle n'avoit plus. Elle lui prodiguoit ses caresses, et ne pouvoit lui r'ouvrir son cœur. Orloff se flattoit donc à tort d'être la seule cause du renvoi de Wassiltschikoff. Ce n'étoit point à lui que ce sacrifice avoit été fait.



Gregoire Alexandrowitz Potemkin.
à l'âge de 38 ans.

A. Tardieu Direxit

Depuis long-temps, l'impératrice remarquoit la beauté mâle et la fierté de Potemkin. Elle se rappeloit, avec complaisance, que le jour de la révolution de 1762, Potemkin, étant jeune encore, avoit saisi l'instant où elle étoit montée à cheval pour lui offrir sa dragonne. Elle voulut enfin le connoître plus particulièrement; et la première entrevue qu'elle eut avec lui[1], assura à ce nouvel amant l'avantage sur tous ses rivaux. Wassiltschikoff reçut son congé. Orloff fut repris, et fatigua. Potemkin consoloit seul en secret et des peines qu'occasionnoit la guerre, et des craintes qu'inspiroit la rebellion, et de la mésintelligence qui régnoit entre l'ancien favori et le ministre Panin. Potemkin étoit présomptueux. Ses succès accrurent son orgueil : il en fut bientôt puni. 1774.

Un jour qu'il jouoit au billard avec Alexis Orloff, il osa se vanter de la

[1] La comtesse de Bruce, sœur du maréchal Romanzoff, fut la confidente de cette intrigue.

faveur dont il jouissoit, et il avança qu'il ne tiendroit qu'à lui de faire éloigner de la cour tous ceux qui pouvoient lui déplaire. Alexis Orloff répondit avec hauteur ; la querelle s'échauffa ; Potemkin reçut un coup qui lui occasionna la perte d'un œil. Ce ne fut pas son seul malheur. Grégoire Orloff, instruit par son frère, courut chez l'impératrice, et exigea d'elle l'éloignement de Potemkin.

Potemkin se rendit à Smolensko[1], sa patrie, où il resta, près d'un an, dans la solitude, souffrant beaucoup de son œil[2], et de l'ennui d'être exilé

[1] Potemkin étoit né dans les environs de Smolensko. Sa famille étoit d'origine polonaise. Elle s'établit en Russie et fut toujours comprise parmi l'ancienne petite noblesse de cet empire. Un Potemkin, qu'on croit avoir été le frère du grand-père du prince, fut revêtu quelque temps du caractère d'envoyé de Pierre Ier à la cour d'Angleterre. Mais l'histoire n'en dit rien de plus ; et c'est le seul de ce nom dont elle ait parlé avant le favori.

[2] On dit qu'il auroit pu guérir de son mal

de la cour. Tantôt il disoit qu'il vouloit se faire moine; tantôt il prétendoit qu'il deviendroit l'homme le plus puissant de la Russie. Enfin, tout à coup il écrivit à l'impératrice pour la prier de songer à lui. Aussitôt l'impératrice le rappela, et lui rendit toute sa faveur. Orloff étoit depuis quelques jours à la chasse. On profita de son absence pour installer Potemkin au palais; et, quand l'ancien favori revint, ses plaintes, ses reproches n'empêchèrent pas que le nouveau ne fût conservé. 1774.

Il est nécessaire de faire connoître ici quels étoient les devoirs et les distinctions des favoris de Catherine. Lorsque cette princesse avoit fait choix d'un nouveau favori, elle le créoit son aide-de-camp, afin qu'il pût l'accompagner par-tout sans qu'on y trouvât à redire. Dès-lors, le favori occupoit

à l'œil, mais que, dans son impatience, il creva une légère tumeur qui s'étoit formée sur le côté de la prunelle, et s'éborgna.

1774. au palais un appartement qui étoit au-dessous de celui de l'impératrice ; et qui y communiquoit par un escalier dérobé. Le premier jour de son installation, il recevoit un présent de cent mille roubles, et chaque mois il en trouvoit douze mille sur sa toilette. Le maréchal de la cour étoit chargé de lui entretenir une table de vingt-quatre couverts, et de fournir à toutes les dépenses de sa maison. Le favori étoit obligé d'accompagner partout l'impératrice. Il ne pouvoit sortir du palais sans lui en demander l'agrément. Il osoit rarement causer avec d'autres femmes qu'elle ; car, s'il vouloit conserver sa place, il falloit qu'il évitât toutes les occasions d'inspirer de la jalousie à la souveraine.

Toutes les fois que l'impératrice portoit ses regards sur un de ses sujets pour l'élever au poste de favori, elle le faisoit inviter à dîner par quelqu'une de ses confidentes chez laquelle elle se rendoit comme par hasard. Là,

elle s'entretenoit avec le nouveau venu, et cherchoit à connoître s'il étoit digne de la faveur qu'elle lui destinoit. Quand le jugement qu'elle en portoit étoit favorable, un regard en instruisoit la confidente, qui avertissoit à son tour celui qui avoit l'honneur de plaire. Le lendemain, il recevoit la visite du médecin de la cour, qui venoit examiner l'état de sa santé; et le même soir, il accompagnoit l'impératrice à l'Hermitage, et prenoit possession de l'appartement qui lui étoit préparé. Ce fut lorsqu'on choisit Potemkin, que ces formalités commencèrent. Depuis, elles ont été constamment observées.

1774.

Lorsqu'un favori cessoit de plaire, il y avoit aussi une manière particulière de lui ôter sa place. Il recevoit l'ordre de voyager. Dès-lors la vue de l'impératrice lui étoit interdite. Mais il étoit certain de trouver au lieu où il se rendoit, des récompenses dignes de l'orgueil de Catherine.

1775. La paix conclue avec les Turcs, et la prise du rebelle Pugatscheff laissèrent à Catherine le temps de se livrer à toute la passion que lui inspiroit son nouvel amant. Il avoit acquis sur elle un empire presqu'absolu. Il le savoit. Il en abusoit. Il en obtenoit des grâces sans nombre, et quand, par un reste de bienséance, elle lui en refusoit quelqu'une, il la forçoit de la lui accorder en montrant de l'humeur et même de la colère[1]. Ce fut par des moyens aussi étranges qu'il entra dans

[1] On a prétendu qu'il alloit quelquefois jusqu'à la battre, et qu'en cela il ne faisoit qu'imiter Grégoire Orloff. Ce qui est plus certain, c'est qu'il boudoit souvent la souveraine. Un jour qu'il jouoit aux cartes, on vint l'avertir qu'il étoit attendu pour le conseil; il refusa de s'y rendre. Le messager lui ayant humblement demandé ce qu'il devoit rapporter à l'impératrice, il lui dit qu'il le trouveroit dans la Bible. — « En quel endroit? demanda le messager ». — « Au commencement du premier pseaume, » répliqua Potemkin: *Beatus vir qui non* » *abiit in consilio impiorum* ».

le conseil, et se fit donner la place de vice-président de la guerre. Le comte Zakar Tchernischeff[1] en étoit président. Potemkin, qui ne pouvoit souffrir personne au-dessus de lui, résolut de le perdre dans l'esprit de l'impératrice, et y réussit. Zakar Tchernischeff donna sa démission ; et quoique le favori manquât totalement des connoissances qu'exige l'important ministère de la guerre, il ne balança pas à s'en charger. Tant de présomption lui fit d'abord des ennemis. On lui reprochoit d'entreprendre beaucoup d'affaires, et de n'en terminer aucune ; de promettre de l'avancement à tout le monde ; de ne rien faire pour personne, et de ne s'occuper efficacement qu'à accroître son énorme pouvoir. 1775.

L'impératrice étoit parvenue à réconcilier Potemkin avec les Orloff, et elle faisoit tous ses efforts pour con-

[1] Celui qui, en 1762, avoit commandé l'armée envoyée en Silésie.

1775. server la paix entr'eux. Quoiqu'elle n'eût pour Grégoire Orloff aucun reste de tendresse, ni peut-être de reconnoissance, elle le ménageoit encore. Pour lui, toujours jaloux, non des plaisirs, mais des honneurs de Potemkin, il demanda à s'éloigner; mais l'impératrice ne voulut pas y consentir. Elle aima mieux souffrir les scènes scandaleuses auxquelles il l'exposoit en restant à la cour, que de le voir porter au loin un ressentiment, qui ne pouvoit être dangereux, mais que les circonstances lui fesoient craindre. D'ailleurs, elle avoit encore un autre motif pour le retenir : elle espéroit que sa présence contiendroit un peu l'audace de son rival. Après avoir long-temps opposé Panin à Orloff, elle cherchoit à opposer Orloff à Potemkin.

Fâché de se voir refuser la permission de s'éloigner, permission qu'on lui avoit autrefois donnée presque malgré lui, Orloff eut une longue ex-

plication avec l'impératrice. Il lui rappela toutes les obligations qu'elle lui avoit. Il lui vanta son zèle, sa fidélité; il osa lui dire qu'elle ne pouvoit lui reprocher, que d'être moins jeune que son rival. Catherine l'écouta avec beaucoup de douceur; et sans nier précisément les torts de l'amante, elle l'assura que l'impératrice étoit toujours son amie. Employant avec lui cet art de persuader, qui lui étoit si facile, elle le détermina à rester. 1775.

Cependant Orloff ne tarda pas à éprouver un nouveau désagrément. A peine Pugatscheff venoit d'être exécuté, que l'impératrice résolut d'aller à Moskow. Elle vouloit, à la fois, jouir du triomphe qu'elle avoit remporté sur un rebelle, et achever de détruire, par sa présence, l'espoir qui pouvoit rester dans l'ame des mécontens. Orloff essaya de la détourner de ce dessein. Potemkin lui conseilla de l'accomplir. Les idées de ce dernier étoient conformes aux désirs de Ca-

1775. therine. Il l'emporta aisément. Elle partit.

Cette princesse n'ignoroit pas qu'en se rendant à Moskow, elle alloit traverser des provinces, où les popes jouissoient d'un grand crédit et tenoient le peuple sous le joug de la plus grossière superstition. Elle méprisoit une bigoterie puérile et en abhorroit les dangereux ministres. Mais elle se ressouvint qu'elle s'en étoit servie avec avantage quand elle avoit voulu chasser son époux du trône, et elle crut devoir les employer encore pour ramener les cœurs aliénés et s'attirer la vénération de l'aveugle multitude. Elle emporta donc un grand nombre de petites images de saints, qu'elle distribua dans toutes les églises et les chapelles qui se trouvoient sur sa route. Elle destinoit en outre à la cathédrale de Moskow, une grande image de la vierge, très-richement vêtue et ornée de diamans ; et elle la fit placer dans une voiture qui, du-

rant tout son voyage et lorsqu'elle fit 1775.
son entrée dans Moskow, marcha immédiatement après la sienne.

Six cents hommes de chaque régiment des Gardes avoient précédé son arrivée dans cette ville, elles mirent sous les armes pour la recevoir.

On avoit élevé deux arcs de triomphe [1] et préparé une fête superbe. Son cortége étoit brillant; la foule des spectateurs étoit immense; l'ordre et la magnificence régnoient par-tout. Il n'y manquoit que des cris de joie. Le peuple, plus étonné qu'ému, ne donna pas le moindre signe de satisfaction. L'impératrice avoit fait annoncer une diminution d'impôts: mais les cœurs sembloient aussi peu touchés de ses bienfaits que de son faste.

Le Grand-Duc éprouva un accueil bien différent. Il se vit prodiguer de toutes parts les hommages refusés à sa mère. On prétend qu'un courti-

[1] Ces deux arcs de triomphe coûtèrent, dit-on, 40 mille roubles.

san[1], frappé de ce contraste et cher-
1775. chant à pénétrer les sentimens de l'héritier du trône, lui dit : — « Vous » voyez combien vous êtes aimé, » prince. Ah ! si vous vouliez ! . . . « Le Grand-Duc ne répondit rien, mais il lança, au courtisan, un regard sévère qui prouvoit que, quoiqu'on tardât à lui rendre le trône qui lui appartenoit, il n'en savoit pas moins être un fils respectueux. . . . .

Quelques jours après que l'impératrice fut arrivée à Moskow, elle alla en pélerinage au couvent de la Trinité, situé à quarante werstes de la ville, et fameux pour avoir servi d'asyle à Pierre Ier, lorsqu'il voulut se soustraire à la tutelle de la régente Sophie. Catherine fit le chemin à pied, suivie de toute sa cour. Le comte

[1] Le comte André Razoumoffsky, l'un des fils de l'Hetman. L'autre, qui se nomme le comte Grégoire Razoumoffsky, et dont j'ai déjà parlé, cultive les sciences et vit à Lausanne.

Panin fut le seul qu'elle n'invita pas à cette farce hypocrite. Aussi il disoit, pour se venger de cette espèce de défaveur : — « L'impératrice n'a » pas voulu que je fusse de son pé- » lerinage, parce qu'elle ne m'a trouvé » ni assez dévot, ni assez courtisan ». — Mais peut-être Catherine ne lui trouvoit-elle que trop de paresse et d'obésité[1] pour qu'il pût faire à pied quarante werstes. 1775.

Non-seulement Panin négligeoit de remplir les soins du courtisan, mais il oublioit chaque jour davantage les devoirs du ministre. La mollesse et les plaisirs étoient devenus sa principale affaire. Il ne lisoit que rarement les dépêches des ambassadeurs, et bien plus rarement encore il daignoit leur répondre[2]. Cette conduite prê-

[1] Son corps étoit comme une boule de graisse.

[2] Panin étoit très-gourmand, très-joueur, très-dormeur. Comme ministre, il ne faisoit presque rien que donner quelques audiences. Olssoufiof, Téplof, Bakounin et même l'im-

1775. toit des armes à ses ennemis. Elle favorisoit sur-tout l'ambitieux Potemkin, qui désiroit fortement d'éloigner Panin. En succédant à la faveur d'Orloff, Potemkin avoit osé former les mêmes projets que cet ancien amant. Il croyoit pouvoir prétendre à la main de la souveraine. Mais il redoutoit la franchise de Panin, son éloquence persuasive, même l'intrigue, dont malgré son indolence ce ministre pouvoit encore faire usage.

Quelles étranges métamorphoses n'opère pas l'ambition ! L'homme le plus altier de la Russie, celui qui sembloit le moins fait pour se contraindre, et qui n'ayant aucune sorte de

pératrice, expédioient les affaires, dont Bakounin rendoit ensuite compte à Panin. Pour preuve de sa négligence, on rapporte qu'il laissa durant quatre mois, sans réponse, une dépêche pressante du feld-maréchal Romanzoff, qui commandoit alors l'armée des Turcs. Pendant tout ce temps, la dépêche étoit restée dans la poche de la robe de chambre de Panin.

religion, les tournoit toutes en ridicule, Potemkin affecta tout à coup les dehors de la plus austère piété. Dès le commencement du carême, on le vit renoncer à la bonne chère, qu'il aimoit beaucoup. Il s'astreignit même à ne manger que des racines et à ne boire que de l'eau. Il se confessoit presque tous les jours, et fatiguoit le ciel de ses longues prières. Il avoit eu soin de choisir le même directeur que l'impératrice. Il l'instruisit de son commerce avec elle, et il le pria de déclarer à cette princesse que sa conscience alarmée ne lui permettoit plus de se livrer à un amour qui n'étoit point sanctifié par le mariage. Soit que le moine eût été gagné ou non, il s'acquitta fidèlement de sa commission. Catherine ne s'expliqua point avec lui. Elle avoit aisément deviné le motif des scrupules de Potemkin; elle fit venir cet amant hypocrite, et lui parla avec tendresse, mais avec fierté. Elle lui dit que quoiqu'elle l'ai-

1775.

1775. mât, elle étoit assez maîtresse d'elle-même pour vaincre sa passion, et que s'il ne vouloit plus occuper le poste de favori, elle se résoudroit à le remplacer.

Potemkin humilié, confondu, ne put pas si bien cacher son chagrin, que les courtisans ne le remarquassent. On l'entendit même dire qu'il vouloit prendre les ordres, et se faire sacrer archevêque. Mais l'impératrice retourna à Pétersbourg[1]. Potemkin la suivit, et oublia bientôt une fausse dévotion, pour se livrer tout entier à l'ambition et aux plaisirs.

Les intrigues de la cour ont détourné, quelque temps, nos regards d'objets plus dignes d'attention. Il ne

[1] L'impératrice fit, en traîneau, le voyage de Moskow à Pétersbourg; et quoiqu'elle se détournât pour aller voir à Toula une manufacture d'armes, elle ne resta que quatre jours en route.

Pierre Ier alla, dit-on, une fois de Moskow à Pétersbourg en 46 heures, dans un traîneau attelé de 24 chevaux.

faut pourtant pas oublier que les plaisirs de Catherine ne l'empêchoient pas de donner des soins au gouvernement de son empire. 1775.

Dans les premiers temps de son séjour à Moskow, cette princesse y vit arriver[1] le maréchal Romanzoff; et elle l'accueillit avec la bienveillance que méritoit le plus illustre soutien de son trône. Elle avoit d'abord voulu qu'il entrât à Moskow le même jour qu'elle, et que s'avançant à cheval entre les arcs de triomphe qu'on lui avoit élevés, il la rencontrât, sans mettre pied à terre. Mais le brave et modeste vainqueur des Ottomans crut devoir se dérober à ces honneurs. Il sentit qu'en acceptant tout ce que la reconnoissance lui destinoit, il pourroit blesser l'orgueil impérial. Sa gloire n'excitoit déjà que trop l'envie des courtisans, sur-tout celle de Potemkin. Qu'eût-ce été s'il eût partagé les hommages que s'étoit prépa-

[1] Le 20 juillet.

rés la souveraine ? Il parut donc de-
1775. vant elle, non en triomphateur, mais en soldat qui vient rendre compte de ses victoires.

Le lendemain l'impératrice, accompagnée du Grand-Duc, des principaux officiers de l'empire et de tous ses courtisans, se rendit à pied de l'ancien palais des tzars à la cathédrale de Moskow, pour y assister à une messe solennelle, et au *Te Deum* qu'on chanta à l'occasion de la paix.

A la suite de cette cérémonie, le trésorier particulier de l'impératrice lut à haute voix, la liste des récompenses que cette princesse accordoit aux généraux qui s'étoient distingués contre les Turcs.

Le maréchal Romanzoff reçut une terre avec cinq mille paysans, cent mille roubles d'argent comptant, un très-beau service de vaisselle plate, un chapeau auquel étoit attachée une branche de laurier, ornée de pierres précieuses, et estimée trente mille

roubles, la plaque de l'ordre de Saint-Georges et une épaulette en diamans, avec un magnifique bâton de feld-maréchal. 1775.

Alexis Orloff eut soixante mille roubles et une épée enrichie de superbes diamans.

Les généraux Paul Potemkin, Panin, Dolgorouky, Soltikoff, Tchernischeff et divers autres, reçurent aussi des marques de la munificence de Catherine.

Cependant la plupart de ces généraux furent non moins jaloux des récompenses accordées au maréchal Romanzoff, que mécontens de celles qu'ils avoient reçues eux-mêmes. Alexis Orloff, le général Panin et le prince Dolgorouky, ne purent dissimuler leur dépit, et donnèrent leur démission. Catherine l'accepta. Le soir, elle dit à ses courtisans : — « J'ai expédié aujourd'hui un courrier ; et je donne à deviner pour quel endroit ». — Personne ne sut le dire : mais le

1775. lendemain l'énigme fut expliquée. L'impératrice avoit envoyé chercher, dans un village près de Moskow, plusieurs douzaines de ces petites toupies, qui servent de jouet aux enfans; et elle donna ordre de les porter chez les trois généraux qui venoient d'obtenir leur retraite, et de leur dire de sa part : — « Que comme désormais ils » seroient bien désœuvrés, elle leur » envoyoit de quoi s'amuser ». — Que cette cruelle ironie, adressée à des hommes qui se regardoient comme les soutiens du trône, montre bien toute la fierté de Catherine !

Les généraux de cette princesse ne furent pas les seuls envers qui elle signala sa munificence. L'abolition de divers impôts fut un bienfait auquel participèrent tous les habitans de l'empire[1].

[1] On abolit les taxes mises pendant la guerre, telles que la capitation extraordinaire de 80 kopecks; — l'impôt de 100 roubles sur chaque fourneau des mines de fer; — celui de 5 rou-

Cette

Cette princesse s'occupoit, depuis quelques années, d'un règlement pour l'administration intérieure de ses états. Elle le fit imprimer à Moskow; mais elle ordonna qu'il ne seroit d'abord publié que dans les gouvernemens de Smolensko et de Twer; parce que le peuple de ces deux provinces lui paroissoit le plus intelligent, le plus

1775.

bles sur les fourneaux des fonderies de cuivre; — celui de 4 kopecks par poud de fer coulé; — celui du dixième du cuivre fondu; — celui du dixième des capitaux employés dans toutes les mines; — l'augmentation d'un rouble par an sur ce qu'on paye pour chaque navette employée dans les manufactures et dans les maisons particulières. — La taxe d'un pour cent sur le prix de toute espèce de marchandise fabriquée en Russie *.

On abolit aussi d'anciennes taxes, telles que celle sur les cuirs tannés; — sur la cire et sur le suif fondu; — sur les fabriques de savon; — sur celles d'huile; — sur les salines; — et sur la drèche et le houblon.

* Catherine écrivoit à Voltaire, qu'elle n'avoit point augmenté les impôts pendant la guerre.

1775. docile, le plus propre à faire réussir[1] l'essai des loix nouvelles.

Avant de promulguer ce règlement, l'impératrice se rendit au sénat dans le plus grand appareil, et elle l'y fit lire et enregistrer en sa présence. Elle y avoit déjà fait enregistrer un oukase, digne de lui attirer la reconnoissance d'un grand nombre de ses sujets. Les habitans des extrémités de l'empire avoient été jusqu'alors obligés de venir à Pétersbourg ou à Moskow pour faire juger leurs procès. Catherine voulut leur éviter des voyages longs et dispendieux. Elle déclara que les procès seroient dorénavant jugés par les tribunaux des provinces, réservant pourtant aux plaideurs le droit d'appeler du jugement de ces tribunaux à l'un ou à l'autre sénat[2], et

[1] Le règlement a été depuis successivement introduit dans les autres provinces de l'empire.

[2] Le sénat de Moskow n'est qu'une fraction de celui de Pétersbourg ; mais on le regarde comme un tribunal séparé.

même au conseil de l'impératrice, mais déclarant que si le premier jugement étoit confirmé, l'appelant payeroit une amende. 1775.

Un autre oukase répandit la joie parmi les habitans de la Sibérie. La révolte de Pugatscheff avoit long-temps interrompu leur commerce, et la rareté de l'argent en ralentissoit beaucoup les opérations. En remédiant au dernier de ces inconvéniens, l'impératrice fit oublier le premier. Une banque[1] fut établie à Tobolsk et confiée aux soins de Gotowzoff, qui avoit déjà donné des preuves de son intelligence dans la direction de la banque noble de Pétersbourg[2]. Le commerce de la Sibérie reprit dès-lors son activité.

[1] Les fonds de cette banque sont de 1,500,000 roubles.

[2] Catherine avoit établi deux banques à Pétersbourg; l'une pour les nobles, l'autre pour les marchands. Les nobles payoient six pour cent d'intérêt et hypothéquoient leurs terres

1775. Le commerce général de l'empire, sur-tout, attiroit les regards de Catherine. Elle l'encourageoit de tout son pouvoir ; car elle le regardoit, avec raison, comme une des principales sources de sa grandeur. Ce fut donc avec une extrême satisfaction qu'elle apprit alors que dix vaisseaux, chargés de vin de Grèce, venoient de se rendre de l'Archipel dans les ports russes de la mer Noire et de la mer d'Azoff. Le commandant des Dardanelles s'étoit d'abord opposé à leur passage : mais les vives réclamations du colonel Petersen, agent de Russie à Constantinople, avoient forcé le Divan à les laisser poursuivre leur route.

Dans l'édit [1] qui précédoit le règle-

pour sureté du prêt : mais ceux qui n'étoient pas en faveur, n'obtenoient de l'argent de la banque qu'en faisant des présens aux administrateurs de cet établissement ou à d'autres gens en place.

[1] On l'appelle en Russie l'*Édit* ou l'*Oukase de grâce*.

ment dont nous avons parlé plus haut, l'impératrice voulant inspirer de l'émulation et donner une sorte de dignité à ceux de ses sujets qui se dévouoient au commerce, les affranchit de la capitation et de l'obligation où ils avoient été jusqu'alors, de tirer au sort pour servir au recrutement de l'armée et de la marine. Elle permit en même temps à tous les paysans libres, de se faire inscrire dans l'une des cinq classes de marchands [1], à condition de payer annuellement à la couronne un pour cent du capital 1775.

[1] Les marchands ou négocians russes sont divisés en cinq classes. La première est composée de ceux qui possèdent ou sont censés posséder un capital de 100,000 roubles; la deuxième de ceux qui ont 50,000 roubles; la troisième de ceux qui en ont 20,000; la quatrième de ceux qui en ont 10,000, et la cinquième, de ceux qui ont seulement 100 roubles. — Ils paient à l'Etat suivant la classe dans laquelle ils sont inscrits; et on sent bien que l'orgueil l'emporte souvent sur la vérité, même sur l'avarice.

qu'ils emploieroient dans leur négoce.

1778. Ce fut dans le dessein de donner plus d'extension au commerce que Catherine renouvela son traité avec l'Angleterre. Elle favorisoit aussi l'industrie et l'agriculture. De nouvelles manufactures furent établies. On travailla à rebâtir les villages et à réparer tous les maux que la rebellion de Pugatscheff avoit faits aux colonies des bords du Wolga. Mais malheureusement les hommes auxquels l'impératrice confioit l'exercice de son pouvoir, ne remplissoient que rarement ses vues. Préposés pour faire aimer son gouvernement à des peuples nombreux, ils le leur faisoient détester.

Quelques-unes des colonies nouvelles avoient été dévastées par les brigandages des rebelles, et toutes ensemble dépérissoient par la mauvaise administration et l'infidélité des agens russes. Les cent mille colons que Catherine avoit appelés[1] dans

[1] En 1764 et 1765.

ses états, et dont la plupart étoient allemands, se trouvoient réduits, dix ans après, à moins de vingt-neuf mille [1], dispersés et languissans dans les environs de Saratof, de Kiœf et de Tsaritzin. 1775.

Jalouse de laisser à Moskow plus d'un monument qui attestât sa munificence, l'impératrice avoit résolu, dès 1767, de faire rebâtir le Kremlin, et elle avoit confié la direction de cet ouvrage à l'architecte russe Bajanoff, élève du napolitain Vanvitelli, et digne d'un si grand maître [2]. Les premiers fondemens en furent jetés [3]; et le plan de l'artiste annonçoit que cet édifice seroit l'un des plus beaux et des plus vastes de l'univers. Malheureusement

1. Vingt-huit mille deux cent quatre-vingt-treize personnes des deux sexes, formant sept mille cent quatre-vingt-cinq familles.

2. Bajanoff a fait aussi le plan d'une académie militaire, et a remporté un prix d'architecture à Paris.

3. On frappa une médaille à cette occasion.

1775. le terrein où l'on devoit l'élever étant un peu rapporté et voisin de la Moskowa, il falloit le soutenir par d'immenses contre-forts. L'architecte vouloit les construire tous à la fois : mais les dépenses de la guerre empêchèrent de lui fournir tout l'argent nécessaire; et il ne construisit que deux ou trois appuis, qui s'enfoncèrent vers la fin de l'année 1774, ce qui engagea Catherine à abandonner son projet. Elle employa alors Bajanoff à la construction d'un petit palais gothique à Tcherno-Jark[1], dont elle avoit conçu l'idée en examinant un ouvrage où l'on a représenté les monumens gothiques conservés en Angleterre. Le palais de Tcherno-Jark est très-joli et peut-être unique en son genre.

Catherine étoit encore à Moskow, lorsqu'elle apprit que quelques officiers venoient de suivre l'exemple du

[1] Tcherno-Jark signifie, *Boue noire*. Ce lieu est à 8 ou 10 werstes de Moskow.

lieutenant-colonel Kischenskoi[1], dont j'ai fait connoître l'indigne conduite. Leurs vexations forcèrent une horde de Baschkirs à se révolter. Non-seulement ces Tartares refusèrent de payer le tribut accoutumé, mais ils massacrèrent les officiers russes, ainsi que les popes qu'on leur avoit envoyés. Ensuite ils placèrent dans les chapelles portatives de ces popes, les images du Dalaï-Lama, préférant leur antique idolâtrie à une religion dont les sectateurs n'étoient à leurs yeux que des oppresseurs avides. L'impératrice fit négocier avec eux. On leur donna des officiers moins exacteurs que les premiers, et la horde entière rentra paisiblement sous l'autorité russe. 1775.

Tandis que Catherine calmoit les Tartares rebelles de la partie orientale de ses états, elle s'efforçoit d'attirer sous son joug ceux de la petite Tar-

[1] Le même dont la cupidité força 600 mille Tourgouths à quitter la Russie pour se retirer au fond de la Tartarie.

tarie. Les conquêtes du prince Dol-
1775. gorouky avoient disposé un grand nombre des habitans de la Krimée à favoriser les Russes. Le nouveau khan Dewlet-Gherai restoit dévoué aux Ottomans ; une partie de son peuple refusoit de lui obéir. La paix étoit déjà conclue entre les Turcs et les Russes ; mais les Tartares se battoient encore. Les Russes semoient parmi eux les présens et les dissentions. Ils les excitoient sourdement à la révolte. Quelquefois même ils les soutenoient *les* armes à la main. Tout à coup ils se montrèrent en Krimée avec de nouvelles forces ; et en feignant de vouloir surprendre Dewlet-Gherai, ils eurent soin de lui laisser le moyen de s'enfuir. Dewlet-Gherai en profita. Mais à peine ce khan eut quitté son pays, que les Russes firent élire à sa place Sahim-Gherai[1], dont ils connoissoient le caractère facile et l'attachement à la Russie[1].

[1] Il avoit été ambassadeur de Dewlet-Gherai à Péterabourg.

Bientôt les Russes construisirent une forteresse entre Kersch et Jeni-Kalé. Les Turcs, mécontens de la révolution de la Krimée et des usurpations des Russes, menacèrent de reprendre les armes. L'imprudent et foible Sahim-Gherai, conseillé par un agent russe qui résidoit auprès de lui, envoya à Pétersbourg une députation de six myrzas[1]. Cet hommage flattoit trop l'orgueil et l'ambition de Catherine pour n'être pas favorablement accueilli. Elle voyoit déjà dans ces myrzas des sujets nouveaux qui venoient lui prêter serment de fidélité. Elle les traita avec distinction, et au moment où ils furent conduits à son audience, on les revêtit de cafetans magnifiques[2]. Ils lui demandèrent sa protection pour leur khan, protection funeste, que ce malheureux prince a trop chèrement payée ! 1776.

Le maréchal Romanzoff avoit déjà

[1] Nobles tattares.

[2] Ces cafetans coûtoient 4000 roubles chacun.

reçu l'ordre de rassembler une armée
1776. sur les bords du Boristhène [1]. Tout sembloit annoncer une rupture entre la Russie et la Porte. Mais le prince Repnin, ambassadeur extraordinaire de l'impératrice à Constantinople, parvint à calmer pour quelque temps les ressentimens du Divan. C'étoit ce que vouloit Catherine. Elle ne désiroit que d'avoir le temps de se préparer à combattre avec avantage. La guerre étoit nécessaire à ses projets d'invasion.

Sans cesse préoccupée de ses grands desseins, Catherine sembloit, quelquefois, ne songer qu'aux plaisirs. Son temps étoit si habilement distribué, qu'elle en trouvoit assez pour travailler avec ses ministres, pour créer de nouvelles loix, pour écrire elle-même les ordres qu'elle envoyoit à ses ambassadeurs et à ses généraux, pour entretenir une correspondance suivie avec des savans et des artistes, pour

[1] Le Dnieper.

donner régulièrement audience à ses sujets, pour assister à tous les amusemens de sa cour, et pour se livrer aux intrigues galantes. Constante dans son ambition, elle étoit souvent infidelle en amour, et l'art de la coquetterie lui étoit aussi cher qu'au reste des femmes. 1776.

A peine étoit-elle de retour à Pétersbourg, que Potemkin cessa d'être l'objet de sa tendresse. Elle l'accabloit de bienfaits ; elle s'embloit n'avoir pas assez d'honneurs et de dignités à lui offrir ; elle lui promettoit de l'aimer uniquement, et déjà son cœur s'étoit décidé pour un autre. Un jeune Ukrainien, nommé Zawadoffsky, possédoit en secret ses faveurs. Elle commença par en faire son secrétaire. Bientôt elle le nomma hautement son favori [1].

[1] Yelagin, intendant des menus plaisirs, avoit d'abord employé Zawadoffsky au théâtre de la cour, en qualité de souffleur. Ensuite le maréchal Romanzoff le prit pour son secrétaire et son aide-de-camp. Voulant avoir une de ses

1776. Ce changement occasionna une scène qui parut très-étrange à la cour de Catherine. Lorsque cette princesse donnoit un ordre, il paroissoit impossible de ne pas l'exécuter. Elle vouloit à jamais être obéie. Or, on sait que le favori disgracié recevoit toujours l'ordre de voyager, et qu'il ne lui étoit plus permis de se présenter devant l'impératrice, jusqu'à ce qu'elle daignât le rappeler. L'altier Orloff, lui-même, s'étoit soumis à cet usage. Potemkin osa s'y soustraire. Lorsqu'il reçut l'ordre fatal, il feignit de partir, et le lendemain il vint tranquillement se placer vis-à-vis de l'impératrice, au moment où elle étoit prête à faire sa partie de whist. Sans se plaindre de la téméraire désobéissance de Potemkin, Catherine lui avança une carte, lui dit qu'il jouoit très-heureusement, et ne parla plus

créatures auprès de l'impératrice, ce général fit recevoir Zawadoffsky secrétaire du cabinet de cette princesse, et Zawadoffsky devint favori.

de l'éloigner. Potemkin conserva ses emplois, ses honneurs, son crédit, et d'amant, il devint ami de l'impératrice. Zawadoffsky savoit plaire; mais Potemkin s'étoit rendu utile, et son génie, plus analogue au génie de Catherine que celui d'aucun autre de ses amans, ne cessa pas de la dominer. 1776.

Cependant Orloff, qui avoit été trop promptement informé de la disgrace de Potemkin, accourut à Pétersbourg. Il y trouva son rival, jouissant encore, non de l'amour, mais de la confiance de la souveraine. Orloff avoit cru pouvoir reprendre cette confiance, pendant qu'un amant, jeune et étranger à la politique, occupoit le cœur de Catherine : il fut bientôt dissuadé. Il parut à la cour, baisa la main de l'impératrice, et voyant Potemkin auprès d'elle, il repartit à l'instant pour Moskow.

Les courtisans les plus habitués à observer l'impératrice, ne pouvoient deviner quel étoit l'amant qu'elle pré-

1776. renoit. Ils ne croyoient pas que Potemkin voulût renoncer aux droits qu'il avoit sur le cœur de cette princesse. Ils oublioient que l'amour se tait devant l'ambition.

Panin paroissoit plus que jamais plongé dans son apathique indolence. Mais l'impératrice lui laissoit ses emplois, et parce que ses longs services méritoient cette récompense, et parce qu'il tenoit à un parti très-puissant. Ce parti désiroit de voir le Grand-Duc redemander un trône qui lui appartenoit, et il se seroit sans doute empressé d'appuyer ses réclamations. Mais la longanimité du prince et son respect pour sa mère, repoussoient des projets ambitieux. Cependant, l'impératrice qui oublioit quelquefois ce que son fils ne vouloit pas, pour songer à ce qu'il pouvoit, n'étoit pas sans inquiétude. Elle craignoit tous ceux qu'elle croyoit capables de donner à ce prince de hardis conseils; et bien plus encore ceux qui pourroient s'armer pour lui.

Ces craintes n'avoient point échappé au roi de Prusse. Du fond du Brandebourg il épioit tout ce qui se passoit dans l'ame de Catherine, et il en profitoit habilement. Il savoit qu'il étoit le seul qui pût soutenir efficacement les droits du Grand-Duc. Aussi dès qu'il vouloit amener l'impératrice à ses vues, il ne manquoit pas de témoigner beaucoup d'intérêt pour son fils. Les soupçons de Catherine se réveilloient, et pour conserver l'amitié de Frédéric, les sacrifices sembloient ne plus lui coûter. 1776.

Le Grand-Duc avoit beaucoup d'amitié pour le comte André Razoumoffsky [1]. Il le mettoit de toutes ses

[1] Le comte André Razoumoffsky fut élevé avec le Grand-Duc Paul Pétrowitz. Destiné par l'hetman, son père, à servir dans la marine, il fit son apprentissage sur les vaisseaux anglais. Lors de l'expédition des Russes dans l'Archipel, il étoit avec l'amiral Elphingston. Depuis, il commanda la frégate qui alla chercher la Grande-Duchesse à Lubeck. A la

1776. parties, et lui témoignoit la plus grande confiance. L'impératrice qui connoissoit l'esprit audacieux de Razoumoffsky, fut alarmée de cette liaison, et résolut de la rompre. Razoumoffsky lui en fournit lui-même l'occasion. Catherine remarqua entre lui et la Grande-Duchesse [1] quelques signes d'intelligence. Elle ne balança pas à croire que Razoumoffsky n'eût osé porter des vues téméraires sur la princesse, et elle en avertit le Grand-Duc. Ce prince ne put pas se persuader que les soupçons de sa mère fussent fondés; mais, sans retirer ses bontés à Razoumoffsky, il se proposa de l'observer, et il recommanda à son épouse la plus grande réserve. Soit qu'en effet la Grande-Duchesse eût déjà quelque penchant pour Razoumoffsky, soit que les obstacles qu'on cherchoit à lui opposer fissent naître

mort de Catherine il étoit ambassadeur de Russie à la cour de Vienne, et il y est encore.

[1] La première épouse du Grand-Duc.

ce penchant, elle entretint avec lui une correspondance secrète. Elle fit, dit-on, encore plus : elle chercha à se venger de celle qui avoit rendu sa vertu suspecte à son époux, et elle entra dans des intrigues politiques, qui ne pouvoient que déplaire à l'impératrice. Que ses projets fussent vrais ou faux, elle n'eut pas le temps de les exécuter. Elle mourut en couches. Sa perte fit imputer à Catherine un crime de plus [1]. 1776.

[1] Ce qui servit à accréditer ce bruit, c'est que la sage-femme qui présida aux couches de la Grande-Duchesse, ne tarda pas à faire une grande fortune. Elle vivoit assez familièrement avec l'impératrice, et tutoyoit le prince Potemkin et le comte Bezborodko, lesquels alloient souvent dîner chez elle.

Un chirurgien, appelé le docteur Almann, devoit accoucher la princesse, mais il ne le fit pas, et voici la raison qu'il en donna à un de ses amis. — « Dans une visite que je fis à la » Grande-Duchesse, l'impératrice me dit : » *Monsieur, s'il arrive quelque malheur,* » *votre tête en répondra.* C'en fut assez » pour quoi, continua le docteur; je me retirai » et ne reparus plus à la cour ».

1776. Dès qu'on apprit que la Grande-Duchesse venoit d'expirer, l'impératrice parut accablée de tristesse, et se retira à Tzarsko-Zélo, où elle emmena le Grand-Duc. Ce prince étoit pénétré d'une véritable affliction. Cependant, après que sa douleur se fut un peu dissipée, il examina les papiers de son épouse, et y trouva des lettres de Razoumoffsky. Aussitôt il porta ces lettres à sa mère, et lui demanda vengeance d'un homme qui avoit osé désobéir à ses ordres. L'impératrice, craignant de donner trop d'éclat à cette affaire, et voulant ménager le fils de l'hetman qui l'avoit autrefois si bien servie, céda pourtant au ressentiment du Grand-Duc. Mais au lieu de reléguer Razoumoffsky en Sibérie, elle l'exila à Venise, avec le titre de son envoyé extraordinaire. Razoumoffsky s'étoit déjà vu confier des ambassades distinguées. Il sentit que cette nouvelle mission n'étoit qu'une marque de défaveur. Il n'hé-

sita pourtant pas à l'accepter. Au bout de quelque temps, l'impératrice le nomma son ministre à Naples [1]. Il y étoit encore lorsque le Grand-Duc voyagea en Italie; et l'on remarqua qu'en passant par Naples, le prince fit défendre à Razoumoffsky [2] de se présenter devant lui. 1776.

Peu de jours avant la mort de la Grande-Duchesse, le prince Henri de Prusse arriva à Pétersbourg. Frédéric informé que tandis qu'on travailloit aux démarcations de la Pologne, les commissaires des puissances co-partageantes ne s'accordoient ni entr'eux, ni avec les Polonais, avoit désiré que son frère allât conférer avec l'impératrice, et terminât les différens qu'on cherchoit à faire naître entre la cour de Russie et celle de

[1] Le comte André Razoumoffsky sembloit être destiné à plaire aux princesses; car on assure que la reine de Naples lui accorda ses bontés.

[2] En 1781.

1776. Prusse. Le prince Henri s'empressa de le satisfaire.

On rendit au prince Henri les mêmes honneurs que la première fois qu'il étoit venu en Russie. Il entra fort tard dans la capitale. C'étoit la veille de Pâques. L'impératrice, toujours attentive à flatter l'esprit superstitieux de la multitude, passa la plus grande partie de la nuit à l'église avec toute sa cour. Le prince Henri ne la vit que le lendemain. Il s'entretint souvent avec elle, en particulier, des obstacles élevés en Pologne; et il n'eut pas de peine à les détruire. Ce fut dans un de ces entretiens que l'impératrice ayant fait quelques objections, le prince Henri lui dit tout à coup : — « Madame, je vois un moyen » sûr de trancher toutes les difficul- » tés. Il vous déplaira peut - être à » cause de Poniatowsky; mais vous » devez l'approuver; car on peut » offrir à ce monarque des dédom- » magemens qui vaudront mieux pour

» lui, que le trône sur lequel il chan- 1776.
» celle sans cesse. Il faut partager le
» reste de la Pologne. »

Cette idée plut à l'ambitieuse Catherine, et l'anéantissement de la Pologne fut décidé.

A peine les funérailles de la Grande-Duchesse étoient-elles achevées, que l'Impératrice songea à donner une seconde épouse à son fils. Elle dit au prince Henri qu'elle avoit jeté les yeux sur la princesse de Wurtemberg, sa nièce, et qu'elle désiroit de l'unir au Grand-Duc.

La princesse de Wurtemberg étoit déjà promise au prince héréditaire de Darmstadt. Mais le prince Henri, jugeant que l'empire de Russie devoit être pour elle d'un bien plus grand prix que le landgraviat de Hesse, s'occupa sur le champ de la dégager de ses liens. Il expédia un courrier au roi de Prusse pour lui faire part des intentions de l'impératrice, et le prier d'y donner son assentiment. Frédéric

ne balança pas. L'union proposée par
1776. son frère étoit trop favorable au projet de resserrer les liens entre la Russie et la Prusse, pour qu'il ne se chargeât pas de la faire réussir. Il savoit l'amour que la princesse de Wurtemberg avoit inspiré au prince de Hesse-Darmstadt; mais quand il s'agissoit d'intérêts politiques, qu'étoit l'amour aux yeux de Frédéric? Il parla lui-même au jeune prince, et profita si habilement de l'ascendant qu'il avoit sur lui, que cet amant crut qu'il étoit de son devoir et de sa gloire de faire le sacrifice de sa passion.

Sûr de la condescendance du prince de Hesse-Darmstadt, Frédéric en instruisit le prince Henri, et lui manda que les parens de la princesse de Wurtemberg ne s'opposeroient pas à l'élévation de leur fille. Il invita en même temps le Grand-Duc à venir à Berlin, parce qu'il désiroit, qu'avant de rien conclure, ce prince vît la nouvelle épouse qu'on lui destinoit. Il étoit lui-

même

même bien aise de saisir cette occasion pour connoître personnellement Paul Pétrowitz. 1776.

L'impératrice satisfaite de tous ces arrangemens, fit faire des préparatifs considérables pour que son fils accompagnât le prince Henri. Elle assigna quarante mille roubles pour le voyage de la princesse de Wurtemberg. Elle appela à Pétersbourg le maréchal Romanzoff, qui résidoit dans son gouvernement d'Ukraine, et le chargea de suivre le Grand-Duc à Berlin. — « Ce n'est, dit-elle, qu'à l'amitié du » prince Henri et au zèle du plus il» lustre appui de mon trône, que je » peux me résoudre à confier mon » fils. »

Le Grand-Duc partit le premier de Tzarsko-Zélo[1]; le lendemain le prince Henri prit congé de l'impératrice. Quels que fussent les sentimens de

[1] Le maréchal Romanzoff, le comte Nicolas Soltikoff, le prince Kourakin et le boyard Nárischkin, l'accompagnoient.

cette princesse, elle parut très-émue
1776. en les voyant s'éloigner l'un et l'autre. A peine s'étoient-ils joints à Riga, qu'ils reçurent plusieurs lettres d'elle. Voici celle qu'elle écrivit de sa main au prince Henri.

« Je prends la liberté d'envoyer à
» votre Altesse Royale, les quatre
» lettres dont je lui ai parlé, et dont
» ELLE veut bien se charger. La pre-
» mière est pour le roi son frère, et
» les autres pour les princes et prin-
» cesses de Wurtemberg. J'ose la
» prier, si le cœur de mon fils se
» détermine pour la princesse Sophie
» Dorothée, comme je n'en doute
» pas, d'employer les trois dernières
» selon leur destination, et de les ap-
» puyer de l'éloquence persuasive dont
» Dieu l'a douée.

» Les preuves convaincantes et réi-
» térées qu'ELLE m'a données de son
» amitié, la haute estime que j'ai con-
» çue pour ses vertus, et l'étendue
» de la confiance qu'elle m'a inspirée,

» ne me laissent aucun doute sur le succès d'une affaire qui me tient tant au cœur. Pouvois-je la mettre en de meilleures mains ? 1779.

» Votre altesse royale est assurément un négociateur unique : qu'elle pardonne cette expression à mon amitié. Mais je ne crois pas qu'il y ait d'exemple d'une affaire de cette nature, traitée comme celle-ci. Aussi est-ce la production de l'amitié et de la confiance la plus intime.

» Cette princesse en sera le gage. Je ne pourrai la voir sans me ressouvenir comment cette affaire a été commencée, menée et finie entre la maison royale de Prusse et celle de Russie. Puisse-t-elle perpétuer les liaisons qui nous unissent !

» Je finis en remerciant bien tendrement votre altesse royale de tous les soins et de toutes les peines qu'elle s'est données ; et je la prie d'être assurée que ma reconnoissance, mon amitié, mon estime, la haute

1776. » considération que j'ai pour ELLE, » ne finiront qu'avec ma vie. »

CATHERINE.

A Tzarsko-Zélo, le 11 Juin 1776.

Après avoir séjourné vingt-quatre heures à Riga, et avoir vu manœuvrer plusieurs régimens campés à quelque distance de la ville, les deux princes se rendirent à Mittau, où ils furent accueillis par le duc de Courlande [1]. Ce duc étoit le fils du fameux Ernest-Jean de Biren, qui venoit d'achever avec tranquillité sa longue et orageuse carrière. Le Grand-Duc reçut à Berlin les honneurs dûs à l'héritier du trône de Russie [2]. Le prince

[1] Le duc Pierre.

[2] Le Grand-Duc Paul Pétrowitz, accompagné du prince Henri de Prusse, fit son entrée à Berlin le 21 juillet 1776. Leur marche étoit précédée de vingt-quatre postillons sonnant de la trompe et de six secrétaires des postes, les uns et les autres en uniforme. Après les postillons marchoient plusieurs compagnies bourgeoises, toutes en uniforme. A la suite

Henri le présenta au roi, qui étoit venu au devant de lui jusqu'à l'entrée de son appartement. Le Grand-Duc lui dit en l'abordant : — « Sire, les motifs qui » m'amènent des extrémités du nord » jusque dans ces heureuses contrées, 1776.

de ces compagnies, on voyoit trois carrosses de cérémonie, dans lesquels étoient le lieutenant-général Lentulus de Buddenbroek, le comte Werthern, ministre d'état, et divers officiers généraux. Après ces trois carrosses venoit un détachement des Gardes du corps, et ensuite un coureur, qui précédoit un superbe carrosse à huit chevaux, dans lequel étoit le Grand-Duc et le prince Henri. Ce carrosse, le plus beau, peut-être, qui ait jamais paru en Prusse, étoit suivi de trois autres, dans lesquels étoient le maréchal Romanzoff, le général Soltikoff et les autres principaux russes. Le cortége étoit fermé par cent hommes d'infanterie, composant la garde d'honneur du Grand-Duc. Les magistrats de Berlin reçurent les princes sous un arc de triomphe, où soixante-dix jeunes filles, vêtues en nymphes et en bergères, leur présentèrent des vers et une guirlande de fleurs. Cette entrée se fit au bruit du canon et d'une musique militaire.

1776. » sont le désir de vous assurer de » l'amitié qui doit à jamais unir la » Russie et la Prusse, et l'empressement de voir une princesse destinée » à monter sur le trône des Moskowites. En la recevant de vos mains, » j'ose vous promettre que cette princesse en sera plus chère et à moi » et à la nation sur laquelle elle régnera. Enfin, j'obtiens ce que je souhaitois depuis long-temps ; je puis contempler le plus grand des héros, » l'admiration de notre âge et l'étonnement de la postérité. »

Frédéric se hâta de lui répondre : — « Je ne mérite pas d'éloges, prince. » Vous ne voyez en moi qu'un pauvre » valétudinaire à cheveux blancs. Mais » croyez que je me regarde comme » très-heureux de recevoir dans ces » murs le digne héritier d'un puissant » empire, le fils unique de ma meilleure » amie, de la grande[1] Catherine. »

[1] Malgré ce langage, Frédéric avoit écrit et fait circuler à Berlin une lettre anonyme, dans

Le monarque prussien se tourna alors vers le maréchal Romanzoff, et ajouta : — « Vainqueur des Ottomans, » soyez le bien venu ! Je trouve beaucoup de ressemblance entre vous et » mon général Winterfeld [1]. » 1776.

« Sire, » répartit le maréchal, « je » serois flatté de ressembler, même » imparfaitement, à un général qui » s'est si glorieusement distingué au » service de Frédéric. »

« Ah ! » répliqua le roi, « vous devez » bien plutôt vous enorgueillir des » victoires qui feront passer votre nom » jusqu'à la postérité la plus reculée [2]. »

laquelle il parloit des foiblesses de la *grande* Catherine avec une vérité si exacte, qu'elle ressembloit à de la satyre.

[1] Le général Winterfeld étoit très-aimé du roi de Prusse. Ce fut lui qui sauva l'armée que le prince héréditaire, grand-père du roi actuel, commandoit dans la Lusace, lorsqu'il se brouilla avec son frère.

[2] Frédéric estimoit beaucoup le brave Romanzoff. Les complimens qu'il lui adressoit, rappellent ce qu'il dit, quelques années au-

1776. Après une demi-heure d'entretien avec Frédéric, le Grand-Duc se rendit chez la reine, où toute la cour étoit rassemblée. Il y vit la princesse de Wurtemberg. Leur mariage fut aussitôt décidé.

Les fêtes se multiplièrent à Charlottenbourg, à Potsdam, à Sans-Souci. Mais celle qui dut être la plus agréable au maréchal Romanzoff, fut le spectacle des exercices de la garnison de Potsdam. Frédéric fit manœuvrer ses troupes, par bataillons carrés, à l'imitation de la sanglante bataille de Kagoul, où dix-huit mille Russes, commandés par Romanzoff, avoient vaincu cent mille Ottomans.

paravant, à l'hetman Kyrille Razoumoffsky, qui avoit aussi le titre de feld-maréchal. — Razoumoffsky étoit présent à une revue que Frédéric passoit à Potsdam. Ce prince lui demanda comment il trouvoit les évolutions? — Razoumoffsky, un peu embarrassé, répondit : — « Sire, je ne suis qu'un général civil ». — « Oh ! répliqua Frédéric, nous ne connoissons » pas cela ici. »

Le prince Henri mena ensuite le Grand-Duc à Rheinsberg, où il lui donna une fête qui dura quatre jours, et dans laquelle il étala non moins de goût que de somptuosité[1]. 1776.

En quittant Rheinsberg, Paul Pétrowitz retourna à Pétersbourg. La princesse de Wurtemberg ne tarda pas à s'y rendre. Elle embrassa la religion grecque, et fut unie au Grand-Duc[2]. Vingt ans après leur mariage, ces deux époux sont mon-

[1] Je n'ai point parlé des présens que l'impératrice fit au prince Henri et à sa suite. Ils furent magnifiques, ainsi que ceux que le Grand-Duc distribua à la cour de Berlin, et ceux qu'il reçut lui-même. Frédéric lui donna, entr'autres choses, douze chevaux de selle de la plus grande beauté.

[2] De ce mariage sont nés quatre princes et cinq princesses.

Les princes sont :

Alexandre Paulowitz, né le 12 décembre 1777.

Constantin Paulowitz, né le 27 avril 1779.

Nicolas Paulowitz, né le 2 juillet 1796.

tés ensemble sur le trône de Russie [1].

1776. Catherine ayant donné une seconde épouse à son fils, étendu les bornes de son vaste empire, et éteint les feux de la révolte dans les provinces les plus éloignées, sembloit ne devoir plus s'occuper qu'à jouir tranquillement de sa puissance. Mais le repos n'étoit pas fait pour son ame ambitieuse; les plaisirs paisibles ne suffisoient point à son génie inquiet. Elle vouloit encore acquérir de la gloire, ou plutôt de la célébrité, qu'elle confondit trop souvent avec la vraie gloire; et il n'étoit rien qu'elle ne sacrifiât à cet orgueilleux désir. Quand ses armées cessoient de remporter des

Michaël Paulowitz, né le 8 janvier 1798.

Les princesses sont:

Alexandra Paulowna, née le 27 juillet 1783.
Hélène Paulowna, née le 13 décembre 1785.
Maria Paulowna, née le 4 février 1786.
Catherine Paulowna, née le 10 mai 1788.
Anne Paulowna, née le 7 janvier 1795.

[1] A la mort de Catherine II, arrivée le 17 novembre 1796.

victoires au-delà de ses frontières, — il falloit que la Renommée lui pré- 1776.
parât un autre genre de triomphe. L'Europe retentissoit des actes éclatans de sa munificence, des encouragemens qu'elle donnoit aux sciences et aux arts, des prix qu'elle assignoit aux talens, des bienfaits qu'elle répandoit sur des étrangers, et des nombreuses institutions qu'elle créoit, pour augmenter l'industrie et les richesses de ses peuples. Quelques flatteurs, bien payés, racontoient emphatiquement tous ces faits, et les échos des gazettes en multiplioient le récit. L'académie de Pétersbourg, qui comptoit parmi ses membres plusieurs hommes justement célèbres, mais qui n'étoit pas la moins louangeuse des académies, fit quelquefois l'apothéose prématurée de Catherine. Quand cette princesse ne se rendoit pas à ses séances, on élevoit à la place qu'elle devoit occuper, un buste qui la représentoit avec les attributs de Minerve.

1776. Il faut pourtant convenir que Catherine ne ressembloit pas en tout à la chaste fille de Jupiter.

Grégoire Orloff, revenu à la cour sans y être appelé, sembloit s'être insensiblement accoutumé à voir Potemkin occuper la première place auprès du trône de Catherine. Potemkin, fier de son crédit, et plus jaloux de conserver un pouvoir absolu que l'amour de l'impératrice, la laissoit tranquillement se livrer à son goût pour Zawadoffsky. Depuis dix-huit mois, celui-ci remplissoit la place de favori subalterne, quand tout à coup son ambition se réveilla. Il avoit devant les yeux l'exemple de Potemkin. Il crut qu'il pourroit, comme lui, passer des bras de l'impératrice à la place de premier ministre. Mais, pour y parvenir, il falloit en chasser Potemkin. Il y travailla avec ardeur. Il essaya de rendre le despotisme de Potemkin odieux à la souveraine. Il se fit seconder par des officiers mé-

contens, par des courtisans envieux, 1776.
par des femmes adroites. Potemkin, instruit de ces intrigues, et plus habile que son rival, résolut de le perdre. Le hasard lui en fournit presqu'aussitôt l'occasion.

Un jeune Servien, nommé Zoritz, officier de hussards, vint à Pétersbourg pour demander de l'avancement. Il étoit grand, très-bien fait, et propre à exciter les désirs d'une femme voluptueuse. Potemkin, qui connoissoit l'inconstance et les goûts ardens de Catherine, donna à Zoritz un brevet de capitaine, et le fit trouver sur le passage de cette princesse. Elle ne manqua pas de le remarquer. Le lendemain Zawadoffsky fut congédié. Zoritz prit sa place.

Zawadoffsky, qui avoit déjà reçu beaucoup de bienfaits de l'impératrice, eut, au moment de son départ, une gratification de quatre vingt-dix mille roubles, un surcroît de pension de quatre mille, et une terre considérable.

1776. Zoritz reçut en même temps une terre de cent vingt mille roubles, avec les présens accoutumés, dont l'avide Potemkin ne manqua pas de lui extorquer une grande partie[1]. Ce nouvel amant, sans éducation, sans expérience, ne pouvoit faire ombrage à l'altier Potemkin. Content de servir obscurément aux plaisirs de l'impératrice, il ne profitoit de sa faveur que pour assurer le crédit de celui à qui il la devoit. Ce n'étoit qu'avec Potemkin que Catherine pesoit les destinées de l'Europe.

[1] Zoritz fut obligé de lui donner cent mille roubles.

FIN DU SECOND VOLUME.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Second Volume.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

LIVRE SEPTIÈME.

LIVRE HUITIÈME.

Fin de la Table des Chapitres.